PALLI

6
N

BIBLIOTECA NAZIONALE

BIBLIOTECA LUCCHESI-PALLI

II.ª SALA

R. d. G.

SCAFFALE 16

PLUTEO I

N.° CATENA 17

ŒUVRES

DE MONSIEUR DECAMPISTRON,

DE L'ACADEMIE FRANÇOISE.

NOUVELLE ÉDITION,

Corrigée & augmentée de plusieurs Pieces qui ne se trouvent point dans les Editions précédentes.

TOME SECOND.

L. Le Grand sc.

BIBLIOTHEQUE NATIONALE

A PARIS,

Par la Compagnie des Libraires.

M. DCC. L.

Avec Approbations & Privilége du Roy.

66025

TABLE

Des Pieces contenues dans le ſecond Volume.

ALCIBIADE, Tragédie.

PHOCION, Tragédie.

ADRIEN, Tragédie.

TIRIDATE, Tragédie.

ALCIAIADE;

PREFACES
DE L'AUTEUR.

ALCIBIADE.

LA réuſſite d'Alcibiade fut encore, s'il eſt poſſible, plus grande que celle d'Andronic, & la quarantieme repréſentation fut auſſi ſuivie que la premiere. Le ſujet eſt tiré des vies de Plutarque. Il eſt aiſé de voir que j'ai changé ou ajouté à l'Hiſtoire. On remarquera ſeulement que le perſonnage d'Artemiſe, lequel paroîtra peut-être épiſodique, ne l'eſt pas. C'eſt Hérodote qui me l'a fourni; & l'on trouvera dans cet Auteur, que cette Princeſſe étoit toute puiſſante dans le Conſeil du Roi de Perſe.

Les Critiques à leur ordinaire, ſe déchaînerent d'abord contre cet Ouvrage; mais les plus ſeveres demeurerent toujours d'accord que je n'y avois pas mal peint le caractere, l'eſprit & les mœurs de l'ancienne Grece, & que tout ce qui s'eſt paſſé de mémorable entre Darius, Xercès, Artaxerce & les Grecs, y étoit aſſez heureuſement ramené.

PHOCION.

CE ſujet eſt auſſi pris des vies de Plutarque. Je l'ai autant & plus travaillé qu'aucun de ceux que j'ai traités. La verſification eſt noble & châtiée. Les intérêts ſont de ceux qui doivent produire les mouvemens les plus pathetiques. Il y a pluſieurs ſituations heureuſes & théatrales. Cependant le ſuccès fut très-médiocre. Cette Tragédie ne parut ſur la Scene qu'onze fois de ſuite; & le public la reçu avec tant d'indifférence qu'il ne lui fit pas même l'honneur d'en dire du mal. J'ai toujours imputé ſon mauvais ſort à la pitoyable maniere dont le perſonnage le plus important fut repréſenté. Chacun aime à ſe flatter, je puis avoir tort; mais peut-être ai-je raiſon. Le Lecteur en jugera.

ADRIEN.

VOici la premiere fois qu'on imprime cette Tragédie, dont le ſuccès fut aſſez biſarre. On la loua, on en dit du bien : mais elle n'excita point cet empreſſement vif & général, qui fait ſeul l'heureuſe deſtinée des Pieces de Théatre. J'attribue le ſort de celle-ci à la même

cauſe de celui de Phocion. J'ai pris le ſujet dans l'Hiſtoire de l'Egliſe, j'y ai changé ou ajouté peu de choſes. J'ignore le jugement qu'on fera de cet Ouvrage; mais je ſçais bien, que pour les Vers, l'ordre & les mouvemens, il ne doit céder à aucun de ceux qui ſont ſortis de ma plume, & que d'excellens Connoiſſeurs l'ont mis beaucoup au-deſſus.

TIRIDATE.

CE fut en liſant le ſecond Livre des Rois, que l'amour d'Amnon, fils de David, pour ſa Sœur Thamar, m'inſpira le deſſein de faire une Tragédie ſur ce ſujet. Je crus devoir prendre pour cela quelque nom emprunté, & je choiſis celui de Tiridate. Ce n'eſt pas qu'on trouve dans aucun Hiſtorien, que ce Prince ait été amoureux de ſa Sœur : mais pluſieurs aſſurent qu'il mourut d'une langueur, dont la cauſe ne fut jamais connuë. J'ai uſé du privilege qu'Ariſtote me donne, & j'ai imputé cette langueur à l'amour. Tout ce que j'ai dit des Parthes, de leur origine, de leurs mœurs, de l'établiſſement de leur Empire, de leurs Victoires contre les Succeſſeurs d'Alexandre, eſt vrai à la lettre, & Juſtin le rapporte de la même maniere. De toutes mes Tragédies, c'eſt celle où il y a le plus d'art & de délicateſſe

dans les ſentimens. Le ſuccès en fut prodigieux : & l'on n'en a point vu ſur notre Théatre, ni de plus brillant, ni de plus conſtant.

NOMS DES LIBRAIRES.

La Veuve de PIERRE GANDOUIN, Quay des Auguſtins.

HUART & MOREAU, rue S. Jacques.

NYON fils, Quay des Auguſtins.

BORDELET, rue S. Jacques.

PRAULT fils, Quay de Conty.

GANEAU, rue S. Severin.

CHAUBERT, Quay des Auguſtins.

BARROIS, Quay des Auguſtins.

DAMONNEVILLE, Quay des Auguſtins.

DURAND, rue S. Jacques.

GRANGÉ, au Palais.

ROBUSTEL, Quay des Auguſtins.

PISSOT, Quay des Auguſtins.

BROCAS, Quay de Conty.

AVERTISSEMENT

ALCIBIADE,

TRAGEDIE.

A MADAME
LA DAUPHINE.

MADAME,

Voici la ſeconde Tragédie de ma compoſition que j'oſe vous offrir. Ce n'eſt point pour

parer mon Ouvrage de votre Nom ſacré ; que je vous l'adreſſe , ni pour apprendre à ceux qui le liront, que vous m'avez fait l'honneur de l'applaudir. Le ſuccès qu'il a eu ſuffiſoit pour faire connoître à tout le monde que la repréſentation ne vous en avoit pas déplu. On ſçait que votre jugement fait aujourd'hui la deſtinée de toutes les Pieces ; ainſi perſonne ne doute que les approbations qu'elles reçoivent n'aient été précédées de la vôtre.

Je me ſuis encore moins propoſé de vous donner des louanges déja mille fois répétés, & toujours trop foibles. La tendreſſe de votre auguſte Epoux, l'amitié & l'eſtime du plus grand des Rois, font ſeules un éloge digne de vous.

Mon deſſein, MADAME, a été de vous aſſurer qu'en travaillant pour le Théatre, je ne ſonge qu'à vous plaire. Je ſerai trop récompenſé ſi vous avez la bonté d'en

être perſuadée. Je ſuis avec le plus profond reſpect,

MADAME,

Votre très-humble & très-obéiſſant ſerviteur,
CAMPISTRON.

PREFACE.

JE n'avois pas encore fait de Préface pour aucune de mes Tragedies, je croyois que c'étoit un ſoin inutile; tout ce qu'on y peut dire ne fait point changer le public qui a déjà prononcé, & qui ſe tient toujours à ſon premier jugement.

Une Préface peut être de quelque utilité dans les autres Ouvrages, elle prévient le Lecteur, captive ſa bienveillance, & lui applanit les difficultés qui pourroient l'arrêter. Voilà quel étoit mon ſentiment ſur ce ſujet; cependant le conſeil de mes amis m'a obligé de répondre aux plus fortes objections que les critiques m'ont faites.

La plus conſidérable eſt celle qui leur a fait refuſer à Alcibiade le nom de Tragédie: ils ont prétendu que celui d'Elegie lui étoit plus propre. Je ne ſçais ſurquoi ils ont fondé leur opinion. Pour moi, je ſuis convaincu qu'un Poëme rempli d'une action entiere, telle qu'on la voit dans celui-

ci, ne peut porter avec juſtice d'autre nom que celui que je lui ai donné. J'avouë que mon ſujet eſt ſimple : mais cette même ſimplicité me la fait choiſir, étant fortement perſuadé qu'il y a plus de mérite & plus de gloire à ſoutenir une action ſimple par la juſteſſe des ſentimens, par la variété des deſcriptions, & par la force ou la douceur de l'expreſſion, que d'en traiter une chargée d'incidens ſouvent ſuperflus, & preſque toujours peu vraiſemblables.

Quelques-uns m'ont reproché que je n'avois pas connu le caractere d'Alcibiade : Alcibiade, diſent-ils, s'accommodoit toujours au temps, & aux mœurs des peuples chez qui il vivoit ; cependant je le fais agir tout autrement. Je lui fais refuſer la main d'Artemiſe, & le commandement de l'armée qu'Artaxerce lui offre. Il n'étoit ni aſſez amoureux, ni aſſez zélé pour ſa patrie pour négliger de ſi grands avantages. Je ne réponds à cela qu'en renvoyant ces Meſſieurs chez Plutarque. Ils verront que véritablement Alcibiade étoit libertin & inconſtant ; mais ils trouveront auſſi que ſes

paſſions étoient les plus violentes qu'on peut s'imaginer avant qu'elles fuſſent ſatisfaites ; ſi bien qu'elles l'ont porté pluſieurs fois à s'expoſer à la mort. J'ai cru que c'étoit aſſez pour juſtifier ſa tendreſſe pour Palmis à quelque excès qu'elle puiſſe aller. Le même Plutarque nous aſſure qu'Alcibiade fût obligé de ſe retirer dans la Perſe à l'exemple de Thémiſtocle : mais qu'il y alla avec des ſentimens plus nobles & plus héroïques que lui, puiſque Thémiſtocle ne pris ce parti que dans le deſſein de ſe venger de la Grece, ſi le Ciel lui en faiſoit naître quelque occaſion, & qu'Alcibiade au contraire ne s'y détermina qu'après avoir réſolu de mourir plutôt que de faire aucun mal à ſa patrie. Ce ſont les propres mots de Plutarque, & c'eſt ſur le témoignage de cet Auteur que j'ai fondé le refus qu'on a voulu condamner.

D'autres n'ont pas approuvé le caractere d'Artemiſe, leur eſprit s'eſt révolté contre une femme qui ſemble avoir trop de part au miniſtere : mais ils n'ont point de raiſon ſolide pour me convaincre. Il y a des

femmes capables des plus grandes choſes ; & dont les lumieres ſont auſſi étenduës que celles des hommes les plus éclairés. Enfin, cette Artemiſe eſt un perſonnage qu'Hérodote m'a fourni. Il rapporte les harangues qu'elle prononçoit dans le Conſeil des Rois de Perſe, & nous apprend qu'elle a ſouvent détruit par ſes diſcours la plûpart des deſſeins de Mardonius & des autres Satrapes.

Je n'en dirai pas davantage ; il faudroit une diſſertation bien plus longue que ma Tragédie, ſi je voulois répondre à tout ce qu'on a dit contr'elle. De bonne foi je ſuis trop content du ſuccès qu'elle a eu pour me donner cette peine. Ce n'eſt pas que je la croie ſans défauts ; j'y en vois pluſieurs que je prendrai ſoin d'éviter ſi je continue d'écrire pour le Théatre. Je m'efforcerai de mieux faire pour me rendre plus digne de l'approbation du Public, à qui je rends graces d'être venu en foule pendant trois mois aux repréſentations d'Alcibiade.

ACTEURS.

ARTAXERCE, Roi de Perſe.

PALMIS, Fille d'Artaxerce.

ARTEMISE, Princeſſe du Sang des Rois de Perſe.

PHARNABAZE, Satrape, Favori d'Artaxerce.

ALCIBIADE, Athénien, banni de ſa Patrie.

AMESTRIS, Gouvernante de Palmis.

BARSINE, Confidente d'Artemiſe.

AMINTAS, Athénien, Confident d'Alcibiade.

MEMNON, Officier de l'Armée d'Artaxerce.

GARDES.

La Scene eſt à Sardis, Capitale de la Lydie.

ALCIBIADE,

TRAGEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

PHARNABAZE, MEMNON.

PHARNABAZE.

VENEZ, Memnon, venez, dans mon impatience,
J'oſois vous ſoupçonner d'un peu de négligence.

MEMNON.

Hé ! pouvois-je prévoir que votre prompt ré-
veil,
Seigneur, dévanceroit le retour du Soleil ;
Que ſans être laſſé d'une courſe rapide,
Pharnabaze fidéle à l'ardeur qui le guide,
Arrivant à Sardis, après mille travaux,
Refuſeroit d'y prendre un moment de repos.

PHARNABAZE.

Hélas ! depuis le jour où le grand Artaxerce
Daigna me confier le deſtin de la Perſe ;
Attaché ſans relâche à ce pénible emploi,
J'ai vu que le repos n'étoit plus fait pour moi.

MEMNON.

Quoi, Seigneur ?

PHARNABAZE.

Dans l'éclat où je paſſe ma vie,
Je redoute à la fois l'impoſture & l'envie :
Leurs traits également m'attaquent chaque jour,
Et ma fortune en craint un funeſte retour.
Ainſi pour les forcer l'une & l'autre à ſe taire,
J'obſerve tous mes pas avec un œil ſévere ;

Je crains à tous momens qu'un trop vaſte pouvoir
Me porte quelque jour à trahir mon devoir,
Ou que perſuadé qu'on ne peut me détruire,
Je néglige les ſoins que je dois à l'Empire.
Et quel que ſoit pour nous la tendreſſe des Rois,
Un moment leur ſuffit pour faire un autre choix.
En vain nous prétendons par d'aſſidus ſervices,
D'un Monarque inquiet arrêter les caprices.
Un ſeul mot contre nous à propos avancé;
Un ſeul de nos projets par le ſort renverſé,
Détruit dans un inſtant toute la confiance
Que nous donnoit trente ans de peine & de prudence;
Et ſouvent pour remplir les emplois les plus grands,
On y place après nous d'indignes concurrens,
Qui pour toute vertu ne poſſédent peut-être
Que l'art de ſçavoir feindre & de flatter leur Maître.
Mille exemples connus de ces fameux revers,
Sur ce péril preſſant tiennent mes yeux ouverts;
Et me font redoubler le zele qui m'anime:
Mais du bonheur public je deviens la victime,
Et mon cœur accablé des efforts que je fais,
Donne à tous un repos qu'il ne goute jamais.

MEMNON.

Hé! pourquoi vous gêner d'une crainte importune?
Seigneur, tant de vertus ſoutient votre fortune:

Que perſonne n'oſant y prétendre après vous,
Ce rang que vous tenez ne fait point de jaloux.
Alcibiade ſeul pouvoit mieux qu'aucun autre
Egaler dans l'Etat ſa puiſſance à la vôtre ;
Et partager du Roi l'eſtime & la faveur :
Mais l'éclat de ce rang n'a point flatté ſon cœur,
Et ce Héros cherchant un ſéjour plus tranquille,
Dans les murs de Sardis a choiſi ſon azile,
Où depuis plus d'un an ſon ſort enſéveli,
Demeureroit peut-être en un profond oubli :
Si l'Univers entier occupé de ſa gloire,
Pouvoit un ſeul moment en perdre la mémoire.

PHARNABAZE.

Ah ! que n'eſt-il encor engagé près du Roi ?
Que ne partage-t-il ſon cœur & mon emploi ?
Ce fut par mes avis que proſcrit dans la Grece,
Fuyant d'un peuple ingrat la fureur vengereſſe.
Il vint vers Artaxerce, & ſçut trouver en lui
Un maître généreux, un ſalutaire appui.
Bien que ce Grec lui ſeul auteur de nos allarmes
Eût long-temps arrêté le progrès de nos armes ;
Affoibli notre Empire, & dans mille combats,
Embrâſé nos Vaiſſeaux, immolé nos Soldats ;
Cependant peu de jours après ſon arrivée,
Je vis au plus haut rang ſa fortune élevée ;
Je vis même le Roi ſe confier à lui,
Artemiſe à la Cour devenir ſon appui ;

Et Palmis lui marquant une bonté ſincere,
Applaudir aux bienfaits dont le combloit ſon pere.
D'abord voyant tomber cet honneur infini,
Sur un chef étranger qu'Athènes a banni.
J'en ſentis, je l'avouë, une ſecrete peine;
Mais bientôt ſa vertu triompha de ma haine:
Il m'aima, je l'aimai, chacun avec ardeur,
De l'Etat par ſes ſoins ſoutenoit la grandeur;
Quand on vit de la Cour partir Alcibiade;
On veut le retenir, rien ne le perſuade:
D'une étroite amitié, j'atteſte en vain les nœuds,
En vain le Roi s'empreſſe à prévenir ſes vœux;
Ni ſes nouveaux bienfaits, ni les ſoins des Princeſſes,
Ni d'une Cour en pleurs les preſſantes careſſes
Ne purent avec nous l'arrêter un moment,
Il s'impoſa lui-même un dur banniſſement.
Vous, qui depuis un mois, le voyez à toute heure,
Dites-moi, que fait-il dans ſa triſte demeure?
Quels ſont ſes ſentimens? Que penſe-t-il?

MEMNON.

Seigneur,
Puis-je vous informer de l'état de ſon cœur?
Tous mes efforts n'ont pu le découvrir encore:
Je ne vous dirai point quel chagrin le dévore:
Mais les déhors trompeurs de ſa tranquilité
Nous cachent mille ſoins dont il eſt agité;

Ce mépris de la Cour, cet exil volontaire
Fut trop précipité pour être ſans miſtere.
Il n'en faut point douter, Alcibiade feint,
Dans tous nos entretiens il m'a paru contraint;
Et dans les ſentimens qu'il étale ſans ceſſe,
Son cœur a moins de part, Seigneur, que ſon adreſſe.

PHARNABAZE.

Mais ſes yeux & ſon cœur ne ſont-ils point troublés,
De l'aſpect des ſoldats en ces lieux aſſemblés?

MEMNON.

Vous l'apprendrez, Seigneur, & dans votre entrevuë
Il vous découvrira ſon ame toute nuë;
Son ſecret avec vous ne peut long-temps durer.

PHARNABAZE.

Puiſſai-je le contraindre à me le déclarer!
Mais, allons voir l'armée, il eſt temps d'y paroître,
Et de la diſpoſer à recevoir ſon Maître.
Pour la derniere fois annonçons aux ſoldats
Qu'il arrive aujourd'hui pour conduire leurs pas,
Pour verſer dans leur ſein l'ardeur qui le dévore,
Et chercher déſormais au-delà du Boſphore;
Confondant

Confondant avec eux & ſon rang & ſon ſort,
L'honneur de la Victoire, ou celui de la mort.

MEMNON.

Du bruit de votre nom l'armée eſt prévenuë;
Seigneur, & chaque jour attend votre venuë.

PHARNABAZE.

Courons donc vers le Camp: mais il faut m'arrêter.
Alcibiade vient, je le dois écouter.

SCENE II.

ALCIBIADE, PHARNABAZE, AMINTAS, MEMNON.

ALCIBIADE.

GRACE aux bontés du Ciel! Je puis enfin vous rendre,
Seigneur, tous les devoirs que vous pouvez attendre
D'un cœur reconnoiſſant, d'un ami généreux,
Perſécuté du ſort, & toutesfois heureux;

Si le temps, & les Grecs, dont je ſuis la victime,
N'ont point détruit pour moi votre premiere eſtime.

PHARNABAZE.

Le croiriez-vous, Seigneur, que les Grecs, ou le temps
Euſſent changé pour vous mes juſtes ſentimens ?
C'eſt moi qui vous dois tout ; ſans ceſſe ma mémoire
Me rappelle ce jour pour vous ſi plein de gloire,
Où m'arrachant au fer des Grecs victorieux,
Vous prévîntes la mort préſentée à mes yeux.
Votre amitié toujours m'eſt également chere :
Mais pour moi votre cœur eſt-il encor ſincere ?
Quand je vous vois ici ſoigneux de vous cacher,
Vous montrant à regret à qui vient vous chercher,
Et me celant encore avec un ſoin extrême,
Vos maux que je voudrois ſentir comme vous-même.
Car ne prétendez plus par de foibles raiſons,
Satisfaire mon cœur, & calmer mes ſoupçons.
Un Héros tel que vous nourri dans les allarmes,
Dans les ſoins de la paix, dans la gloire des armes;
Qui réglant des Etats confiés en ſes mains,
Pouvoit encor ſuffire à de nouveaux deſſeins;

Dont l'ame à la grandeur dès l'enfance enchaînée,
Par de moindres objets ne peut être bornée.
Un cœur que l'Univers eût eu peine à remplir,
Dans un déſert affreux peut-il s'enſévelir ?
Abandonner un Roi qui l'eſtime, qui l'aime :
Si quelque coup du ſort ne l'arrache à lui-même,
Ou ſi quelque autre ſoin plus fort que ſes deſirs,
A de grands intérêts n'immole ſes plaiſirs.
Au nom d'une amitié ſi rare & ſi parfaite,
Quel chagrin dans ces lieux cauſe votre retraite ?
Qui vous rend inſenſible aux faveurs d'un grand Roi ?
Parlez, Seigneur, parlez ; fiez-vous à ma foi.

ALCIBIADE.

Pouvez-vous l'ignorer ? La fureur de la Grece,
La colere d'Agis qui me pourſuit ſans ceſſe,
Du peuple Athénien l'injuſte cruauté ;
Enfin tous mes malheurs n'ont que trop éclaté.
Mais, pourquoi rappeller la douloureuſe hiſtoire
Des maux dont Artaxerce efface la mémoire ?
Ce généreux Monarque à mes ſoupirs rendu,
M'a beaucoup plus donné que je n'avois perdu.
Par ſon heureux ſecours j'ai pu braver l'envie,
Rétablir ma fortune, & conſerver ma vie :
C'en eſt aſſez pour moi. Si j'ai quitté la Cour,
Dans le cœur des humains chaque choſe à ſon tour

Tantôt l'ambition y regne en ſouveraine ;
Et dans un autre temps trop de grandeur le gêne.
Selon que le deſtin réglant nos paſſions ,
Par un ſecret pouvoir conduit nos actions.
Je l'éprouve , Seigneur , & mon ame changée
De ſes premiers deſirs ſe trouve dégagée ;
Loin de l'éclat pompeux que j'ai tant recherché.
Je ne demande plus qu'un azile caché ;
J'y jouis d'un repos qu'aucun ſoin ne traverſe ;
Les Dieux me l'ont donné par la main d'Artaxerce ;
Puiſſent ces mêmes Dieux prévenant ſes ſouhaits
Au ſuccès attendu conduire ſes projets !
Au comble du bonheur porter ſes deſtinées,
Et prolonger ſes jours au prix de mes années !

PHARNABAZE.

Je le vois bien, Seigneur ; je deviens indiſcret :
Je ne vous preſſe plus, gardez votre ſecret :
Mais ne m'abuſez point par une indigne feinte.

ALCIBIADE.

Hé bien , Seigneur, s'il faut m'expliquer ſans contrainte ;
J'ai cru que je devois être éloigné du Roi ;
Tandis que dans la Grece il va porter l'effroi,
Peut-être le ſuccès trompant ſon eſpérance ,
Artaxerce eût ſur moi fixé ſa défiance ,

Et cru que j'aurois pu par des avis ſecrets,
Pour ſauver mon pays trahir ſes intérêts:
Voilà quelle penſée à m'éloigner m'engage.

PHARNABAZE.

Hé! ſurquoi fondez-vous un ſi triſte préſage?
Vous offenſez le Roi, vous connoiſſez ſon cœur
Magnanime, conſtant.

ALCIBIADE.

Je le connois, Seigneur;
Il a mille vertus dignes du Diadême:
Mais avec ces vertus, je le ſçais de vous-même;
Superbe, ſoupçonneux, & prompt à s'irriter,
Dans ſes premiers tranſports rien ne peut l'arrêter.
Enfin pour confirmer ma conduite paſſée,
Thémiſtocle eſt toujours préſent à ma penſée.
Ce Grec perſécuté vint chercher un appui
Dans les mêmes climats où je ſuis aujourd'hui:
Xerces en ſa faveur prodigua ſa puiſſance,
L'honora de ſes ſoins & de ſa confiance.
Mais Dieux! qu'il paya cher ces honneurs éclatans,
Pour les avoir voulu conſerver trop long-temps.
Les Courtiſans de Perſe ardans à ſa ruine,
Rappellerent ſi haut l'affront de Salamine;
Que Xerces animé par leurs cris éternels,
Prit inſenſiblement leurs ſentimens cruels;

Et l'on vit les effets de leur jalouſe envie
Contraindre Thémiſtocle à terminer ſa vie.
Son ſort, Seigneur, ſembloit m'annoncer mon deſtin,
Je ne crains point la mort : mais s'il faut qu'à la fin
Aux yeux de l'Univers je m'immole moi-même :
Je veux pouvoir gouter cette douceur extrême ;
Que mon trépas alors ſoit au moins imputé
A ma vertu plutôt qu'à la néceſſité.

PHARNABAZE.

Artaxerce, Seigneur, domptera ce caprice,
Et vous deviez lui rendre un peu plus de juſtice.
Il vient. Vous le verrez : mon zele & mon devoir
Me preſſent à l'envi de l'aller recevoir.

ALCIBIADE.

Je vous ſuivrai, Seigneur ; j'allois pour vous le dire.
Vous chercher....

PHARNABAZE.

C'eſt aſſez, Seigneur, je me retire.
On m'attend dans le Camp ; ſoyez prêt à partir.
Memnon dans un moment viendra vous avertir.

SCENE III.

ALCIBIADE, AMINTAS.

AMINTAS.

APRE'S un tel aveu nous vous verrons reprendre
Le rang dont vos ſoupçons vous avoient fait deſcendre.
Artaxerce, Seigneur, entendra vos diſcours,
Et d'un ſcrupule vain arrêtera le cours.
Allez : & qu'une fois encor la Grece admire
Le pouvoir d'un proſcrit dans cet auguſte Empire ;
Qu'a ſon tour votre nom la force de trembler.

ALCIBIADE.

Enfin, voici le jour qui me doit accabler,
Où malgré mes efforts, ma fuite, & mon adreſſe,
L'Univers apprendra ma derniere foibleſſe.

AMINTAS.

Que dites-vous, Seigneur ?

ALCIBIADE.

Le Roi vient, Amintas :
Artemiſe, Palmis accompagnent ſes pas.
J'avois fui de la Cour, leur approche m'étonne ;
A de nouveaux tranſports mon ame s'abandonne.
Tu connois mon penchant, tu vois couler mes pleurs,
Et l'état où je ſuis t'apprend tous mes malheurs.

AMINTAS.

Je vous entends, Seigneur, j'en pénetre la cauſe.
Faut-il que de vos jours encor l'amour diſpoſe ?
Après tant de périls avec peine évitez,
Oſez-vous vous lier au joug dont vous ſortez ?
Ne vous ſouvient-il plus ? quelle ſuite cruelle
D'embarras, de remords, de contrainte mortelle ?
Quel funeſte poiſon a verſé ſur vos jours,
De vos attachemens le déplorable cours ?
Pardonnez-moi, Seigneur, je ne ſçaurois me taire ;
Et je vous trahirois ſi j'étois moins ſincere.
De vos travaux l'amour vous a ravi le fruit,
Et de votre nom même a profané le bruit.
Quel Guerrier couronné des mains de la Victoire,
Porta jamais ſi loin ſa valeur & ſa gloire ?

Quel

Quel Héros avec vous auroit-on comparé ?
Si votre cœur jamais ne ſe fût égaré,
Et n'eût fait voir ſouvent par un mélange injuſte,
Des foibleſſes d'amour dans une vie auguſte.
Ah ! Seigneur, rappellez ce fatal ſouvenir.

ALCIBIADE.

Hélas ! qu'eſt-il beſoin de m'en entretenir ?
Mon penchant à l'amour, je l'avouerai ſans peine,
Fut de tous mes malheurs la cauſe trop certaine.
Mais bien qu'il m'ait couté des chagrins, des ſoupirs,
Je n'ai pu refuſer mon ame à ſes plaiſirs.
Car enfin, Amintas, quoi qu'on en puiſſe dire,
Il n'eſt rien de ſemblable à ce qu'il nous inſpire.
Où trouve-t-on ailleurs cette vive douceur
Capable d'enlever & de charmer un cœur ?
Ah ! lors que pénétré d'un amour véritable,
Et gémiſſant aux pieds d'un objet adorable,
J'ai connu dans ſes yeux timides ou diſtraits,
Que mes ſoins de ſon cœur avoient troublé la paix,
Que par l'aveu ſecret d'une ardeur mutuelle,
La mienne a pris encore une force nouvelle.
Dans ſes tendres inſtans j'ai toujours éprouvé
Qu'un mortel peut ſentir un bonheur achevé.

AMINTAS.

Ah ! quel indigne aveu, Seigneur, oſez-vous faire ?

ALCIBIADE.

Je le fais Amintas, ſans honte & ſans miſtere.
Ah ! ſi j'ai ſuccombé dans mes premiers tranſports,
Toute la Grece a vu les fruits de mes remords :
J'aurois lieu de rougir ſi ſans aucun ſcrupule
J'abandonnois mon cœur aux ardeurs dont il brûle :
Si toujours aveuglé par l'amour des plaiſirs,
Leurs appas euſſent ſeuls attiré mes deſirs :
Mais ſur moi la raiſon a pris aſſez d'empire
Pour m'arracher cent fois au penchant qui m'attire.
Toi-même tu m'as vu confus de mes erreurs,
Changeant de lâches feux en de nobles fureurs ;
Pour effacer des traits honteux à ma mémoire,
D'un pas plus aſſuré courir après la gloire.
Enfin, ſi de ma vie on obſerve le cours,
On y pourra compter quelques-uns de mes jours
Paſſés dans le repos, perdus dans la molleſſe :
Mais pour un de ces jours marqués par ma foibleſſe,
On y verra dix ans l'un à l'autre enchaînés,
Par mille exploits fameux juſtement couronnés.

Tu vois que ſans chercher d'excuſe à mes caprices,
J'avouë également mes vertus & mes vices.
Je te découvre ici mes ſentimens ſecrets:
Mais ſçache qu'un grand cœur ne ſe cache jamais,
Et veut ſans ſe parer d'un indigne artifice,
Qu'à ſon nom l'Univers puiſſe rendre juſtice.

AMINTAS.

Par tant d'illuſtres faits votre nom conſacré,
Seigneur, dans l'avenir doit être révéré.
Nos neveux.

ALCIBIADE.

Eſt-il temps de tenir ce langage
Quand mon dernier malheur accable mon courage?
Par tes ſages conſeils aide à le ranimer,
Et modére l'ardeur qui me va conſumer.
Je reverrai Palmis? Quelle approche terrible?
Et brûlant à ſes yeux paroîtrai-je inſenſible?
Pourrai-je encor garder ce ſilence obſtiné,
Ou par un juſte effort je m'étois condamné?
En te nommant Palmis, ſans te dire autre choſe,
Je t'apprends tous les maux où le deſtin m'expoſe.
Perſécuté, proſcrit, fugitif en ces lieux,
Vers elle j'ai porté mes vœux audacieux.

En vain mille beautés dans la Perſe adorée,
Contre ma liberté paroiſſoient conjurées :
En vain leurs doux regards & leur accueil flatteur,
Près d'elles m'annonçoient un facile bonheur.
En vain par mille ſoins la Princeſſe Artemiſe
Sembloit ſur mon repos former quelque entrepriſe ;
Et m'accorder l'honneur de vivre ſous ſes loix :
Honneur que ſon orgueil refuſe à tant de Rois.
Elle qui par le ſang unie aux Rois de Perſe,
S'eſt acquis l'amitié, l'eſtime d'Artaxerce,
Que l'on voit chaque jour par de nouveaux bienfaits,
Aſſurer ſa fortune, & combler ſes ſouhaits
Je fus aveugle à tout, mon ame trop bleſſée ;
De la ſeule Palmis occupa ma penſée ;
Lui conſacra mes vœux, & ferma pour jamais ;
Et mes yeux & mon cœur pour les autres objets.
Et que peut-on aimer ? Juſtes Dieux ! auprès d'elle !
Ses beautés, ſes vertus n'ont rien d'une mortelle.
Le Ciel en la formant épuiſa ſes faveurs ;
Et ſa préſence embraſe ou trouble tous les cœurs.
Un mélange confus de louanges ſecretes,
De cris, d'étonnement, de plaintes inquietes,
De ſoupirs étouffés, d'inutiles ſouhaits,
Lui marquent chaque jour l'effet de ſes attraits.
Si-tôt qu'elle paroît tout s'empreſſe autour d'elle :
Aux ſuprêmes grandeurs ſa fortune l'appelle,

Que de juſtes raiſons d'enfler ſa vanité !
Cependant de ſon cœur la modeſte fierté,
Semble de ſes appas ignorer la puiſſance,
Et jouit ſans orgueil des droits de ſa naiſſance.

AMINTAS.

En vain vous m'étalez les charmes de Palmis ;
Seigneur, tout l'Univers en célebre le prix :
Mais de les adorer, il falloit vous défendre,
D'un amour ſi fatal, que pouvez-vous attendre ?

ALCIBIADE.

Le ſort le plus cruel, mille tourmens affreux,
Et que ſçais-je, peut-être, un trépas rigoureux :
Car enfin, malgré moi, quelque éclat de ma flâme
Découvrira ma feinte, & l'état de mon ame.
Artaxerce indigné de l'orgueil de mon choix,
Lui le moins indulgent & le plus fier des Rois ;
Trop jaloux du reſpect qu'on doit à ſa Famille ;
D'un téméraire amour voudra venger ſa fille.
S'immolera ma vie, ou pour mieux me punir,
De la Perſe avec honte il me fera bannir.
Je le vois, je perdrai par cette ardeur funeſte,
L'azile le plus ſûr, & le ſeul qui me reſte.
Telle eſt ma deſtinée, un autre amour jadis
Me fit chaſſer de Sparte & de la Cour d'Agis.
Dieux ! j'ai revu Palmis, j'avois prévu la ſuite !
Mes terreurs de la Cour avoient hâté ma fuite.

Je courus vers ces lieux ; mais j'ai beau m'y chercher,
Juſques dans ſes déſerts Palmis vient m'y chercher.
Contre elle déſormais, quel parti dois-je prendre ?
Je ne puis fuir plus loin, & je n'oſe l'attendre ;
Ciel ! de cet embarras ne pourrai-je ſortir ?

SCENE IV.

ALCIBIADE, MEMNON, AMINTAS.

MEMNON.

PHARNABAZE, Seigneur, vous attend pour partir.

ALCIBIADE.

Allons donc. Suſpendons une crainte importune ;
Et remettons aux Dieux le ſoin de ma fortune.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ALCIBIADE, AMINTAS.

AMINTAS.

OU courez-vous, Seigneur? Quoi! fuyez-vous le Roi?

ALCIBIADE.

Je ne ſçais où j'en ſuis, Amintas, laiſſe-moi.
Je fuis tous les objets dans ma douleur extrême,
Et je voudrois pouvoir me cacher à moi-même.
Dieux! j'ai revu Palmis, mon amour redoublé,
Par ma foible raiſon ne peut être réglé.
Je ne vois plus le rang où le Ciel la fit naître;
Je ne me ſouviens plus qu'Artaxerce eſt mon maître.
Que mon honneur, mes jours ſont ſoumis à ſes loix;
Je ne me ſouviens plus de ce que je lui dois.

Je ſonge ſeulement à mon ſort déplorable :
Je ſonge à m'affranchir d'un fardeau qui m'accable ;
A rompre ce ſilence indigne d'un grand cœur.

AMINTAS.

Juſte Ciel ! quel deſſein ! Contraignez-vous, Seigneur.
De ce fatal ſecret vous ſçavez l'importance :
Souffrez plutôt encore en gardant le ſilence,
Que de vous expoſer à des malheurs plus grands.

ALCIBIADE.

Qu'eſt-il de plus affreux que les maux que je ſens ?
J'éprouve en ce moment tout ce qu'a de funeſte,
Pour accabler un cœur la colere céleſte.
Moi qu'un ſort favorable avoit accoutumé
Aux tranſports les plus doux, au plaiſir d'être aimé.
Quel changement, grands Dieux ! quels efforts pour mon ame !
J'aime plus que jamais, & tout plein de ma flâme,
Je contrains mes deſirs, je dévore mes pleurs.
Ah ! peut-il m'arriver de plus cruels malheurs ?
C'en eſt trop, finiſſons & mon trouble & mes craintes.
Courons chercher Palmis, qu'elle entende mes plaintes.

Je ne balance plus, l'amour au déſeſpoir
N'écoute ni conſeil, ni raiſon ni devoir.
Hé ! quelle eſt la beauté qu'un tendre amour offenſe ?
Quel cœur n'en conçoit point quelque reconnoiſſance ?
Allons ; redoutons moins un téméraire aveu :
Il peut m'être permis de me flatter un peu.
Que dis-je ? Malheureux ! Que penſai-je où m'entraîne
L'eſſor impétueux de mon audace vaine ?
Ah ! mon cœur, que tu vas payer cher ta fierté ;
Toujours bien loin de toi tes vœux t'ont emporté.
Enflé de tes ſuccès, & du bruit de ta gloire ;
Tu ne t'es plus connu, tes lauriers t'ont fait croire,
Qu'après avoir ſouvent humilié des Rois,
L'Univers n'avoit rien au-deſſus de ton choix.
La Grece t'a nourri dans cette erreur fatale :
Mais dans la Perſe, à moins d'une naiſſance égale,
Pour la fille d'un Roi tu ne peux ſoupirer ;
Apprends que ce défaut ne ſe peut réparer.
C'eſt une loi reçuë ; ô Ciel ! qu'elle eſt injuſte !
Quoi ! dépend-t-il de nous d'être d'un ſang auguſte ?
Enfin, eſt-il des prix qu'on puiſſe ſouhaiter,
Que la ſeule vertu ne doive mériter ?

AMINTAS.

Dans la Grece, Seigneur, la vertu toute nuë,
Par ſon mérite ſeul eſt aſſez ſoutenuë;
Et ſans parer ſon nom de titres faſtueux:
On eſt grand parmi nous quand on eſt vertueux.
Mais ici nos décrets, nos mœurs & nos maximes
Perdent toute leur force, & paſſent pour des crimes.
Une crainte ſervile eſt le premier devoir,
Qu'imprime dans nos cœurs un abſolu pouvoir.
Tout tremble, tout fléchit ſous la grandeur ſuprême:
Heureux dans ces climats qui porte un Diadême,
Ou qui peut ſe vanter d'être ſorti d'un ſang,
Qui le peut quelque jour élever à ce rang.
Ceſſez donc de pourſuivre un projet inutile:
Ne perdez point en vain votre dernier azile.
Ces Rois qui d'Artaxerce accompagnent les pas,
Qui lui font un tribut d'armes & de ſoldats.
Les Princes ſes voiſins, & ceux de ſa famille
Ont des yeux comme vous, & brûlent pour ſa fille.
Sans doute quelqu'un d'eux s'eſt déjà déclaré;
Et du cœur de Palmis s'eſt peut-être emparé.
Votre amour fait lui ſeul les maux qui vous arrivent.
Ceſſez.... mais le Roi vient: les Princeſſes le ſuivent.

SCENE II.

ARTAXERCE, PALMIS, ARTEMISE, ALCIBIADE, PHARNABAZE, MEMNON, AMINTAS, AMESTRIS, BARSINE, GARDES.

ARTAXERCE.

ENFIN, graces aux Dieux, nous ſommes dans Sardis;
Ma fille mille ſoins occupent mes eſprits:
Souffrez que de ces ſoins la ſuite néceſſaire,
Pour quelque-temps ici vous cache votre pere:
Allez vous repoſer dans votre appartement,
Je veux entretenir Artemiſe un moment,
L'inſtruire d'un ſecret où ſon cœur s'intéreſſe.

ARTEMISE.

Moi, Seigneur?

ARTAXERCE.

Oui, Madame, & vous, que l'on nous laiſſe.

SCENE III.

ARTAXERCE, ARTEMISE.

ARTAXERCE.

VOICI le jour fatal que j'ai tant ſouhaité ;
Madame, où ce deſſein ſi long-temps concerté,
D'emporter ſur la Grece une entiere victoire,
Doit marquer à jamais ou ma honte ou ma gloire.
Mes ſoldats ſont tout prêts, & les vents & les eaux,
Semblent pour me conduire attendre mes vaiſſeaux.
Un mouvement ſecret vers la Grece m'appelle :
Mais parmi tous les ſoins que ce jour renouvelle ;
Alcibiade ſeul fait mon plus grand ennui ;
Près de moi dans ma Cour vous fûtes ſon appui.
C'eſt par cette raiſon que j'ai voulu, Madame,
Vous confier ſon ſort, & vous ouvrir mon ame.

ARTEMISE.

Hé quoi ? n'avez-vous pas aſſuré ſon deſtin ?
Par vous de ſes malheurs n'a-t-il pas vu la fin ?
C'eſt vous qui dans ſes lieux reparant ſa miſere,

ARTAXERCE.

Je n'ai rien fait alors que ce que j'ai dû faire.
La Perſe jouiſſoit d'une profonde paix :
Mais la guerre aujourd'hui change tous mes projets.
Sera-t-il dans ces murs l'eſpion de la Grece ?
Lorſqu'elle ſentira ma fureur vengereſſe ;
Que j'irai l'attaquer, laiſſerai-je à Sardis
Un Grec pour lui donner mille ſecrets avis ?
Ne nous aſſurons point ſur le ſanglant outrage
Dont les Athéniens ont payé ſon courage.
Nous voyons tous les cœurs que la Grece a nourris,
Du ſoin de ſa grandeur ſi vivement épris.
Que bannis de ſon ſein, accablés d'injuſtices,
Ils lui font chaque jour de nouveaux ſacrifices :
Trop heureux de pouvoir par tout leur ſang verſé,
Servir un ſeul moment leur pays menacé.

ARTEMISE.

Ah ! Seigneur, à ce Grec vous faites trop d'injure,
Contre ces ſentimens ſa vertu vous raſſure.
Sa fuite de la Cour, & l'éclat de ſon nom
Le mettent à couvert de cet honteux ſoupçon.
Les Grecs ne l'ont-il pas chaſſé de ſa Patrie ?
Il conſerve contr'eux une juſte furie.

Mais qu'il aille avec vous, vous ne craindrez
plus rien;
Seigneur, & ſa valeur le juſtifiera bien.

ARTAXERCE.

Ah! s'il faut avec moi le mener dans la Grece;
Ne ſentira-t-il point encor quelque tendreſſe,
A l'aſpect de ces lieux de ſa gloire témoins,
Qui furent ſi long-temps l'objet de tous ſes ſoins?
Inſenſible & fidéle à nos mortelles haines,
Verra-t-il d'un œil ſec tomber les murs d'Athénes?
Et refuſera-t-il ſon bras victorieux
A la Grece mourante, & mourante à ſes yeux?
Ah! ſans trop l'accuſer d'une humeur inconſtante,
La haine céderoit à la pitié préſente.
Ainſi ſoit qu'il demeure, ou qu'il vienne avec moi,
Il me gêne par-tout, par-tout je crains ſa foi.
Ce n'eſt pas tout. Des Grecs la pompeuſe Ambaſſade,
N'eſt que pour demander la mort d'Alcibiade.

ARTEMISE.

La mort d'Alcibiade? Ah! pouvez-vous, Seigneur,
Souffrir qu'on vous propoſe une telle fureur?

Ce Héros ſur la foi de ce fameux azile,
A cru pouvoir compter ſur un deſtin tranquille.
Et que par vos bontés, plus heureux déſormais,
Il jouiroit ici d'une éternelle paix.
Quoi! la mort par vos mains lui ſeroit donc offerte?

ARTAXERCE.

Non, je n'ai point, Madame, encor conclu ſa perte;
Et puiſque de ſon ſort, je confere avec vous,
Croyez que je lui garde un traitement plus doux.
J'eſtime ſa valeur, ſa gloire me fut chere,
Il a mille vertus que mon ame révere.
J'ai conſervé ſa vie, & veux même aujourd'hui;
Si le ſort y conſent, faire encor plus pour lui:
Mais il faut que l'état, que la raiſon conſpire
Avec l'heureux penchant qui vers ce Grec m'attire:
Et que la Politique approuvant ſa grandeur,
Me mette en liberté d'augmenter ſa faveur.
Si ces Ambaſſadeurs que la Grece m'envoie,
Obtiennent qu'en leurs mains je remette leur proie.
La Grece cede Epheſe, & demande la paix:
Mais ſi par un refus je confonds leurs projets;
Ils n'épargneront rien dans l'ardeur qui les preſſe
Pour calmer ſes chagrins & l'attirer en Grece;
Un homme tel que lui n'eſt pas à dédaigner,
Il faut abſolument le perdre ou le gagner.

Vous même concevez par la preſſante envie
Que marquent tous les Grecs de s'immoler ſa vie,
Par les ſoins dont leur haine achete ſon trépas:
Combien ils craignent tous les efforts de ſon bras.

ARTEMISE.

Aux horreurs de ſon ſort dérobez donc ſa tête:
Avec lui de la Grece achevez la conquête;
Contre tant d'ennemis ſûr de votre ſecours,
Ne l'engagez-vous pas à vous ſervir toujours?
Ira-t-il, vous devant, & l'honneur & la vie,
De ſes perſécuteurs tenter encor l'envie;
Et ſe déshonorant par un retour ingrat,
De tant d'exploits fameux diminuer l'éclat?
Oui, ſi vous l'engagez à la reconnoiſſance,
Seigneur, je vous réponds de ſon obéiſſance.

ARTAXERCE.

Faites donc plus, Madame, & puiſque dans ma Cour
Vous m'aſſurez pour lui d'un éternel ſéjour.
Rendez-lui pour jamais ce ſéjour néceſſaire,
En redoublant des Grecs la haine & la colere;
Et joignez de ſi près Alcibiade à moi,
Qu'ils ne puiſſent jamais ſe fier à ſa foi.
Pour lui vous avez pris une ſi forte eſtime,
A conſerver ſes jours tant d'ardeur vous anime.

Ah!

Ah ! s'il faut ſans détour m'expliquer avec vous ;
Je ſerois ſûr de lui s'il étoit votre époux.
Je ne vous preſcris point encor cet hyménée ;
Il pourroit ſeul pourtant fixer ſa deſtinée.
Faire taire les Grecs, venger tous ſes malheurs,
Aſſurer ſa fortune, & finir mes frayeurs :
Sur-tout ne croyez point qu'ici ma politique
Immole votre ſort à la grandeur publique.
En vous faiſant pour nous cet effort glorieux,
Vous ne deſcendrez point du rang de vos ayeux.
Vous verrez votre époux ſi chéri d'Artaxerce,
Qu'il ſera le premier après moi dans la Perſe ;
Et que toute ma Cour tombant à vos genoux,
Partagera ſes ſoins & ſon zele entre nous.
Adieu. Je ne veux point preſſer votre réponſe :
Conſultez à loiſir ce que je vous annonce.
Je vous verrai dans peu. Songez qu'en votre main,
De ce fameux proſcrit vous tenez le deſtin.

SCENE IV.

ARTEMISE *ſeule.*

QUEL trouble me ſaiſit, & me rend ſi timide ?
Aux tendreſſes du Roi, je demeure ſtupide.
Il m'aſſure un hymen où je n'oſois penſer ;
Et ma bouche n'a pas un mot à prononcer.

Inévitable effet d'une joie imprévuë !
Tranſports impétueux dont mon eſt émuë !
Eſpoir flatteur ! Je cede à vos efforts puiſſans !

SCENE V.

ARTEMISE, BARSINE.

ARTEMISE.

AH ! Barſine, prends part au plaiſir que je ſens.
Artaxerce s'apprête à couronner ma flâme,
A remplir ſes deſirs il exhorte mon ame,
Et me demande enfin, comme un effort heureux,
De ſouffrir qu'il m'uniſſe à l'objet de mes vœux.

BARSINE.

Quoi ? Madame, le Roi vous propoſe lui-même ;

ARTEMISE.

Oui, Barſine, le Roi me donne à ce que j'aime.
Cet amour ſi long-temps dans mon cœur retenu,
Nourri de tant de pleurs, à toi ſeule connu.
Que l'orgueil de mon ſang regardoit comme un crime,
Peut paroître ſans honte & devient légitime ;

Ou plutôt il arrive au comble de ſes vœux,
Au moment qu'il n'attend qu'un ſuccès malheureux.
Et pour croître la joie où mon cœur s'abandonne,
Barſine, mon bonheur n'eſt connu de perſonne.

SCENE VI.

PALMIS, ARTEMISE, AMESTRIS; BARSINE.

PALMIS.

JE vous cherche, Madame; un deſir curieux
Précipite mes pas, & m'amene en ces lieux.
Sans offenſer le Roi, me pourrez-vous apprendre
Les deſſeins, les ſecrets qu'il vous a fait entendre?
Madame, oſerez-vous les fier à ma foi?

ARTEMISE.

Madame, ces ſecrets ne regardent que moi.
Sans bleſſer mon devoir je puis vous en inſtruire.
Cependant je rougis.

PALMIS.

Qu'a-t-il donc pu vous dire ?

ARTEMISE.

Le Roi d'Alcibiade a réglé le deſtin :
Il veut que dès ce jour je lui donne la main.
Je ne vous cele point que mon cœur le préfere
Au plus illuſtre choix qu'Artaxerce eût pû faire ;
Et j'oſe me flatter qu'une tendre amitié
Vous fait de mon bonheur reſſentir la moitié.
Madame, pardonnez ; je vous laiſſe avec peine :
Mais je veux que du Camp Pharnabaze revienne.
Je vous quitte un moment pour le faire avertir.

SCENE VII.

PALMIS, AMESTRIS.

PALMIS.

NON, non, à ſon bonheur je ne puis conſentir.

AMESTRIS.

Ciel !

PALMIS.

Je ne prétends point vous cacher ma ſurpriſe;
Ni mes chagrins ſecrets ſur l'hymen d'Arte-
miſe.
Dès mes plus jeunes ans ſoumiſe à vos avis :
Je ne me repends point de les avoir ſuivis.
Mais je ſens qu'aujourd'hui toute votre ſageſſe
Aura peine à calmer la douleur qui me preſſe.

AMESTRIS.

Madame, au nom des Dieux, finiſſez ce diſcours;
Gardez-vous à jamais d'en reprendre le cours;
Et ne m'affligez point par une confidence
Indigne de mes ſoins & de votre naiſſance.

PALMIS.

Cependant, c'eſt vous ſeule, ô ma chere Ameſ-
tris !
Qui pouvez redonner le calme à mes eſprits ;
Et par ces mêmes ſoins à qui ma douleur cede,
Suſpendre ou ſoulager l'ennui qui me poſſede.

AMESTRIS.

C'en eſt donc fait, grands Dieux ! votre eſprit
confondu,
D'un poiſon dangereux ne s'eſt point défendu;

Insensible au bonheur que goute un cœur tranquille,
Aveugle aux longs tourmens d'une flâme inutile.
Pour un vil étranger la fille d'un grand Roi
Brûle d'un feu secret sans honte & sans effroi.

PALMIS.

Je ne sçais si l'on doit donner le nom de flâme
Aux mouvemens confus qui déchirent mon ame.
Mais je ne puis souffrir les traits injurieux
Dont vous osez noircir un Héros glorieux :
Pouvez-vous ignorer la gloire de sa vie ?
Ah ! ce vil étranger digne objet de l'envie ;
Ce banni, ce proscrit que vous me reprochez ;
Du monde entier sur lui tient les yeux attachés :
C'est lui dont la valeur tant de fois couronnée,
Ranima la vertu de la Grece étonnée,
Qui forçant la fortune à seconder son bras ;
Vainquit autant de fois qu'il donna de combats.
C'est lui dont les regards, & dont le front auguste
Font naître une tendresse aussi prompte que juste,
Et s'il faut encor plus pour le combler d'honneur ;
Lui seul a pu troubler le repos de mon cœur.

AMESTRIS.

Et depuis quand ce cœur s'est-il rendu sensible ?
Lui qui dans ses devoirs paroissoit inflexible,

Qui les rempliſſoit tous ſans trouble & ſans regret.

PALMIS.

Pouvez-vous ignorer ce funeſte ſecret?
Je ne vous célai point ma premiere ſurpriſe ;
Je la ſens réveiller par l'eſpoir d'Artemiſe :
Il me trouble, il me gêne, il déchire mon cœur;
Et ſes heureux tranſports irritent ma douleur.

AMESTRIS.

Ah ! que me dites-vous ? Quoi ! votre ame agitée
Par tant d'égards preſſans ne peut être arrêtée ?
D'Artemiſe en ſecret vous condamnez l'eſpoir ?
Et quel projet contr'elle oſez-vous concevoir ?
Quoi ! vous flatteriez-vous qu'un honteux hyménée.

PALMIS.

Je n'ai point oublié le rang où je ſuis née.
Je ſçais combien du ſang l'impérieuſe loi
A mis de différence entre Artemiſe & moi :
Qu'Alcibiade enfin, peut s'unir avec elle ;
Qu'à l'hymen d'un grand Roi, ma naiſſance m'appelle.
Je le ſçais. Mais ces loix & ces pompeux diſcours,
Contre un charme puiſſant ſont d'un foible ſecours ;

Lors qu'on trouve un Héros d'un mérite ſuprême,
Qu'il fait en ſa faveur parler la vertu même;
Qu'il paroît ſeul aimable & ſeul digne de vous,
Dans ces occaſions que le penchant eſt doux.
Qu'un cœur en cet état qui ſe fait violence,
Pleure ſouvent l'honneur d'une illuſtre naiſſance.

AMESTRIS.

Madame, c'en eſt trop, redoublez vos efforts:
Etouffez ou calmez ces indignes tranſports;
Je crains pour votre gloire, & que ſur votre vie.

PALMIS.

Non, j'oſe défier tous les traits de l'envie;
Plus par ces mouvemens mon cœur eſt combattu,
Et plus vous connoîtrez ce que peut ma vertu.
Quand même ce Guerrier n'eut cherché qu'à me plaire,
Il eut reçu de moi des mépris pour ſalaire:
Cependant, & telle eſt l'injuſtice d'un cœur,
Dont l'amour en ſecret s'eſt rendu le vainqueur.
Je ne ſçaurois ſouffrir qu'un autre ait l'avantage
D'arrêter dans ſes fers ce ſuperbe courage.
Mais c'eſt trop prolonger d'inutiles diſcours;
Obſervons avec ſoin leur ſort & leurs amours;
Puiſque je perds ce cœur à qui ma fierté cede.
Dieux puiſſans! empêchez qu'un autre le poſſede.

Fin du ſecond Acte.

ACTE

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ARTEMISE, PHARNABAZE, BARSINE.

ARTEMISE.

OUi du plus grand péril votre ami menacé,
Ignore, comme vous, tout ce qui s'eſt paſſé.
La Grece s'humilie, & par ſon Ambaſſade,
Nous demande aujourd'hui la mort d'Alcibiade.
Artaxerce rempli des ſoins de ſa grandeur,
De ce Grec malheureux honore la valeur,
Eſtime ſa vertu; mais craignant pour la Grece:
Quelque jour dans ſon cœur un retour de tendreſſe;
Sans pouvoir démêler ſi ſes vrais intérêts
Demandoient qu'à ce prix il conclut cette paix,
Sur-tout ne croyant point ſa perte légitime:
Mais des plus noirs ſoupçons, malgré lui la victime:

Il m'a fait voir les ſoins qui troubloient ſon repos,
Et m'a fait mille fois trembler pour ce Héros.

PHARNABAZE.

Ah ! que m'apprenez-vous ? Ciel !

ARTEMISE.

Ecoutez le reſte.
Il eſt enfin ſorti de ce trouble funeſte.
L'amour d'Alcibiade a repris le deſſus,
Et la Grece bientôt entendra ſes refus.
Aux horreurs de ſon ſort, aux rigueurs de l'envie,
Il dérobe à jamais une ſi belle vie :
Mais il veut l'attacher au deſtin des Perſans,
Par des droits ſi ſacrés, par des nœuds ſi puiſſans,
Qu'aſſurés déſormais, & contens l'un de l'autre,
Le bonheur de ſes jours ſoit fondé ſur le nôtre.
Enfin pour s'aſſurer de lui le croirez-vous ?

PHARNABAZE.

Quoi ! Madame.

ARTEMISE.

En ce jour il en fait mon époux ;
Il ne m'a point pourtant preſcrit cet hyménée,
Et même ma réponſe encor n'eſt pas donnée.

C'eſt vous que j'ai choiſi pour la porter au Roi ;
Vous ſerez plus tranquille & plus libre que moi.
Dites-lui que mon ame à ſes loix eſt ſoumiſe,
Et qu'il peut à ſon gré diſpoſer d'Artemiſe.

PHARNABAZE.

Qu'Alcibiade ici trouve un ſort glorieux.
Il l'ignore, Madame. Ah ! ſouffrez qu'en ces lieux
Pharnabaze l'amene, & qu'il puiſſe l'inſtruire.

ARTEMISE.

On vient, parlez au Roi ; Seigneur, je me retire.

SCENE II.

ARTAXERCE, PHARNABAZE, MEMNON.

ARTAXERCE.

ARTEMISE m'évite & s'éloigne d'ici.

PHARNABAZE.

De ſes deſſeins par moi vous ſerez éclairci.

A vos ordres, Seigneur, elle eſt prête à ſe rendre.

ARTAXERCE.

Qu'on cherche Alcibiade ; il faut lui faire entendre
Quels bienfaits, quels honneurs l'attendent en ces lieux :
J'ai caché mes ſoupçons & ſon ſort à vos yeux.
Pharnabaze, j'ai craint votre amitié fidéle,
Et je n'ai pas voulu commettre votre zele
Avec les intérêts d'un ami tel que lui :
Mais enfin, ſes malheurs finiront aujourd'hui.
J'eſpere que charmé du prix dont je l'honore,
Il ſera le premier à paſſer le Boſphore ;
Et qu'au bruit de ſon nom tous les Grecs étonnés,
Livreront aux Perſans leurs Ports abandonnés.
Mais cependant, parlez, vous avez vu l'armée,
A remplir mes deſirs paroît-elle animée ?

PHARNABAZE.

Inſtruite de l'approche & des vœux de ſon Roi,
Elle n'épargne rien pour lui prouver ſa foi.
Déjà chaque ſoldat s'applaudit, & s'empreſſe
De redoubler encor ſa force & ſon adreſſe.
On voit au gré des vents voler les étendarts ;
Le fer étincelant brille de toutes parts :
Sans attendre des Chefs l'ordre ni la menace,
Chacun cherche ſon rang, le démêle, & s'y place

Parmi tant de Guerriers nés ſous tant de climats,
Il n'eſt ſoupçons jaloux, trahiſons ni débats,
Oppoſés dans leurs mœurs, ils ſemblent ne plus l'être
Pour répondre encor mieux à l'eſpoir de leur maître.
Enflammez & remplis de pareils mouvemens,
Ils ont mêmes deſirs & mêmes ſentimens;
Et d'inſtant en inſtant, chacun d'eux renouvelle
Le ſerment de voler où ſon Prince l'appelle.

ARTAXERCE.

Vous verſez dans mon cœur les plaiſirs les plus doux.
J'irai dans un moment. Mais on vient. Laiſſez-nous.

SCENE III.

ARTAXERCE, ALCIBIADE.

ARTAXERCE.

APPROCHEZ, il eſt temps de finir l'un & l'autre
Les importuns ſoupçons de mon cœur & du vôtre.
Oublions les raiſons qui vous firent quitter
Des lieux où tout ſembloit vous devoir arrêter.
Je ne m'attendois pas de vous voir diſparoître
Dans un temps .... mais enfin, vous en étiez le maître ;
Par votre éloignement vous n'aurez rien perdu ;
Reprenez près de moi le rang qui vous eſt dû.

ALCIBIADE.

Ah ! puis-je ?

ARTAXERCE.

Pour répondre à ma faveur nouvelle,
Il ne faut que vos ſoins, vos conſeils, votre zele,
Enfin, j'en ai beſoin encor plus que jamais,
Et pour les obtenir j'y joins vos intérêts.

Vous ſçavez qu'en ces lieux une nombreuſe armée,
Sous moi, depuis long-temps, à vaincre accoutumée,
Attend l'ordre fatal qui doit la faire agir,
Et ne ſçait de quel ſang ſes traits doivent rougir.
C'eſt du ſang de la Grece. Oui, c'eſt votre patrie
Qui doit de cette armée éprouver la furie.
Les Grecs vous ont banni; nous ſommes outragés.
Mais j'oſe me flatter que nous ſerons vengés.

ALCIBIADE.

Rien ne peut reſiſter à l'effort de vos armes;
Toute l'Europe en tremble, & la Grece en allarmes,
Croit déjà.

ARTAXERCE.

Finiſſez un diſcours trop flatteur,
Et ne préſumez pas que plein de ma grandeur,
Ebloui de l'éclat de cet Empire immenſe,
Dont cent peuples divers compoſent la puiſſance:
Je penſe ſans péril dompter des ennemis,
Que tant d'illuſtres Rois n'ont jamais vû ſoumis.

Ainſi ſans me flatter avec toute la terre.
Parlez. Comment faut-il conduire cette guerre ?
Quel ſuccès croyez-vous que j'en doive eſpérer ?
En quel lieux ? En quel temps ? Par où faut-il entrer ?

ALCIBIADE.

Puiſque vous l'ordonnez, & que ſans vous déplaire ;
Puiſſant Roi déſormais, je ne puis plus me taire ;
Je parlerai du moins avec la liberté
D'un Grec qui ne doit point cacher la vérité.
Vous allez attaquer des peuples indomptables
Sur leurs propres foyers plus qu'ailleurs redoutables,
Qui ne content pour rien les caprices du ſort,
Toujours certains de vaincre ou de braver la mort.
Des peuples élevés dès leur plus tendre enfance,
Dans l'amour du travail & de l'obéiſſance,
Qui pour braver la honte & le joug étranger,
Chercheront à l'envi la gloire & le danger.
Tout votre or ne ſçauroit y faire un infidéle ;
Nés tous pour la Patrie, & pleins du même zele,
Vous les verrez unis & jaloux de leurs droits,
Défendre conſtamment leurs pays & leurs loix :
Sur-tout ne croyez pas pour vous faire un paſſage,
Choiſir quelqu'endroit foible en prendre l'avantage.

Les Grecs ſur leur valeur fondant tout leur eſpoir,
De l'aſſiette des lieux n'oſent ſe prévaloir:
Tout eſt égal pour eux. Quand le péril commence,
Ils volent vers l'endroit où l'ennemi s'avance.
De leur ſeule vertu juſqu'au bout ſoutenus,
Toujours fiers, toujours prêts, & jamais prévenus.
Ce n'eſt pas tout encore. Ah! ſi dans ces contrées,
Par de ſi vaſtes mers des vôtres ſéparées;
Affoibli de ſoldats & privé de ſecours,
Quelque revers troubloit le bonheur de vos jours.
Soutiendriez-vous des Grecs la valeur triomphante?
Vous en avez, Seigneur, une preuve éclatante.
Ils ont terni l'éclat de cet Empire heureux;
Darius & Xerxes ont-ils rien pu contr'eux?
L'on vit à Marathon éclater ſa foibleſſe,
Les ſeuls Athéniens y vengerent la Grece.
Xerxes qui le ſuivit dépeupla ſes Etats.
Il fit gémir les mers du poids de ſes ſoldats.
Des monts les plus affreux il perça les barrieres,
Et ſon immenſe Camp fit tarir les rivieres.
Que produiſit enfin, l'amas prodigieux
D'hommes & de vaiſſeaux qu'il tira de ces lieux?
Trois cens Grecs retranchés au pas de Termopiles,
Rendirent en un jour ſes efforts inutiles:

Et les Athéniens aimerent mieux cent fois
Abandonner leurs murs, que d'attendre ſes loix.
J'ignore le ſuccès que le Ciel vous deſtine.
Mais, Seigneur, regardez Platée & Salamine.

ARTAXERCE.

Je ne m'attendois pas à ce libre diſcours;
Cependant ſans chagrin j'en ai permis le cours.
Vous honorez les Grecs d'une trop haute eſtime,
De ma juſte colere ils ſeront la victime.
Non, que je les mépriſe, & veuille me cacher
Que la pure vertu chez eux ſe doit chercher.
Mais s'il eſt chez ces Grecs des brigues & des haines,
Et des peuples jaloux & de Sparte & d'Athenes:
Ces peuples m'ouvriront leurs chemins & leurs ports,
Ils viendront avec joie appuyer mes efforts,
Pour détruire l'orgueil de ces Villes trop fieres,
Et les faire ſous moi ſuccomber les premieres.
D'ailleurs quels Chefs ont-ils qui puiſſent m'arréter?
Si jadis à Xerxes on les vit reſiſter:
Ils avoient Thémiſtocle, ils avoient Miltiade;
Plus que tous ces Guerriers, j'ai crains Alcibiade.
Mais il eſt parmi nous, & ces peuples ingrats
Ont engagé ſon cœur à me prêter ſon bras.
Oui, j'attends de vous ſeul cette illluſtre conquête.
Ah! lorſque mes ſoldats vous verront à leur téte,

Que n'oſeront-ils point ſous un Chef tel que vous ?
Vengez donc votre exil en ſervant mon courroux.

ALCIBIADE.

Moi, Seigneur ?

ARTAXERCE.

Oui, vous-même, il eſt temps que la Grece
Reſſente par vos mains ma fureur vengereſſe.
N'allez point m'oppoſer par un ſubtil détour,
Que ce pays ingrat vous a donné le jour.
Qu'il eſt toujours honteux d'accabler ſa Patrie.
Enfin ſouvenez-vous qu'Artaxerce vous prie,
Ou plutôt qu'il commande, & c'eſt aſſez pour vous :
Mais pour vous engager par des moyens plus doux,
Avant que de tenter cette grande entrepriſe,
Je vous offre le cœur & la main d'Artemiſe.
Le flambeau de l'hymen pour vous doit s'allumer :
J'ai fait ce choix, ſon cœur l'a daigné confirmer.
Epouſez là. Voyez quel honneur vous prépare,
Malgré les Grecs jaloux une faveur ſi rare ?
Hâtez-vous d'y répondre : allez ſur nos Autels ;
Pour témoins de vos feux prenant les immortels :

Jurer en même-temps la perte de la Grece;
Confondre des ſermens de haine & de tendreſſe;
Et ſans vous arrêter à de communs ſuccès,
Porter votre valeur plus loin que mes ſouhaits.

ALCIBIADE.

Mais quoi, la politique & la ſaine prudence,
Peuvent-elles ſouffrir qu'un Grec?...

ARTAXERCE.

Oui, ma vengeance
Ne peut être remiſe en de meilleurs mains,
Qu'en celles d'un Guerrier, que mille affreux dédains,
Mille ſanglans affrons ont chaſſé de la Grece:
Mais je vois dans vos yeux des marques de triſteſſe;
Vous recevez mes dons avec tant de froideur.

ALCIBIADE.

Ah! que ne pouvez-vous lire au fond de mon cœur?

ARTAXERCE.

Vous ne répondez rien? Quel trouble?

ALCIBIADE.

Mon ſilence,
Seigneur, vous dit aſſez tout ce que mon cœur penſe.
De vos dons les plus chers vous voulez m'accabler :
Mais mon ambition ne ſçauroit m'aveugler.
Accepter vos préſens, c'eſt me charger d'un crime ;
La Princeſſe Artemiſe en ſeroit la victime,
Si je pouvois ſouffrir qu'un hymen odieux
Liât mon ſort funeſte à ſes jours glorieux.
Nommez quelqu'un des Rois dont les vœux la demandent,
Ne lui dérobez point les honneurs qui l'attendent ;
Et ne la forcez pas par une auſtere loi,
D'immoler ſa grandeur aux deſirs de ſon Roi.
Ce ſeroit trop, Seigneur, je dois encor vous dire
Que pour la dignité de cet auguſte Empire,
Ce ſont des Chefs Perſans, qui traverſant les mers,
Doivent perdre les Grecs ou les charger de fers ;
Choiſiſſant pour les vaincre une main étrangere,
Vous honorez la Grece & la rendez plus fiere.
Voulez-vous qu'on publie un jour dans l'avenir,
Qu'il vous falût un Grec, Seigneur, pour la punir ?

Et qu'elle auroit joui d'une gloire immortelle
Si l'un de ſes enfans n'eût conſpiré contr'elle.

ARTAXERCE.

Foibles déguiſemens ! impuiſſantes raiſons !
Je ſens plus que jamais renaître mes ſoupçons.
Je ſçais ce qu'il faut croire ; & toute votre adreſſe
Ne ſçauroit me cacher votre amour pour la Grece.

ALCIBIADE.

Hé bien, Seigneur ! Hé bien ! je ne le cele pas.
J'aurois peine contr'elle à vous offrir mon bras.
Pouvez-vous condamner un amour légitime,
Qu'un inſtinct noble & ſaint dans tous nos cœurs imprime ?

ARTAXERCE.

Mais, vous ſouvenez-vous qu'abandonné proſcrit ;
Enfin, c'eſt par moi ſeul qu'Alciade vit ?

ALCIBIADE.

Oui, je ne dois qu'à vous le jour que l'on me laiſſe ;
Ce ſouvenir m'occupe & m'anime ſans ceſſe :
Et j'atteſte les Dieux, que mes vœux les plus doux
Seroient que tout mon ſang fût répandu pour vous.

Mais, Seigneur, voulez-vous ?

ARTAXERCE.

Je ne veux rien perfide.
Je connois ta penſée & le ſoin qui te guide.
C'en eſt fait. Indigné de tes lâches refus
A protéger tes jours rien ne m'engage plus.
Apprends donc que les Grecs me demandent ta tête,
Qu'elle leur tiendra lieu d'une illuſtre conquête;
Que leurs Ambaſſadeurs arrivent ſur mes pas,
Prêts à tout m'accorder pour hâter ton trépas :
Aux yeux de l'Univers tu ſeras leur victime.
Je pourrois dans leurs mains te remettre ſans crime :
Cependant fui leurs coups, ſauve-toi malheureux :
Cours loin de mes Etats te cacher ſi tu peux.
Mais, graces au deſtin, tu vois toute la terre
Attachée à te faire une mortelle guerre :
Entourré d'ennemis & de perſécuteurs ;
Si tu ſors de mes mains, tu tombes dans les leurs ;
Le Ciel même ne peut t'affranchir de l'orage.
Ingrat ! dans ce moment rappelle ton courage !
Ton cœur en a beſon ; ne t'en prens point à moi,
Et n'impute ta honte & ta perte qu'à toi.

SCENE IV.

ALCIBIADE *ſeul.*

QU'A-t-il dit ? Qu'ai-je fait ? Et quelle eſt ma diſgrace ?
Juſtes Dieux ! Quel péril ? Quel deſtin me menace ?
Hélas ! qui l'auroit cru qu'après tous mes malheurs,
La Grece encor ſur moi déployât ſes fureurs ?
Où fuir ? De tous côtés la fuite eſt inutile ;
Et pour moi déſormais, je vois au lieu d'azile,
Par-tout des ennemis ; par-tout des envieux.
Ah ! puiſqu'il faut périr périſſons en ces lieux.
Je ne tenterai point une retraite vaine ;
Déjà mes triſtes jours m'ont couté trop de peine,
Mes indignes terreurs n'ont fait que trop de bruit ;
Offrons-nous d'un œil ferme à la mort qui me ſuit.
Je n'avois pas prévu qu'un châtiment ſévere
Dût ſuivre le refus que mon cœur vient de faire.
Je me flatois toujours qu'il me ſerois permis
De vivre ici caché, d'y penſer à Palmis.
Cette foible douceur par le ſort m'eſt ravie,
Avec quel ſoin funeſte il termine ma vie.

En

En me donnant la mort ſa barbare fureur,
La préſente à mes yeux dans toute ſon horreur.
Je perds le jour, banni des lieux de ma naiſſance,
Suſpects à tous les Grecs, ingrat en apparence.
Je meurs pour mon pays qui pourſuit mon trépas,
Et je meurs pour Palmis qui ne le ſçaura pas.

SCENE V.

ALCIBIADE, PHARNABAZE.

PHARNABAZE.

QU'AVEZ-vous fait, Seigneur? Quel eſt votre caprice?
De la rage des Grecs vous rendez-vous complice?
Pourquoi par des refus offenſez-vous le Roi?
Il vient de me parler; j'en tremble encor d'effroi.
Ses yeux ne m'ont jamais marqué tant de colere.
Dieux! à quoi penſez-vous?

ALCIBIADE.

Hé! que pouvois-je faire?
Je ne m'attendois pas à recevoir la mort:
Mais quand j'aurois prévu la rigueur de mon ſort.

Eſclave malheureux d'une injuſte puiſſance !
Aurois-je ſur la Grece exercé ma vengeance ?
Et conduiſant les coups qui lui ſont deſtinés ;
Moi-même ravagé ſes climats fortunés.
Voilà ce que j'ai crains, ce que ma prévoyance
Fit l'objet d'une ſage & juſte défiance :
Voilà ce qui m'avoit banni de votre Cour,
Et lorſque par vos ſoins avancé chaque jour.
Accablé de faveurs, je vis toute la Perſe
Applaudir aux bontés du prodigue Artaxerce.
Je prévis que pour prix de ſes rares bienfaits,
On voudroit m'engager à d'injuſtes projets.
Que contre ma Patrie irritant mes caprices,
On prétendroit de moi de criminels ſervices.
Non, on ne dira point dans la poſtérité
Que la Grece par moi perdit ſa liberté.

PHARNABAZE.

Mais falloit-il, Seigneur, pour cette ingrate Grece,
Accabler de mépris une illuſtre Princeſſe ?
Ah ! vous deviez, Seigneur, un peu mieux ménager ?....

ALCIBIADE.

Quoi ! Pharnabaze encor conſpire à m'affliger ?
Seigneur, depuis long-temps vous devez me connoître.
J'ai fait ce que j'ai pu, le Ciel le ſçait, Peut-être

Si je vous découvrois mes déplaiſirs ſecrets,
Je vous verrois mêler vos pleurs à mes regrets.
Mais, allez, laiſſez-moi. Votre pitié m'accable;
C'eſt trop s'intéreſſer au ſort d'un miſérable,
Chargé de tant de haine & du courroux du Roi,
C'eſt faire mal ſa Cour que de parler pour moi.
Adieu. Que pour jamais ce moment nous ſépare.
Je vais attendre ſeul la mort qu'on me prépare.

PHARNABAZE.

Ne l'abandonnons point dans ce mortel ennui
Et, s'il ſe peut, ſauvons ce Héros malgré lui.

Fin du troiſieme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

PALMIS, ARTEMISE, AMESTRIS, BARSINE.

ARTEMISE.

MADAME, c'en eſt fait. Qu'il vive ou qu'il périſſe.
Que de ſon ſang aux Grecs on faſſe un ſacrifice.
Je ne m'informe plus de l'état de ſon ſort;
Je verrai d'un même œil ou ſa vie ou ſa mort.

PALMIS.

Je vois malgré vos ſoins qu'en ſecret agitée;
Vous ſentez les tranſports d'une Amante irritée,
L'indifférence enfin, que vous me faites voir,
Eſt l'infaillible effet d'un mortel déſeſpoir.
Que dis-je? De vos yeux le trouble vous accuſe.

ARTEMISE.

Hé bien, Madame, il faut que je vous déſabuſe,
Pour rétablir ma gloire & finir votre erreur,
Des Ambaſſadeurs Grecs j'appuyai la fureur.
Ils arrivent, le Roi s'apprête à les entendre.
Je vais lui faire voir le parti qu'il doit prendre,
Je vais le diſpoſer à ſervir leurs deſſeins,
A livrer la victime à leurs barbares mains;
A voir périr l'ingrat que j'ai ſauvé moi-même:
Madame, après cela croirez-vous que je l'aime?

PALMIS.

Vous ne l'aimez donc plus? Mais vous l'avez aimé:
Ce penchant par vos ſoins nous fut trop confirmé.
Pourrez-vous ſans frémir vous faire une victime
D'un cœur qui vous parut digne de votre eſtime?
Pour moi, vous le ſçavez, inſenſible à l'amour,
Mon cœur eſt libre encor: mais s'il aimoit un jour.
Quelque injuſte que fut l'auteur de mes allarmes,
Je ſens que contre lui je n'aurois que des larmes.
Quand il me hairoit je l'aimerois toujours;
Dans ſes moindres périls, ardente à ſon ſecours.

J'y veillerois ſans ceſſe ; & ma plus chere envie
Seroit de le ſauver aux dépens de ma vie.
Ah ! quand vers quelque objet on a porté ſes vœux,
Eſt-il rien de plus bas que d'éteindre ſes feux ?
Mais qu'il eſt peu d'amours longues & violentes ;
Sur-tout que l'on voit peu de ces femmes conſtantes,
Qui juſques au tombeau, fidelles à leur choix,
N'ont aimé, n'ont brûlé, ne l'ont dit qu'une fois.
Madame, écartez-vous de la route commune ;
D'Alcibiade enfin, détournez l'infortune :
Ne vous aſſurez point ſur un dépit trompeur,
Et craignez un retour mortel à votre cœur.

ARTEMISE.

Non, non, je ne crains point ce retour de tendreſſe,
Des infidéles cœurs cruelle vengereſſe :
Lors qu'à ce Grec enfin, j'ai conſervé le jour ;
La pitié dans mon cœur a plus fait que l'amour :
Du bruit de ſa vertu mon ame fut ſéduite ;
De ſes perſécuteurs j'arrêtai la pourſuite :
Je fus d'un malheureux l'inébranlable appui.
Je prodiguai mes ſoins. J'ai fait plus aujourd'hui.
Pour arracher l'ingrat aux fureurs de la Grece,
J'ai preſque de mon ſang oublié la nobleſſe :

Je n'ai pas dédaigné de l'unir à mon ſort ;
Le Roi l'a ſçu ; c'étoit un aſſez grand effort :
Mais après ſon refus à lui ſeul trop funeſte ;
La ſeule indifférence eſt tout ce qui me reſte.
De ſes périls mon cœur ne ſent aucun effroi,
Et croit que la colere eſt indigne de moi.
Pour vous convaincre mieux de tout ce que je penſe ;
Je voudrois que ſoigneux d'expier ſon offenſe :
Prodigue de ſoupirs, de pleurs & de ſermens,
Il vint me conſacrer ſes vœux, tous ſes momens.
Je voudrois qu'inſpiré par l'amour le plus tendre :
Mais il vient. Que veut-il ? Quel parti dois-je prendre ?
Daignez nous écouter ; & par cet entretien,
Madame, connoiſſez & ſon cœur & le mien.

SCENE II.

PALMIS, ARTEMISE, ALCIBIADE, PHARNABAZE, AMESTRIS, BARSINE.

ALCIBIADE.

QUE vois-je ? Juſte Ciel ! Que faut-il que je faſſe ?
Où m'avez-vous conduit ?

PHARNABAZE.

Obtenez votre grace.
N'épargnez ni ſoupirs, ni prieres, ni pleurs :
Il ne tiendra qu'à vous de finir vos malheurs.

SCENE

SCENE III.

PALMIS, ARTEMISE, ALCIBIADE; AMESTRIS, BARSINE.

ALCIBIADE.

IL fuit. Dans quel état cette fuite me laiſſe ?
Parlons : puiſqu'il le faut ; ſurmontons ma foi-
bleſſe.
Madame, vous voyez qu'interdit, étonné,
Je ſçais que votre cœur m'a déjà condamné :
Que brûlant contre moi d'une vive colere ;
A peine tout mon ſang vous pourroit ſatisfaire :
Mais ſi pour un moment votre eſprit adouci,
Sur tout ce que j'ai fait vouloit être éclairci.
S'il pouvoit ſans chagrin conſentir à m'enten-
dre.
Peut-être par mes ſoins.

ARTEMISE.

Je ne veux rien apprendre.
J'aurois trop de regret ſi ma lâche bonté,
Un ſeul moment encor vous avoit écouté ;
Pour un indigne cœur ce ſeroit trop de gloire ;
De vos égaremens j'ai perdu la mémoire ;

Et j'aime mieux cent fois ne m'en plus ſouvenir,
Que de me voir enfin forcée à les punir.
Vous ne verrez en moi ni fureur ni foibleſſe :
Mais cependant, ſongez au péril qui vous preſſe.
Les Ambaſſadeurs Grecs dans ce même moment
Pourſuivent votre mort avec empreſſement.
Tout ſeconde aujourd'hui leur cruelle entrepriſe,
Et vous avez perdu le ſecours d'Artemiſe.
Adieu.

SCENE IV.

PALMIS, ALCIBIADE, AMESTRIS.

ALCIBIADE.

QUELLE fierté ! J'ai dû la preſſentir :
Mais Palmis ſuit ſes pas ; & je la vois ſortir.
Avec la même horreur vous me voyez, Madame.
Juſte Ciel ! n'eſt il plus de pitié dans votre ame !
Ne verrai-je perſonne en ces momens affreux,
Prendre quelque intérêt au ſort d'un malheureux ?

PALMIS.

Que me demandez-vous ? Que pouvez-vous attendre
D'une foible pitié qui ne peut vous défendre ?

Artemiſe & le Roi brûlent d'un fier courroux :
Contr'eux, vous le ſçavez, je ne puis rien pour vous.

ALCIBIADE.

Non, vous ne pouvez rien contr'elle, & contre un pere :
Moi-même je ne puis condamner leur colere.
Elle eſt iuſte, Madame, & bien tôt l'Univers
Apprenant quels honneurs ici m'étoient offerts,
Qu'il n'a tenu qu'à moi d'en jouir & de vivre,
Approuvera la mort où ce refus me livre.
Mais auſſi l'Univers inſtruit de mon ſecret,
Honoreroit mon ſort d'un éternel regret,
S'il ſçavoit qu'inſenſible aux ſoupirs d'Artemiſe,
D'une plus noble ardeur mon ame étoit épriſe,
Qu'un objet que les Dieux ont formé de leurs mains
Pour attirer lui ſeul tous les cœurs des humains,
Qui confond d'un regard la raiſon, la prudence,
Que tant d'infortunés aiment ſans eſpérance,
Me contraint de mourir pour ſes divins appas.
Madame, en cet état ne me plaignez vous pas ?
Vous détournez vos yeux, je commence à comprendre
Que vous feignez encor de ne me point entendre,
D'un criminel amour votre cœur irrité
Cherche à pouvoir douter de ma témérité.

Non, non, n'en doutez point, j'oſe le dire encore ;
Alcibiade meurt parce qu'il vous adore ;
Et de ſes ennemis ne craint plus le courroux,
Puiſqu'au moins vous ſçavez qu'il s'immole pour vous.
Je prévois quelle horreur va fondre ſur ma tête :
Je vois qu'à m'accabler votre bouche s'apprête.
Mais attendez, Madame, & pour quelques momens,
Daignez ſuſpendre encor vos premiers ſentimens ;
Portez du moins vos yeux ſur toute ma conduite,
Forcé de vous aimer je m'impoſai la fuite :
Je m'éloignai du Roi, j'abandonnai la Cour,
Trop content pour tout bien d'emporter mon amour.
Vous venez, je vous vois, je ne puis plus me taire,
De mon bizarre ſort j'explique le miſtere.
Mais je ne parle, hélas ! par un dernier effort,
Que dans le même inſtant où je cours à la mort,
Où je n'ai plus d'eſpoir, où rien ne peut défendre
Ce ſang infortuné que les Grecs vont répandre,
Je vous le ſacrifie avec la même ardeur
Dont les autres Amans recherchent leur bonheur.
Mon cœur en vous aimant n'eût jamais d'autre envie,
Et ſe plaint de n'avoir à donner qu'une vie,

PALMIS.

Je ne puis raſſurer mon eſprit confondu.
Quel diſcours? Quelle audace? Ai-je bien entendu?
Un banni de la Grece à mes yeux ſe déclare:
Il ne ſe ſouvient plus du rang qui nous ſépare,
Et ſans aucun égard trahiſſant ma bonté,
Abuſe lâchement de ma crédulité.
Comment prétendez-vous expier cette offenſe?
Un autre avec éclat marqueroit ſa vengeance:
Mais un juſte mépris vous en punira mieux;
C'eſt une peine duë aux cœurs audacieux.
Il me ſuffit des maux où le deſtin vous livre,
Sans que je prenne encor le ſoin de vous pourſuivre.
Allez donc; étouffez des ſoupirs indiſcrets,
Et ſur-tout à mes yeux ne vous montrez jamais.

ALCIBIADE.

Non, j'atteſte des Dieux la grandeur ſouveraine,
Que vous ne verrez plus cet objet qui vous gêne.
Il faut vous le cacher, je vais prendre ce ſoin.
Dieux cruels! mon malheur ne peut aller plus loin:
Je ne vous parle plus de ma funeſte flâme.
C'en eſt fait; cependant, ſouvenez-vous, Madame,

Que ſi dans mes ayeux je ne vois point de Rois ;
J'ai fait connoître au moins mon nom par mes exploits ;
Que ſi pour vous aimer il faut une Couronne,
Ce n'eſt pas la vertu, c'eſt le ſort qui la donne :
Qu'enfin, s'il n'a pas mis un Sceptre dans ma main,
Je ne dois point rougir des fautes du deſtin.
Je vous laiſſe, il eſt temps de remplir votre attente ;
Jamais ma paſſion ne fut ſi violente :
Mais malgré tout l'amour dont mon cœur eſt épris :
Je ſens qu'il n'eſt point fait pour ſouffrir des mépris.

SCENE V.

PALMIS, AMESTRIS.

AMESTRIS.

J'ADMIRE cet effort, il me charme, Madame :
Achevez, triomphez d'une honteuſe flâme.
Mais quoi, vous ſoupirez ! Faut-il vous attendrir ?

PALMIS.

Alcibiade, hélas ! me quitte & va mourir.
O gloire de mon ſang ! ô devoir trop barbare !
Que de maux ! que de pleurs ta rigueur me prépare !
Qu'il m'en coutera cher d'avoir cru ma fierté.
Mais n'ai-je pas trop loin pouſſé la cruauté ?
Injuſte que je ſuis ! Ma bouche déſeſpere
Un cœur que l'Amour même a choiſi pour me plaire ;
Quand le mien s'applaudit & triomphe en ſecret,
Je feins de m'offenſer de l'aveu qu'on me fait :
Quand toute ma raiſon ne me défend qu'à peine,
La peur de me trahir me rend plus inhumaine :
C'eſt à vos ſeuls conſeils trop barbare Ameſtris,
Qu'Alcibiade doit un ſi funeſte prix :
Sans vos cruels avis, loin de votre préſénce,
J'aurois eu moins de force & moins de violence.
Avez-vous remarqué lorſque je lui parlois.
Quel déſeſpoir ? Mais quoi ? ſi je le rappellois ;
Si par des mots plus doux je lui faiſois comprendre...

AMESTRIS.

Madame.....

PALMIS.

Laiſſez-moi, je ne veux rien entendre ;

Ne vous oppoſez plus au penchant de mon cœur;
Je veux de ce Héros prévenir le malheur.
Rompons, rompons le cours de ſon deſtin funeſte.
Qu'il vive, c'eſt aſſez, que m'importe du reſte.
Sauvons-le, s'il ſe peut, qu'il apprenne du moins,
Par mes triſtes ſoupirs, par mes plus tendres ſoins;
Qu'en le déſeſpérant je m'immole moi-même;
Qu'enfin s'il meurt pour moi, s'il m'adore, je l'aime.
Penſez-vous qu'un amour que ſoutient la vertu,
Avec tant de rigueur doive être combattu.
Qu'un tendre mouvement inſpiré par l'eſtime,
Puiſſe être avec raiſon regardé comme un crime?
Ah! loin qu'un tel amour ait rien de criminel,
Qu'il ſeroit glorieux s'il étoit éternel.
Si....

SCENE VI.

PALMIS, AMESTRIS, PHARNABAZE.

PHARNABAZE.

DAIGNEZ pardonner à l'ardeur qui m'enflâme.
Je cherche Alcibiade, il eſt ſorti, Madame.
Quel chemin a-t-il pris? il étoit en ces lieux.

PALMIS.

Je ne ſçais : mais quel trouble éclate dans vos yeux?
Pourquoi le cherchez-vous? Enfin, de quelle crainte?
De quel frémiſſement votre ame eſt-elle atteinte?

PHARNABAZE.

Madame, il va périr. Dans ce moment le Roi,
Aux Ambaſſadeurs Grecs vient de donner ſa foi.
Il vient de leur livrer le ſang qu'ils lui demandent;
Tout prêts à le verſer leurs mains déjà l'attendent.

Ces cruels ennemis par-tout vont le chercher;
Et contre leur fureur rien ne peut le cacher.
Juſques dans ce Palais, ſans attentat, ſans crime:
Par l'ordre d'Artaxerce ils prendront leur victime.
Madame, c'en eſt fait.

PALMIS.

Ah! courons le trouver.
Suivez-moi, Pharnabaze. Il faut...

PHARNABAZE.

Quoi!

PALMIS.

Le ſauver.

PHARNABAZE.

Vous le ſauver, Madame? O Ciel!

PALMIS.

C'eſt trop attendre:
Craignez-vous avec moi d'oſer trop entreprendre?
L'abandonnerez-vous à ces Grecs furieux?

PHARNABAZE.

Moi, Madame. Ah! plutôt que j'expire à vos yeux,

PALMIS.

Finissons les périls d'un cœur si magnanime.
Regarde qui voudra mon dessein comme un cri-
me :
Si je puis arracher ce Héros du trépas,
De mon empressement je ne rougirai pas.

Fin du quatrieme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

ALCIBIADE *seul.*

NE pourrai-je assouvir la fureur qui m'entraîne ?
Je cours de tous côtés, & ma recherche est vaine.
Où sont-ils les cruels contre moi conjurés.
Ces Grecs, ces traîtres Grecs de mon sang altérés ?
On dit que dans ces lieux leur troupe divisée,
A me donner la mort est enfin disposée :
Que d'une ardeur égale on les voit me chercher,
Qu'ils viennent, mon dessein n'est pas de me cacher.
Mon désespoir répond à leur impatience :
Les Traîtres pourront-ils soutenir ma présence ?
Et sera-t-il quelqu'un parmi ces inhumains,
Qui ne tienne la vie, ou l'honneur de mes mains ;
Que mon bras n'ait tiré du milieu du carnage,
Ou sauvé des horreurs d'un funeste esclavage,

Quels degrés ? quels chemins m'ont conduit à la mort ?
Juſtes Dieux ! de quels traits marquâtes-vous mon ſort ?
Quelle diverſité de bonheur, d'infortune ?
De pleine confiance, ou de crainte importune ;
Tantôt comblé d'honneur, & par tout adoré ;
Tantôt chargé de honte, & par tout abhorré.
Jadis de tous les Grecs le Démon tutélaire,
Aujourd'hui triſte objet de toute leur colere.
Mais, que dis-je ? hai, mépriſé de Palmis,
Dont j'ai crains les dédains plus que mes ennemis.
Qui croira que du Ciel l'arrêt irrévocable,
Ait fait pour un ſeul homme un ſort ſi peu ſemblable ?
Mais que veut Amintas ?

SCENE II.

ALCIBIADE, AMINTAS.

AMINTAS.

JE vous trouve en ces lieux :
Je vous revois enfin j'en rends graces aux Dieux.
Nous vous cherchions, Seigneur, avec un soin extrême.
Pharnabaze me suit, & Palmis elle-même.

ALCIBIADE.

Palmis ! qu'entends-je ? Ah ! Ciel !

AMINTAS.

Seigneur, dans un moment
Vos yeux feront témoins de son empressement.
Mais la voici.

SCENE III.

ALCIBIADE, PALMIS, PHARNABAZE, AMESTRIS, AMINTAS.

PALMIS.

JE viens assurer votre vie :
Je viens vous dérober aux fureurs de l'envie ;
Cet ami généreux s'intéresse pour vous,
Jusqu'à braver du Roi l'inflexible courroux.
Ne vous informez point quel mouvement m'inspire.
Adieu, fuyez : Palmis n'a plus rien à vous dire.

ALCIBIADE.

Moi fuir ? Ah ! je ne puis pour de malheureux jours,
D'une fuite honteuse emprunter le secours.
Laissez-moi près de vous malgré le sort contraire,
M'applaudir du bonheur de vous voir sans colere.

Quel tranſport imprévu ſuccede à mon effroi ?
Je puis vous voir ſans crime. Ah ! c'en eſt trop pour moi.

PALMIS.

Obéiſſez ; craignez de m'irriter encore.

ALCIBIADE.

Cet ordre m'eſt ſacré ; Madame, je l'adore.
Mais ne me preſſez plus ; c'eſt un ſecours trop vain,
Qui pourroit de ma fuite aſſurer le chemin.

PHARNABAZE.

Moi, Seigneur, je le puis du moins pour cet ouvrage.
Quels que ſoient mes périls, j'ai tout mis en uſage.
Déjà ſur le Pactole un vaiſſeau préparé,
Vous offre ſur les eaux un chemin aſſuré.
Confiez votre vie au vent qui vous appelle :
Montrez-vous chaque jour à quelque mer nouvelle ;
Sans chercher un azile auprès d'un autre Roi,
Que les Grecs forceroient de vous manquer de foi.
Cachez leur votre ſort, nos ſoins dans votre abſence,
Agiront près du Roi, prendront votre défenſe ;

Et

Et peut-être qu'un jour vous reverrez ces lieux
Triomphant & chargé de noms plus glorieux.
Vous ſçavez vers le Port une ſecrete iſſuë
Dont la route à vos Grecs n'eſt pas encor connuë.
Je vais vous devancer ; vous, ſuivi d'Amintas,
Secondez mon projet, & marchez ſur mes pas.
Ne vous étonnez point ſi l'on vient vous ſurprendre,
Vous me verrez bien-tôt voler pour vous défendre.

SCENE IV.

PALMIS, ALCIBIADE, AMESTRIS AMINTAS.

ALCIBIADE.

ARretez, il me laiſſe, ami trop généreux,
Pourquoi vous chargez-vous du ſort d'un malheureux ?
Madame, permettez que je déſobéiſſe ;
Voulez-vous que pour moi Pharnabaze périſſe,
Ou du moins qu'il s'expoſe à tomber de ſon rang ?
Ah ! puiſſai-je plutôt voir couler tout mon ſang ?

Auſſi-bien penſez-vous que je puiſſe ſurvivre
A l'abſence mortelle où la fuite me livre ?
A ſouffrir le trépas mon cœur s'eſt préparé.
Mais, Madame, ce cœur triſte, déſeſpéré
Ne peut porter ailleurs le feu qui dévore.
Ne vous ſouvient-il plus que ce cœur vous adore ?
Que ſans ceſſe vers vous tous mes vœux emportés.

PALMIS.

Finiſſez ce diſcours. On vous attend. Partez.
Contraignez un amour qu'il faut que je déteſte,
Et qui ne peut avoir qu'une ſuite funeſte :
Ma gloire m'en preſcrit l'indiſpenſable Loi ;
Artaxerce eſt mon pere, & vous n'êtes pas Roi.
Ce vous doit être aſſez dans ce moment terrible,
De voir qu'à vos périls je me montre ſenſible.
Je vous dirai bien plus, pour flatter vos douleurs ;
L'état où je vous vois me coutera des pleurs,
Et malgré les efforts de ma gloire offenſée,
J'en garderai long-temps la funeſte penſée.

ALCIBIADE.

Madame.

PALMIS.

Raſſurez mes eſprits allarmés.
Ne me repliquez point ; fuyez ſi vous m'aimez,

ALCIBIADE.

Hélas !

SCENE V.

PALMIS, AMESTRIS.

PALMIS.

CIEL ! prends-en soin ! Où me vois-je réduite !
Je ne puis partager les périls de sa fuite.
Cruel devoir ! Je suis tes ordres absolus.
Magnanime Héros je ne te verrai plus.
Tu cours au gré du sort, des flots & de Neptune,
Traîner l'affreux débris d'une illustre fortune.
Les vents vont pour jamais t'emporter loin de moi :
Je te jure du moins de ne penser qu'à toi.
Fatigué de la Cour du plus grand Roi du monde,
Mon cœur impatient va te suivre sur l'onde ;
Mes soupirs enflâmés après toi vont voler,
Jusqu'à l'heureux instant, ou prompte à m'accabler.
Une mort favorable à mes desirs offerte,
Arrêtera les pleurs que je donne à ta perte.

SCENE VI.

PALMIS, ARTEMISE, AMESTRIS, BARSINE.

ARTEMISE *à Barſine.*

JE la vois, pénétrons les ſecrets de ſon cœur:
Puis-je vous demander quelle injuſte douleur?
Quel tranſport imprévu? quelles vives allarmes?
Madame, de vos yeux ont fait couler des larmes.
Fille du plus puiſſant, du plus juſte des Rois;
Cent Monarques jaloux attendent votre choix:
Unique & digne objet de l'amour d'un tel pere,
Une ſuperbe Cour vous ſert & vous révere,
Quand tout conſpire enſemble à vos vœux les plus doux.
Eſt-il quelque chagrin qui paſſe juſqu'à vous?

PALMIS.

Madame, je n'ai point de ſujet de triſteſſe.

ARTEMISE.

Pourquoi me cachez-vous la douleur qui vous preſſe?

Juſques à ce moment vous ne me céliez rien,
Et l'amitié joignoit votre ſort & le mien.
Aujourd'hui de vos pleurs vous faites un miſtere,
Je ne vous preſſe plus, c'eſt à moi de me taire.
Mais, Madame, ſouffrez que j'oſe m'informer
D'un proſcrit dont le ſort peut encor m'allarmer.
Tantôt quand je l'ai fui vous êtes demeurée,
Comment vous êtes-vous d'avec lui ſéparée?
Quels étoient ſes diſcours? A-t-il juſtifié
Les criminels refus qui l'ont ſacrifié?
On dit même qu'ici vous venez de l'entendre?
Vous vous troublez: voilà ce que je veux apprendre,
Et ſans chercher encor de nouvelles raiſons,
Ce trouble où je vous vois éclaircit mes ſoupçons.
De l'orgueil de mon ſang reprenons les maximes,
D'un perfide Etranger puniſſons tous les crimes;
C'en eſt un que ſa mort ne ſçauroit réparer,
D'avoir pu ſans amour me faire ſoupirer:
Que me ſert qu'à la Grece Artaxerce le livre?
C'eſt pour mes intérêts qu'il doit ceſſer de vivre.
Vous, Madame, craignez l'impatient courroux
D'un pere juſtement irrité contre vous.

PALMIS.

Moi, Madame!

ARTEMISE.

Courons. O Ciel! que vais-je faire?
Quoi donc? en un moment, à moi-même contraire?
Je vais perdre un Héros que j'ai tant protégé,
De tant d'autres malheurs par le ſort affligé.
Par un motif honteux je deviens inhumaine,
Et juſques ſur Palmis, je veux porter ma haine.
S'ils n'ont pu réſiſter au penchant de leur cœur,
Quel crime ont-ils commis digne de ma fureur?
Et quoi qu'un fol amour encor me perſuade,
M'étoit-il plus permis d'aimer Alcibiade?
Ouvre les yeux enfin, foible Artemiſe, voi
Quel opprobre à jamais va réjaillir ſur toi?
Hier encor tes jours couloient dans l'innocence;
Ton cœur ne connoiſſoit ni courroux ni vengeance:
Tu n'aurois pu former ſans treſſaillir d'horreur,
Un ſeul de ces projets qu'enfante ta fureur.
Regarde où te conduit l'ardeur d'être vengée.
Malheureuſe! & combien un jour ſeul ta changée?
Madame, pardonnez à mon égarement:
Ma honte, ma douleur ſuffit pour mon tourment.
Et toi perfide amour qu'à jamais je déteſte!
Terrible paſſion! Penchant vraiment funeſte!
Ne faut-il qu'un moment à ton cruel poiſon,
Pour bannir la vertu, pour troubler la raiſon?

Laiſſe-moi. Je reprends l'empire de mon ame,
Si j'ai pu m'égarer par une indigne flâme.
Je montrerai bientôt par des ſoins éclatans,
Que du moins mon erreur n'a pas duré long-temps.

SCENE VII.

ARTAXERCE, PALMIS, ARTEMISE, AMESTRIS, BARSINE.

ARTAXERCE *à Artemiſe.*

J'Ai prononcé, Madame, & vous ſerez vengée;
A punir un ingrat ma gloire eſt engagée.
Ma pitié déſormais ne ſçauroit l'épargner
Sans rompre le traité que je viens de ſigner.
Ce jour éclairera cette mort légitime:
Les Grecs impatiens pourſuivent leur victime;
Et dans ces mêmes lieux témoins de ſes mépris,
Cet infidéle cœur en recevra le prix.
Son adreſſe ne peut le cacher à leur vuë:
Ici de tous côtés leur troupe eſt répanduë.
Il n'eſt point de paſſage, il n'eſt point de détour
Que leurs yeux irrités n'obſervent tour-à-tour.

Jamais contre un tyran des peuples en furie,
N'ont montré tant de haine, & tant de barbarie,
Que contre ce proſcrit autrefois leur appui.
Ces mortels ennemis en font voir aujourd'hui.
Mais quoi, vous frémiſſez ? Craignez-vous de
m'entendre ?

ARTEMISE.

Au prix de tout mon ſang, je voudrois le défendre.
Oui, Seigneur, révoquez un ordre trop cruel;
Sauvez Alcibiade, il n'eſt point criminel.
Vous apprendrez un jour toute ſa deſtinée,
Elle eſt, n'en doutez point, aſſez infortunée
Pour mériter de vous un reſte de pitié.
Au nom de mes Ayeux, & de votre amitié.
Hâtez-vous & des Grecs, prévenez la vengeance.

ARTAXERCE.

O Ciel ! de ce diſcours, que faut-il que je penſe ?
J'ai cru voir dans vos yeux les plus vives fureurs;
Cependant, je n'y vois que les plus tendres
pleurs.
Un banni de la Grece oſe braver la Perſe.
Il mépriſe les dons, l'amitié d'Artaxerce.
Il refuſe la main que vous lui préſentez,
Et pour ſes jours encor vous vous inquiétez.

Quel

Quel mouvement ſecret ? Quelle force invincible
A tant d'affrons reçus peut vous rendre inſenſible ?
Avez-vous oublié l'orgueil de votre ſang,
Et tous les fiers devoirs qu'exige votre rang ?
Mais quoi ? tous mes efforts, tant de raiſons preſſantes
Contre un lâche ennemi deviennent impuiſſantes ?

SCENE VIII.

ARTAXERCE, PALMIS, ARTEMISE, AMESTRIS, BARSINE, MEMNON.

MEMNON.

SEIGNEUR, Alcibiade attend près de ces lieux.
Il demande à vous voir.

ARTAXERCE.

Qu'entends-je ? Juſtes Dieux !
Qu'il entre. Que mon ame eſt ici combattuë !
Puis-je ? Mais, quel objet ſe préſente à ma vuë ?

SCENE DERNIERE.

ARTAXERCE, ALCIBIADE, PALMIS, ARTEMISE, PHARNABAZE, AMESTRIS, BARSINE, MEMNON.

ALCIBIADE.

LAISSEZ-moi, Pharnabaze, en vain vous me priez.
Je veux voir Artaxerce, & mourir à ſes pieds.
Ah! Seigneur, vous voyez au gré de votre envie,
Qu'une ſanglante mort va terminer ma vie.
Je fuyois de ces lieux, les Grecs l'ont remarqué,
Et pleins de leur fureur d'abord m'ont attaqué.
Tous mes efforts n'ont pu m'aſſurer le paſſage.
Le fidéle Amintas victime de leur rage,
Et mort en combattant. Par-tout enveloppé,
Et dans ce même inſtant d'un trait mortel frappé,
Je tombois dans leurs mains, ſans le bras ſecourable
D'un Ami trop ſoigneux des jours d'un miſérable.
Pharnabaze, Seigneur, près de nous arrivé,
Avec quelques ſoldats de leurs mains m'a ſauvé.

Daignez lui pardonner ſa généreuſe audace;
Je viens à vos genoux vous demander ſa grace:
Ne la refuſez pas à mes ſoupirs mourans,
Et jugez de mon cœur par ce ſoin que je prends.
(*à Palmis.*)
Madame, c'eſt à vous qu'en mourant je m'adreſſe:
Voyez quel eſt le prix qu'a reçu ma tendreſſe.
D'un amour ſans eſpoir le tirannique effort
A plus fait contre moi que les Grecs ni le ſort.

ARTAXERCE.

Ah! que m'apprenez-vous?

ALCIBIADE.

Je parlai. Sa colere
Fut le prix malheureux d'un amour téméraire.
Si je n'ai pu prétendre à recevoir ſa foi:
Quels biens poſſédez-vous qui ſoient dignes de moi?
Et que peut pour un Grec le plus grand Roi du monde,
Quand ſur la liberté notre bonheur ſe fonde?
Je meurs enfin. La mort m'épargne la douleur
De ne pouvoir pour vous exercer ma valeur;
De voir la Grece un jour ou troublée, ou ſoumiſe,
Et ſur-tout d'être ingrat aux bontés d'Artemiſe.
(*Pharnabaze le ſoutient.*)
C'en eſt fait, je ſuccombe, & mon ſort eſt trop beau;
La gloire m'a ſuivi juſques dans le tombeau.

Je triomphe, & pour moi le trépas a des charmes,
Puiſque je vois vos yeux me donner quelques larmes,
Et m'honorer enfin d'une noble pitié.
Vous, pour dernier effet d'une illuſtre amitié,
(*à Pharnabaze.*)
Otez-moi de ces lieux pour ſauver ma conſtance,
Elle craint ces objets, & cede à leur préſence.
Pour remplir mon deſtin ſans en être abattu,
Je ſens que j'ai beſoin de toute ma vertu.

ARTEMISE.

Quel malheur ? Juſtes Dieux !

PALMIS.

Fortune impitoyable!

Il expire.

ARTAXERCE.

Je vois que ce coup vous accable.
Mais loin de condamner de ſi juſtes douleurs,
Je ſuis prêt avec vous de répandre des pleurs.

FIN.

PHOCION,

TRAGEDIE.

ACTEURS.

PHOCION, Général des Athéniens.

AGNONIDE, autre Général d'Athènes.

CHRISIS, Fille de Phocion.

ALCINOUS, Fils d'Agnonide, Amant de Chrisis.

DIONE, Confidente de Crisis.

LICAS, Gouverneur d'Alcinoüs.

CLITUS, Capitaine Athénien.

ARCAS, autre Capitaine Athénien.

GARDES.

La Scene est à Athènes, dans le Palais de la République.

PHOCION,

TRAGEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

CHRISIS, DIONE, LICAS.

CHRISIS.

HE bien, Licas, hé bien, puis-je voir Agnonide!
L'avez-vous informé du deſſein qui me guide?
Sçait-il que pour mon pere une juſte terreur
:cable mes eſprits, & déchire mon cœur?

Et qu'un ordre cruel m'empêchant de le ſuivre,
Au comble des horreurs ſon abſence me livre.

LICAS.

Madame, par mes ſoins, Agnonide eſt inſtruit
De l'état déplorable où le ſort vous réduit.
Votre douleur le touche, & prêt à vous entendre,
Il viendra dans ces lieux où vous pouvez l'attendre.

SCENE II.

CHRISIS, DIONE.

CHRISIS.

QUEL accueil? Quel diſcours? Quel changement? Grands Dieux!
Puis-je me méconnoître? Et ſuis-je dans ces lieux,
Où mon pere en ſes mains tenant le ſort d'Athènes,
Signala l'équité de ſes loix ſouveraines?
Sont-ce ces mêmes murs & ce même Palais,
Où l'heureux Phocion méditoit ſes projets;
Qui marquant chaque jour ſon zele & ſa ſageſſe,
Firent l'étonnement & l'honneur de la Grece?

DIONE.

Madame....

CHRISIS.

Tu le vois, mille objets menaçans,
Confirment à l'envi les chagrins que je sens.
Ces indignes enfans de notre République,
Que mon pere toujours éloigna de l'Attique;
Amas presque infini d'esclaves, d'étrangers,
Ne m'exposent-ils pas à de nouveaux dangers?
Ces gardes qui jadis s'ouvrant à mon passage,
Me rendoient en tremblant un légitime hommage:
Aujourd'hui ne m'offrant que des yeux ennemis,
Après de longs efforts m'ont à peine permis
De venir jusqu'ici faire parler mes larmes:
Pour fléchir un Tyran, trop impuissantes armes.

DIONE.

C'est ce Tyran lui seul dont les lâches projets
Ont troublé de vos jours le bonheur & la paix.
Jaloux de Phocion, sa parricide envie,
Attaque également & sa gloire & sa vie:
Il poursuit un Héros jusqu'ici tant vanté,
Un Héros que la guerre a toujours respecté.
Un Héros....

CHRISIS.

Ah ! finis un éloge inutile ;
Réſerve ces diſcours pour un temps plus tranquile ;
Et loin de rétracer ſa gloire & ſes vertus,
Songe que ce Héros peut-être ne vit plus,
Que Caſſander aigri par les Tyrans d'Athènes,
On le livre à la mort, on le charge de chaînes.
Ingrats Athèniens, pourrez-vous le ſouffrir ?
Ah ! marchez ſur ſes pas, & pour le ſecourir,
Dans les murs de Pellé, hâtez-vous de répandre
Votre ſang, que ſon bras ſçut tant de fois défendre.
Et toi, barbare auteur de nos communs malheurs ;
Toi, dont l'ambition fait couler tous nos pleurs.
Agnonide, préviens les maux de ta Patrie,
En ſa faveur du moins calme ta barbarie.
Souviens-toi que ce Chef, dont tu proſcrits les jours,
Contre tout l'Univers nous défendit toujours,
Qu'Athènes va tomber ſi ta haine l'opprime,
Et venger en tombant cette grande victime.

DIONE.

Et qui peut ſe flatter que ce Tyran plus doux,
Reconnoîtra ſon crime, & ſuſpendra ſes coups ?

Madame, à ce retour je vois peu d'apparence :
Eſclave de ſon rang, & fier de ſa puiſſance.
Nous le verrons plutôt par de nouveaux forfaits
Avancer chaque jour ſes infâmes projets.
Mais tandis que ſa haine, injuſte & ſanguinaire,
Détruit la République, & pourſuit votre pere :
Son fils, du moins ſon fils, le jeune Alcinoüs,
Vous force en même-temps d'admirer ſes vertus.
Je ne puis oublier avec quelle aſſurance,
Du fidéle Licas trompant la vigilance ;
Il ſuivit Phocion, & courut partager,
De ſon ſort incertain la gloire & le danger.
Pouvez-vous ? ....

CHRISIS.

Sa vertu digne d'être eſtimée,
Par ce noble deſſein me fut trop confirmée.
Il vint dans le moment que mes premiers malheurs,
Livroient mon ame en proie aux plus vives douleurs.
Madame, me dit-il, la fortune contraire,
Au plus grand des périls expoſe votre Pere ;
C'eſt le mien qui le livre aux mains de Caſſander,
Dont la haine barbare oſe le demander.
Je ne viens point ici par un lâche artifice,
De cet ordre funeſte excuſer l'injuſtice.
Non, je viens en mêlant mes pleurs à vos ſoupirs
Du moins par quelque eſpoir flater vos déplaiſirs.

Je pars malgré la loi du peuple, de mon pere ;
Je me dérobe aux ſoins d'un Gouverneur ſévere.
On pourſuit Phocion ; je vole à ſon ſecours ;
Au deſtin qui l'attend j'expoſerai mes jours.
Trop heureux ſi mon ſang verſé pour ſa querelle,
Le rend à votre amour, & vous prouve mon zele !
Tels furent ſes diſcours & ſes derniers adieux ;
Et dans le même inſtant s'éloignant de mes yeux :
Il me fit concevoir une foible eſpérance,
Et partit aſſuré de ma reconnoiſſance.

DIONE.

Mais, Madame, eſt-ce aſſez ? Et ne croyez-vous pas
Qu'adorateur ſecret de vos divins appas ?
Quand pour vos intérêts il court tout entreprendre,
Il ſe propoſe un prix qu'il a droit de prétendre.

CHRISIS.

Dione, que dis-tu ?

DIONE.

Que ſon amour pour vous
Mérite en ſa faveur des ſentimens plus doux.

CHRISIS.

Hélas ! crois-tu qu'il m'aime ?

DIONE.

En doutez-vous encore ?
Ses yeux n'ont-ils pas dit que ſon cœur vous adore ?
Ses regards, ſes ſoupirs au défaut de ſa voix,
Du feu qui le conſume ont parlé mille fois.
Vous l'avez vû vous-même, avouez-le, Madame.

CHRISIS.

Faut-il te faire voir juſqu'au fond de mon ame ?
J'ai cru m'appercevoir dans tous nos entretiens,
Que ſes timides yeux trembloient devant les miens :
Que ſon eſprit confus & ſa bouche incertaine ;
Tandis qu'il me parloit, ne s'exprimoient qu'à peine :
J'ai même, le voyant interdit, inquiet,
Senti, je l'avouerai, quelque trouble ſecret.
Dione, je ne puis t'en dire davantage ;
J'ignore des Amans les ſoins & le langage :
Sur ce que j'ai cru voir je n'oſe m'arrêter.
Quoiqu'il en ſoit, enfin, j'en veux toujours douter :

Eloignons ces objets de ma triſte penſée.
Grands Dieux ! préſervez-moi d'une ardeur inſenſée :
Mon cœur d'aſſez de maux eſt troublé chaque jour,
Sans qu'il éprouve encor les tourmens de l'amour.

DIONE.

Pourquoi vous formez-vous de ſi triſtes allarmes ?

CHRISIS.

Non, ces plaiſirs parfaits, ces doux tranſports, ces charmes,
Que l'amour fait ſentir aux cœurs qu'il a choiſis,
Ne ſont point deſtinés à celui de Chriſis.
Le ſort me perſécute avec trop de conſtance,
Pour permettre.... Mais, Dieux ! notre ennemi s'avance.

SCENE III.

CHRISIS, AGNONIDE, DIONE, CLITUS.

CHRISIS.

ENFIN pour vous parler j'obtiens quelques momens.
Vos Gardes ſont touchés de mes gémiſſemens :
Ils ne m'oppoſent plus de funeſte barriere :
Mais aucun ne m'apprend le deſtin de mon pere.
Que fait-il, ou plutôt par quelle injuſte loi
Soumettez-vous ſa vie aux caprices d'un Roi,
Dont le rang odieux & l'orgueil tyrannique
N'eurent jamais de droit ſur cette République ?
Quel crime a donc commis ce Chef infortuné ?
De quelles trahiſons l'avez-vous ſoupçonné ?
A-t-il ſacrifié par de ſecretes haines,
Aux faveurs des Tirans la liberté d'Athènes ?
Comptez, examinez les jours de ce Héros,
Vous n'y découvrirez que de nobles travaux ;
Qu'une vertu ſans ceſſe à nos yeux confirmée,
Et dont la pureté paſſe la renommée.

AGNONIDE.

Madame, je le vois, votre aveugle douleur,
Du ſort de Phocion m'impute le malheur.
J'oublirai toutefois cette cruelle injure
En faveur des tranſports qu'inſpire la Nature.
Il ne faut qu'un moment pour vous déſabuſer,
Et détruire l'erreur qui vous fait m'accuſer.
Madame, ai-je trahi la ſévere juſtice ?
Ai-je ſeul ordonné que Phocion périſſe ?
Tout le Peuple en fureur a conſpiré ſa mort,
Et nommé Caſſander arbitre de ſon ſort.
Vous ſçavez que ce Roi ſucceſſeur d'Alexandre,
Contre la République alloit tout entreprendre.
Deux fois loin de ſes murs Nicanor repouſſé,
Et du Port de Pirée avec honte chaſſé :
De ce Roi contre nous allume la colere :
Il impute ſa fuite aux ſoins de votre pere.
Athènes toutefois l'accuſe hautement
D'avoir pour ſa défenſe agi trop lentement :
Ainſi livré tout ſeul à la haine commune,
Ai-je pu l'arracher à ſa triſte infortune ?
Ai-je dû le ſauver & prévenir vos pleurs,
Pour faire ſur l'état tomber tous ſes malheurs ?
Non, Madame, & mon fils Alcinoüs lui-même,
Ce fils qui m'eſt ſi cher par ſa vertu ſuprême,
Par mon ordre à mes yeux périroit aujourd'hui,
S'il falloit prononcer entre Athènes & lui.

CHRISIS,

CHRISIS.

Puiſſent les Dieux vengeurs me prendre pour victime,
Si j'oſe condamner cette noble maxime !
J'en connois la juſtice, & Phocion cent fois
M'en fit dans ſes leçons la plus ſainte des Loix.
Si ſa mort à l'Etat eût été néceſſaire,
Vous deviez quelque temps la laiſſer volontaire,
Et voir ſi ſon grand cœur lâchement démenti
Auroit pu balancer à prendre ſon parti.
Ah ! que dans cet état ſa victoire derniere
Eût dignement fini ſon illuſtre carriére !
Dans les murs de Pellé nous l'euſſions vu voler ;
Heureux pour ſon pays de pouvoir s'immoler :
Et moi de ſa vertu chériſſant la mémoire,
Conſolant ma douleur par l'excès de ſa gloire ;
Voyant ſon nom par tout à jamais révéré,
En pleurant ſon trépas je l'aurois admiré.
Mais que ſans l'avertir du coup qu'on lui prépare,
On le livre avec joie aux mains d'un Roi barbare ;
Car je ne compte plus parmi nos Nations
Tous ces Chefs ſéparés par leurs diviſions :
Ces Grecs qui trop long-temps éloigné de la Grece,
Ont ſuccé des Perſans la haine & la molleſſe.
Ces Grecs, qui, ſous un Roi le plus grand des Héros,
Juſqu'au bout de la terre ont porté leurs travaux.

Mais qui l'ayant perdu, nous ont trop fait connoître
Que toute leur grandeur étoit duë à leur maître:
Indignes du haut rang où ſa main les a mis,
Et de donner des loix à ceux qu'il a ſoumis:
Sur-tout ce Caſſander, ce monſtre dont l'envie
De ce Vainqueur du monde a terminé la vie;
Et que par le poiſon...

AGNONIDE.

Ah! Madame, arrêtez!
N'outragez plus ce Prince; & du moins reſpectez,
De ſon nom, de ſon rang, l'auguſte caractere.

CHRISIS.

Hé quoi! s'il le profane, eſt-ce à moi de m'en taire?

AGNONIDE.

Oui, l'on doit ces égards au ſacré nom du Roi.

CHRISIS.

Ce nom dans un Tyran n'eſt plus ſacré pour moi.

AGNONIDE.

Appellez-vous Tyran un Prince légitime?

CHRISIS.

J'appelle un Roi tyran quand il aime le crime.

AGNONIDE.

Et quel crime, Madame, a commis Caſſander?

CHRISIS.

Celui qui le ſoutient peut-il le demander?

AGNONIDE.

Si nous ſommes tous deux tels vous l'oſez dire,
Vous flattez-vous encor que Phocion reſpire?

CHRISIS.

De vos fureurs les Dieux ont pu le préſerver.

AGNONIDE.

Si les Dieux l'ont voulu, leur bras l'a pu ſauver:
Mais rarement les Dieux prodiguent leurs miracles.

CHRISIS.

Leur moindre volonté ne trouve point d'obſtacles.

AGNONIDE.

Nous apprendrons bientôt qui de nous s'eſt trompé.

CHRISIS.

Hélas ! je cede au coup dont mon cœur eſt frappé.
Ma fierté ne peut plus ſoutenir la penſée
Du parricide affreux dont je ſuis menacée.
Pourſuis, Tyran, pourſuis tes barbares deſirs ;
De l'excès de nos maux fais tes plus doux plaiſirs.
Je vois quelle raiſon t'intéreſſe à défendre
Contre tout l'Univers l'aſſaſſin d'Alexandre ;
Les jours de Phocion détruiſoient tes projets ;
Ils vont être le prix de ta ſervile paix.
Peut-être à mes ſoupirs le Ciel encor propice,
Malgré tes ſoins cruels confondra l'injuſtice ;
S'il me refuſe enfin le ſecours de ſon bras,
Le ſecours des mortels ne me manquera pas.
Je ne m'explique point : mais ſi mon pere expire,
Il ne mourra pas ſeul ; & j'oſe te prédire
Qu'après l'avoir conduit aux horreurs de ſon ſort,
Peut-être autant que moi tu pleureras ſa mort.
Adieu.

SCENE IV.

AGNONIDE, CLITUS.

AGNONIDE.

QUE me dit-elle ? Et qu'elle eſt ſon attente ?
Mais non, je ne crains point ſa ménace impuiſſante,
Et la foudre aujourd'hui dût-elle m'accabler,
Dans un ſi beau chemin je ne puis reculer.
Il eſt temps de cueillir l'heureux fruit de mes peines;
Accablons, cher Clitus, la liberté d'Athènes.
Hâtons-nous d'accomplir mes glorieux projets:
Faiſons-nous dans ces murs un Trône & des Sujets;
Et renverſant les loix de cette République,
Rappellons la ſplendeur des premiers Rois d'Attique.

CLITUS.

Mais, Seigneur, ſongez-vous . . . .

AGNONIDE.

J'ai tout examiné,
Je ſçais que mon projet peut être condamné ;
Que ces timides cœurs dont la prudente adreſſe,
Sous le nom de vertu dégui ſe ſa foibleſſe,
Qui n'ofant s'occuper de ſoins ambitieux,
Redoutent les périls cent fois plus que les Dieux.
Ces cœurs, dis-je, ennemis de mes deſſeins ſublimes,
Leur donneront les noms qu'on donne aux plus grands crimes :
Mais auſſi que diront ceux dont la noble ardeur,
Entraîne tous les vœux vers la ſeule grandeur,
Qui loin de contracter de baſſe ſervitude,
Du ſoin de commander font toute leur étude,
Et ne pouvant ſouffrir de maître ni d'égal,
Gardent l'ambition juſqu'au terme fatal.
Ces ſuperbes Mortels me prenant pour exemple,
Dans le fond de leur cœur m'éleveront un temple ;
Et ſoit que le deſtin me favoriſe ou non,
Parmi les noms fameux ils compteront mon nom ;
Je t'avouerai pourtant, quelque eſpoir qui m'anime,
Que j'eus quelque terreur en commençant le crime ;
D'un violent remords mon cœur fut combattu,
Lorſque de Phocion j'attaquai la vertu.

Mais voulant ſur mon front placer le diadême,
Il falloit ou le perdre, ou me perdre moi-même.
Pour m'éloigner du rang que je me ſuis promis,
Je le crains plus lui ſeul que tous mes ennemis.

CLITUS.

Chargé d'ans & de ſoins dont le nombre l'accable,
Un ſeul homme, Seigneur, eſt-il ſi redoutable?
Et ſe peut-il enfin?....

AGNONIDE.

Hé! ne conçois-tu pas
Qu'un homme tel que lui fait le ſort des Etats?
Quoique mille raiſons à ſa perte m'attachent;
Je lui dois un aveu que ſes vertus m'arrachent:
C'eſt un de ces mortels que le Ciel quelquefois
Fait naître pour défendre ou rétablir les Loix;
Un de ces cœurs choiſis, de ces heureux génies,
Où les Dieux font briller leurs faveurs infinies,
Que de leur feu divin ils ont ſoin d'éclairer,
Et qu'un ennemi même eſt contraint d'admirer.

CLITUS.

Hé! faut-il donc, Seigneur, attenter à ſa vie?

AGNONIDE.

Triſte effet, cher Clitus, des fureurs de l'envie!

Avec moins de vertus Phocion ſans ſecours;
Tranquille dans ces murs eût vû couler ſes jours,
Et paſſé ſans péril les plus longues années,
Qu'à ſon obſcur deſtin la parque auroit données.
Mais loin de rappeller les preſſantes raiſons
Qui le font immoler à mes juſtes ſoupçons.
Etouffons les remords que me cauſe ſa perte,
En ſongeant quelle gloire à mon fils eſt offerte:
Car, Clitus, c'eſt pour lui cent fois plus que pour moi,
Que j'aſpire à ranger ce peuple ſous ma loi:
C'eſt l'amour de ce fils digne d'une couronne,
Qui raſſure mon cœur quand le crime l'étonne;
Qui ſur tous mes périls me fait fermer les yeux,
Et braver le courroux des hommes & des Dieux.

CLITUS.

Mais, Seigneur, votre fils par ſa fuite imprévuë....

AGNONIDE.

Ah! ne m'en parlez plus, ce ſouvenir me tuë:
Finiſſons un diſcours qui me glace d'effroi.
J'ignore quel deſſein peut l'éloigner de moi:
Il a ſurpris Licas, il m'a ſurpris moi-même;
Et le ſort ſecondant ſon fatal ſtratagême,
Je n'ai pu découvrir le chemin qu'il a pris.
En vain juſqu'à ce jour mes ſoins l'ont entrepris:

Mais

Mais mon cœur affligé reprend quelque eſpérance ;
L'ingrat ne peut long-temps tromper la diligence
Des fidéles amis qui vont de cour en cour
Le chercher, l'avertir, & preſſer ſon retour.
Allons donc, pour lui ſeul, conſommer mon ouvrage,
Des cœurs que j'ai gagnez ranimer le courage,
Sur les plus obſtinés faire un dernier effort,
Par l'eſpoir du ſalaire ou la peur de la mort,
Et m'inſtruire ſur-tout ſi ſelon mon envie,
Dans Pellé Phocion a vu trancher ſa vie.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

AGNONIDE, CLITUS.

AGNONIDE.

APPROCHE; viens, Clitus, mes chagrins ſon paſſés;
Je vois mes vœux ſecrets par le Ciel exaucés.
Dieux ! avec quel tranſports mon cœur s'ouvre à la joie ?

CLITUS.

Hé ! quel eſt le bonheur que le Ciel vous envoie ?

AGNONIDE.

Je viens de recevoir un billet de mon fils.

CLITUS.

Ah ! ſe peut-il ? . . . .

AGNONIDE.

Licas en mes mains l'a remis.

CLITUS.

Sçavez-vous ſous quel Ciel Alcinoüs reſpire ?

AGNONIDE.

Nous l'ignorons encor, on n'a pu m'en inſtruire.
Ce n'eſt que par les ſoins d'un Eſclave inconnu,
Que cet heureux écrit juſqu'à nous eſt venu.
Mais mon fils vit enfin ; & bientôt ſa préſence
Doit remplir en ces lieux ma plus chere eſpérance ;
Vous me l'avez ſauvé, grands Dieux ! c'en eſt aſſez.
Ecoute cependant ces mots qu'il m'a tracés.
(*Il lit.*)
Ne me regardez point comme un enfant rebelle,
Seigneur un ſoin preſſant loin d'Athènes m'appelle ;
La gloire l'autoriſe ; excuſez un deſſein
Que l'Univers entier voudroit combattre en vain ;
Si contre moi ma fuite arme votre colere :
Bientôt par mon retour j'irai vous ſatisfaire ;
Et chercher, ſans vouloir forcer vos ſentimens ;
La peine de mon crime, ou vos embraſſemens.
(*Il continuë.*)
Tu vois par ſon reſpect, tu vois par ſa promeſſe,
Que ſon empreſſement répond à ma tendreſſe:

Cependant croiras-tu qu'en ce même moment
Je rends graces aux Dieux de ſon éloignement ?
Autant que ſon départ m'a fait ſentir d'allarmes,
Autant ſon prompt retour peut me couter de larmes.
N'en doute point, je crains qu'un deſtin malheureux,
Ne le ramene ici plutôt que je ne veux.

CLITUS.

D'un pareil ſentiment, je cherche en vain la cauſe.

AGNONIDE.

Clitus, dans le deſſein que mon cœur ſe propoſe,
Prêt d'opprimer l'Attique, & de donner des loix,
A des peuples nourris dans la haine des Rois,
Avant que d'exercer un pouvoir légitime,
Il faudra l'aſſurer par plus d'une victime,
Et porter la rigueur juſqu'à la cruauté,
Contre les ennemis de mon autorité :
Proſcrire, ſans égard ni de vertu ni d'âge,
Des Citoyens trop fiers pour ſouffrir l'eſclavage,
Dont le bras à toute heure armé pour me punir,
Si je ne les perdois, pourroit me prévenir.
Dans ce tumulte affreux qu'exciteront mes armes,
Dans ces proſcriptions, ces combats, ces allarmes,

Mon fils pourroit tomber ; & je perdrois en lui
Le bonheur de mes jours, mon eſpoir, mon appui.
Je ne veux point enfin que le Sceptre d'Athènes
Le rende comme moi l'objet de tant de haines :
Chargé ſeul des forfaits qu'il me coute à gagner,
A ce fils innocent je les dois épargner,
Et le faire paſſer dans ſes mains vertueuſes,
Tel que jadis, ſortant de ſes courſes fameuſes,
L'invincible Theſée arrivé dans ces lieux,
Le reçut de ſon pere à la face des Dieux.

CLITUS.

J'admire pour ce fils vos ſoins & vos tendreſſes,
Mais Caſſander, Seigneur, tiendra-t-il ſes promeſſes ?
Etes-vous aſſuré d'obtenir ſon ſecours ?
Enfin de Phocion tranchera-t-il les jours ?
Je crains que la pitié malgré vous ne l'arrête.

AGNONIDE.

Non, ſon appui m'eſt ſûr, & ma victime eſt prête :
Mais quand il manqueroit à ce qu'il m'a promis,
A d'autres défenſeurs mon deſtin eſt remis.
Démétrius, Craterre, Antigonus, Eumene,
Hazarderont pour moi leur grandeur ſouveraine ;
Conſtant à ſoutenir mes droits & mon deſſein,
Ils partiront bientôt les armes à la main,

Et porteront ici une ſanglante guerre,
Dont leur bras fait rougir la moitié de la terre.
Pour Phocion, ſes jours ne ſçauroient m'échaper,
Si Caſſander l'épargne & craint de le frapper,
J'eſpere que le peuple, armé contre ſa vie,
Viendra me demander qu'elle lui ſoit ravie.
J'excite contre lui ſes fureurs chaque jour;
Je lui rendrai fatal l'inſtant de ſon retour.
Pour aigrir contre lui ce peuple impitoyable,
Je le fais ſouvenir de ce jour déplorable,
Où Nicanor fut prêt de nous aſſujettir,
Tandis que Phocion, loin de nous avertir,
Condamnant nos ſoupçons contre ce téméraire,
De ſes trompeurs ſermens vantoit la foi ſincere;
Et lui donnant le temps d'avancer ſes projets,
Craignoit en l'attaquant de violer la paix.
Voilà par quel chemin je prépare ſa perte;
Et ſi j'en puis ſaiſir l'occaſion offerte,
Quel comble à mon bonheur de le voir expirer
Dans cette même place, où prompts à l'honorer,
Nos Citoyens jadis par des cris de victoire,
Célebroient à l'envi ſes vertus & ſa gloire.
Mais ſa fille paroît. Je crains de lui parler;
De nouveaux déplaiſirs je n'oſe l'accabler.
Laiſſons-là de ſes maux accuſer la fortune,
Sortons, & prévenons une plainte importune.

SCENE II.

CHRISIS, DIONE.

CHRISIS.

ARRETEZ. Il me fuit, & ne m'écoute pas:
Je ne ſçais quel deſſein précipite ſes pas.
Quel trouble me ſaiſit? Que faut-il que je penſe
De ce ſoin qu'il a pris d'éviter ma préſence?
Juſte Ciel! de mon pere, a-t-il appris le ſort,
Et ne s'éloigne-t-il que pour cacher ſa mort?
Dione, c'en eſt fait leur rage eſt aſſouvie.

DIONE.

Non, Madame, l'amour vous répond de ſa vie;
Fiez-vous à ſes ſoins; ne vous ſouvient-il plus
Du départ, des ſermens du jeune Alcinoüs?
Sa valeur vous promet un ſuccès moins contraire.

CHRISIS.

Ah! Dieux! ſur quelle foi me dis-tu que j'eſpere
Alcinoüs? peut-il en de barbares lieux
S'oppoſer aux deſſeins d'un Roi victorieux,
Et renverſer les loix de ſon pouvoir ſuprême,
Qu'en haſardant ſes jours, & ſe perdant lui-même?

Hélas ! il a péri, ſans ſauver Phocion ;
Et pour redoublement à mon affliction,
Athènes par leur mort eſt à jamais privée
De toute la vertu qu'elle avoit conſervée.

DIONE.

Mais ſongez . . .

CHRISIS.

Mon deſtin ne peut être adouci.

DIONE.

Alcinoüs . . .

CHRISIS.

Hé bien !

DIONE.

Madame, le voici.

SCENE III.

ALCINOUS, CHRISIS, DIONE.

CHRISIS.

DE quel étonnement, grands Dieux ! ſuis-je frappée ?
Eſt-ce vous que je vois ? Ne ſuis-je point trompée ?
Ah ! Seigneur, diſſipez le trouble de mon cœur :
Venez-vous augmenter ou finir mon malheur ?
Découvrez-moi mon ſort : reverrai-je mon pere ?
A-t-il d'un Roi barbare évité la colere ?
Puis-je enfin me flatter de ſon heureux retour ?

ALCINOUS.

Madame, en doutez-vous, puiſque je vois le jour ?
Croyez-vous que ſoigneux de garantir ma tête,
J'aurai vû ſur lui ſeul éclater la tempête,
Et ſon ſang à mes yeux lâchement répandu.
Sans que parmi ſes flots le mien fût confondu ?
Non, Madame, jaloux de défendre ſa vie,
Sa perte de la mienne auroit été ſuivie ;

Et du moins vous contant ſon déplorable ſort,
On vous auroit conté l'hiſtoire de ma mort.
Mais grace à ſa vertu, grace aux Dieux tutélaires,
Mes ſoins pour le ſauver n'étoient pas néceſſaires;
Et la fin de ce jour va l'offrir à vos yeux,
Vengé des noirs deſſeins de tous ſes envieux.

CHRISIS.

Ce changement ſoudain, cette joie imprévuë,
Jette un trouble nouveau dans mon ame éperduë;
Et ma foible raiſon, mes eſprits languiſſans
Ne ſçauroient réſiſter au plaiſir que je ſens.
Quoi! vos ſoins généreux n'ont point trouvé d'obſtacle?
Mais ne me cachez plus par quel heureux miracle
Mon pere m'eſt rendu? Qui me l'a conſervé?

ALCINOUS.

Je vous l'ai déjà dit; ſa vertu l'a ſauvé.
Sa fierté, ſa ſageſſe, & l'éclat de ſa vie
Ont déſarmé le bras qu'avoit armé l'envie;
Vous devez à lui-même un ſi parfait Héros,
Et lui ſeul s'eſt donné la vie & le repos.
O Ciel! que ne peut point ſur le cœur le moins juſte,
L'intrépide regard, & la préſence auguſte,

D'un mortel, dont les jours ménagés par les Dieux,
Sont pleins de nobles ſoins & de faits glorieux.
Madame; Caſſander enflâmé de colere,
Au milieu de ſa Cour fit traîner votre pere.
Le ſupplice étoit prêt. De barbares ſoldats
Attendoient le ſignal marqué pour ſon trépas.
Devant ce Tribunal Phocion ſe préſente;
Et loin de faire entendre une voix ſuppliante;
Tel que dans les périls ſe montrent les Héros,
A ce Prince ſuperbe il adreſſe ces mots:
Caſſander, je ne ſçais quelle fureur t'anime?
Par quel droit prétends-tu me choiſir pour victime?
Mon pays par mes ſoins s'eſt long-temps défendu.
J'ai réculé ſa chute autant que je l'ai dû:
Loin de me repentir de ce fameux ouvrage,
Que n'ai-je pour ſa gloire encor fait davantage?
Que n'ai-je pû ranger la Grece ſous ſes loix,
Et détruire l'orgueil & l'empire des Rois?
Voilà mes ſentimens, je ne veux plus les taire,
Et ne m'attache point à calmer ta colere;
Verſe pour me punir, ſi je t'oſe offenſer,
Ce reſte de mon ſang que l'âge alloit glacer:
Mais ſonge pour le moins, quand tu vas le répandre,
Qu'il fut jadis ſacré pour le grand Alexandre;
Que ce Roi, qui du monde a conquis la moitié,
Après m'avoir connu, m'offrit ſon amitié,

Et m'en fit confirmer les premiers témoignages
Par d'honorables ſoins & de précieux gages.
Je ne te dis plus rien ; frappe, perce ce cœur
Rempli pour ſes devoirs de la plus vive ardeur ;
Et donne à l'Univers, par ce noir ſacrifice,
Un exemple éclatant d'horreur & d'injuſtice ;
Tandis que par les miens trahi, perſécuté,
J'en donne un de conſtance & de fidélité.

CHRISIS.

O force plus qu'humaine ! ô merveilleux courage !

ALCINOUS.

Caſſander étonné d'entendre ce langage,
De mouvemens divers en ſecret combattu,
Eſt forcé malgré lui d'admirer ſa vertu :
Va, lui dit-il, reçois le jour que je te laiſſe,
Sois toujours l'ornement & l'honneur de la Grece :
Plus pénétré d'eſtime encor que de pitié,
Je me fais un bonheur d'avoir ton amitié,
Ne la refuſe pas, c'eſt un Roi qui te prie ;
Et libre, va revoir & ſervir ta Patrie.

CHRISIS.

Ainſi de mes ennuis le cours eſt terminé.

ALCINOUS.

Et moi plus que jamais à ſouffrir condamné.
Je frémis des malheurs que le ſort me préſente ;
Votre infortune ceſſe, & la mienne s'augmente.
Trop digne d'exciter votre compaſſion,
Je ſuis plus malheureux que n'étoit Phocion.

CHRISIS.

Vous, Seigneur ! quel malheur peut troubler votre vie ?

ALCINOUS.

Hélas ! Madame, hélas ! faut-il que je le diſe ?
Cet aveu dangereux, loin de me ſoulager,
Dans un gouffre nouveau peut encor me plonger.
Toutefois dût ma peine en devenir plus rude,
Elle me plaira mieux que mon incertitude.
Mais quoi, près d'expliquer le malheur de mon ſort ;
Mon courage abattu ſuccombe à cet effort :
Je commence un diſcours qu'après je déſavoue ;
Et ma langue interdite à regret ſe dénouë.
C'eſt vous en dire aſſez : mes eſprits éperdus,
Mes regards incertains, mes ſoupirs confondus,
Ce long ſaiſiſſement, ma ſurpriſe ſoudaine,
Cette ſource de pleurs que je retiens à peine,

Et la crainte ſur-tout d'aigrir votre courroux,
Tout ne vous dit-il pas que j'expire pour vous ?

CHRISIS.

Ah ! Seigneur.

ALCINOUS.

Cet aveu ne doit point vous ſurprendre,
Madame, & dès long-temps vous deviez vous attendre
A voir un jour enfin éclater cette ardeur,
Que juſqu'à ce moment j'ai caché dans mon cœur:
Mais que déjà cent fois vous auriez dû connoître,
Si vous ſongiez aux feux que vos beaux yeux font naître.
J'ai vu le premier jour, ſans vouloir me flatter,
Quelles difficultés j'avois à ſurmonter :
Mais mon ardeur s'irrite encor par ces obſtacles ;
L'amour en ma faveur me promet des miracles ;
Si je ne trouve pas, par un dernier malheur,
L'obſtacle le plus grand au fond de votre cœur.
Sur-tout je ne veux point que la reconnoiſſance
Vous force malgré vous à quelque complaiſance ;
Si ma flâme vous gêne ou ne vous touche pas,
Prononcez ſans remords l'arrêt de mon trépas ;
J'ai ſervi Phocion par égard pour lui-même,
Et ne l'ai point ſervi parce que je vous aime ;

Ce ſeroit me traiter avec indignité,
Qu'imputer à l'amour ma généroſité,
J'aimai de Phocion la vertu conſommée;
Dans un autre que lui je l'aurois eſtimée,
Et pour un inconnu lâchement opprimé,
Avec la même ardeur mon bras ſe fut armé.
Vous ne me devez rien; n'écoutez donc, Madame,
Que les ſeuls mouvemens que vous dicte votre ame:
Parlez, parlez, ſans crainte, & ne voyez en moi
Que mon cœur, mon reſpect, mon amour & ma foi.

CHRISIS.

Hélas!

ALCINOUS.

Achevez.

CHRISIS.

Ciel!

ALCINOUS.

Ah! c'eſt trop vous contraindre;
Quel ſeroit mon bonheur, ſi vous pouviez me plaindre?
Montrez-moi par pitié vos ſentimens ſecrets,

CHRISIS.

Pour chercher Phocion je ſors de ce Palais.
Je ſuis les mouvemens que le devoir m'inſpire.

ALCINOUS.

Hé quoi ! vous me laiſſez ſans me vouloir rien dire ?
Vous refuſez un mot à mon empreſſement !

CHRISIS.

Devez-vous demander d'autre éclairciſſement ?
Voyez-vous dans mes yeux ni mépris ni colere ?
Faut-il de ma pitié de marque plus ſincere,
Que ce triſte ſoupir qui vient de m'échaper,
Et le cœur d'un Amant s'y devoit-il tromper ?

SCENE IV.

ALCINOUS, CHRISIS, LICAS DIONE.

LICAS.

MADAME, Phocion arrive dans Athènes.

CHRISIS.

O moment fortuné qui termine mes peines!
Raiſon, devoir, amour, précipitez mes pas.
Adieu, Seigneur.

ALCINOUS.

Je vais...

CHRISIS.

Non, ne me ſuivez pas.
Demeurez.

ALCINOUS.

J'obéis après votre défenſe:
Mais que je vais ſouffrir de mon obéiſſance!

SCENE V.

ALCINOUS, LICAS.

LICAS.

QUE vois-je ? Quel adieu ? Quel discours ?
Ah ! Seigneur,
Vos regards, vos transports ont trahi votre cœur.
Vous aimez. Juste Ciel ! que dira votre pere ?

ALCINOUS.

Ah ! Dieux ! lui voudras-tu révéler ce mystere !
Qu'il l'ignore à jamais. Hé quoi ! mon cher Licas,
Pourrois-tu me trahir ?

LICAS.

Non, ne le craignez pas.
Dans les soins que de moi demandoit votre enfance,
Vous avez trop souvent senti ma complaisance,
Et c'est encor l'effet de la même amitié
Qui m'inspire pour vous une juste pitié :

Mais prévoyez, Seigneur, quelle fuite funeſte
Votre amour....

ALCINOUS.

C'eſt aſſez, épargnez-moi le reſte;
Dans cet heureux inſtant je ne veux rien prévoir
Qui puiſſe traverſer ma joie & mon eſpoir.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

PHOCION, CHRISIS, DIONE.

PHOCION.

ENFIN nous sommes seuls. Embrassez-moi, ma fille,
Le Ciel me fait revoir ces murs & ma Famille,
Seuls objets où mon cœur porta toujours ses vœux,
Et que malgré mes soins le sort rend malheureux.
Je ne le cele point; à cette chere vuë,
D'un transport si charmant mon ame s'est émuë,
Qu'il a pu balancer pendant quelques momens,
De mes profonds ennuis les cruels mouvemens.
Pour vous, ce tendre amour & ce respect sincere
Que vous avez toujours senti pour votre pere,

Vous ont fait, je le ſçais, partager mes malheurs ;
Nos barbares Tyrans ont joui de vos pleurs,
Contr'eux votre douleur n'avoit point d'autre armes.

CHRISIS.

Pourquoi rappellez-vous ces mortelles allarmes !
N'y ſongeons plus, Seigneur, vous vivez, je vous voi.
Quelle gloire pour vous, & quel plaiſir pour moi,
De pouvoir embraſſer un pere que j'adore !
Juſte Ciel ! qu'il m'eſt doux de vous revoir encore,
Tranquille & reſpecté chez les Athéniens !

PHOCION.

Ah ! que tu connois mal quels ſont nos Citoyens !
Des Peuples inconſtans l'ame baſſe & commune,
Regle leurs ſentimens au gré de la fortune ;
Et tel qu'ils adoroient dans la proſpérité,
Devient leur ennemi par ſon adverſité :
Ils avancent ſa perte injuſte ou légitime,
Et joignent leur ſecours au deſtin qui l'opprime.
Je viens de l'éprouver. Tout le peuple autrefois
Voloit pour applaudir à mes moindres exploits,
Quand ſuivi de captifs gémiſſans ſous nos chaînes ;
Triomphant, j'approchois des ſacrés murs d'Athenes ;

Et je vois qu'aujourd'hui ce Peuple furieux,
Ne ſouffre qu'à regret mon retour en ces lieux.
Et d'un Tyran barbare aimant les injuſtices,
La haine eſt le ſeul prix qu'il donne à mes ſervices.

CHRISIS.

Hé ! laiſſez-le, Seigneur, ce Peuple criminel,
Il mérite de vous un mépris éternel :
Ne vous permettez plus la moindre inquiétude
Pour des cœurs ſans juſtice & pleins d'ingratitude ;
A leur propre conduite abandonnez leur ſort,
Et bientôt l'infortune, ou les fers, ou la mort
Vengeront vos bontés trop mal récompenſées.
Portez, portez ailleurs vos vœux & vos penſées,
A l'heureuſe Chriſis donnez tous vos momens,
Inſpirez à ſon cœur vos nobles ſentimens,
Que vos ſoins déſormais ſoient pour votre Famille ;
Que vivant avec vous....

PHOCION.

Que dites-vous, ma fille ?
Nos ſoins les plus preſſans, notre premier amour,
Sont dûs aux lieux ſacrés où nous venons au jour.
Athènes plus que tout m'eſt précieuſe & chere,
J'en étoit Citoyen avant que d'être pere ;

Son ſalut me tient lieu de tous les autres biens,
Et vos droits ſur mon cœur ſont moins forts que les ſiens :
Mais puiſque de ma foi l'ingrate ſe défie,
Et mépriſe ces ſoins que je lui ſacrifie,
Sans trahir mon devoir je puis les donner tous
Au penchant naturel qui m'entraîne vers vous.
Oui, ma fille, mes vœux & mon bonheur ſuprême,
Se bornent à jouir de vous & de moi-même :
Votre vertu me charme, approchez. Juſtes Dieux !
Conſervez cherement ce tréſor précieux,
Et juſques à l'inſtant qui doit finir ma vie,
Sauvez notre amitié des fureurs de l'envie.

CHRISIS.

Ah! quel bonheur ! grands Dieux que mon ſort eſt charmant !
Mais, Ciel ! Cléon vous cherche avec empreſſement.

SCENE II.

PHOCION, CHRISIS, CLEON, DIONE.

CLEON.

JE n'ai pu découvrir le deſſein d'Agnonide:
Mais, Seigneur, je crains tout de cette ame perfide:
Il aſſemble avec ſoin les Chefs & les Soldats,
Tout le peuple en tumulte accompagne ſes pas.
Il triomphe, & j'ai vu briller ſur ſon viſage
Du plaiſir de ſon cœur l'aſſuré témoignage:
Ces funeſtes apprêts peuvent vous ménacer.

PHOCION.

Ce ſeroit trop, Cléon, je ne le puis penſer:
Mais quand mes ennemis en voudroient à ma vie,
Eſt-ce un malheur pour moi qu'elle me ſoit ravie?
Et dois-je par la fuite en prolonger le cours?
Non, grands Dieux! pour le peu qu'il me reſte de jours,

Je

Je ne veux point ſurvivre à la chute d'Athènes,
Et voir loin du péril ſes miſeres prochaines.

CHRISIS.

Quel étrange deſſein ! Seigneur, quittez ces lieux ;
Eloignez-vous.

PHOCION.

Cachez cette crainte à mes yeux ;
Ma fille, cet avis devroit moins vous ſurprendre :
Quel que ſoit mon deſſein, je dois ici l'attendre.

CHRISIS.

Rendez-vous à mes ſoins, ſongez à vous, Seigneur,
Quoi ! mes pleurs ne ſçauroient émouvoir vôtre cœur ?

PHOCION.

Non, & ces lâches pleurs ſont honte à ma Famille ;
Mes yeux n'oſent en vous reconnoître ma fille ;
J'en rougis. Si j'avois formé quelque attentat
Contraire à mon devoir ou funeſte à l'Etat,
Voyant mon nom chargé d'une indigne mémoire,
Vous devriez pleurer la perte de ma gloire.

Et voir avec douleur votre pere privé,
D'un honneur ſi long-temps par ſon ſang conſervé.
Mais puiſque, grace au Ciel, la plus injuſte envie
Ne peut donner d'atteinte à l'éclat de ma vie :
Ne pleurez pas pour moi, pleurez d'autres malheurs
Plus cruels que mon ſort, plus dignes de vos pleurs.
Pleurez la liberté, ſur-tout pleurez le crime
Des lâches ennemis dont je ſuis la victime.

CHRISIS.

Malgré mes déplaiſirs, je l'avouerai, Seigneur ;
Vos généreux diſcours flattent encor mon cœur.
J'admire la vertu que vous faites paroître,
Et rends graces aux Dieux de ce qu'il m'ont fait naître
D'un Héros dont la gloire eſt égale à la leur,
Et dont la fermeté paſſe encor la valeur.

SCENE III.

PHOCION, ALCINOUS, CHRISIS, CLEON, DIONE.

ALCINOUS.

SEIGNEUR, ma raiſon cede au coup qu'on vous prépare.
Je frémis au ſeul bruit d'un projet ſi barbare,
Le Peuple à haute voix demande votre mort.

CHRISIS.

Juſte Ciel!

ALCINOUS.

Prévenez leur criminel effort;
A leurs perfides coups dérobez votre tête.
Fuyez, Seigneur, fuyez, évitez la tempête:
Vous me voyez ici prêt à guider vos pas;
Je viens pour vous offrir le ſecours de mon bras.
Au nom de tous les Dieux, Seigneur, je vous convie
De vous rendre à mes vœux, d'aſſurer votre vie:
Mais ne différez point. Secondez mes tranſports,
Seigneur, ſi vous joignez vos ſoins à mes efforts,

J'oſe atteſter des Dieux la majeſté ſuprême ;
Qu'Athènes, que la Grece & Caſſander lui-même,
Contre vos jours ſacrés conſpireront en vain.
Je jure....

PHOCION.

Je conçois quel eſt votre deſſein.
Je ſçais pour dérober ma tête à cet orage,
A combien de périls l'amitié vous engage :
Je le juge aiſément par tous vos ſoins paſſés :
Mais il n'en eſt plus temps, Seigneur, c'en eſt aſſez.

ALCINOUS.

Ah ! que me dites-vous ? Quelle funeſte envie
Vous fait abandonner le ſoin de votre vie ?
Suivez-moi....

PHOCION.

Modérez cette bouillante ardeur ;
Et du moins un moment, écoutez-moi, Seigneur,
Ne vous oppoſez point au peuple qui m'opprime ;
Laiſſez-le ſans obſtacle immoler ſa victime :
Abandonnez ma vie, il veut me la ravir,
Et conſervez la vôtre encor pour le ſervir.

Vous êtes dans un âge, où, par d'heureuſes peines,
Vous pouvez rétablir la puiſſance d'Athènes;
C'eſt-là l'unique gloire où vous devez penſer;
C'eſt-là que vos vertus ſe doivent exercer.
Pour moi, qui gémiſſant ſous le poids des années,
Ne dois plus eſpérer de belles deſtinées,
Qui cédant aux efforts que je voudrois tenter,
Ne me ſens plus de bras pour les exécuter;
Loin d'aller à genoux mandier des azyles,
Je mépriſe mes jours, puiſqu'ils ſont inutiles.

ALCINOUS.

O Ciel!

PHOCION.

Je vois Clitus, & je n'ignore pas
Quel funeſte deſſein conduit ici ſes pas.

SCENE IV.

PHOCION, ALCINOUS, CHRISIS, CLITUS, DIONE, GARDES.

CLITUS.

SEIGNEUR, je ſuis chargé d'un ordre ....

ALCINOUS.

Téméraire....

PHOCION.

Arrêtez. Où vous porte une aveugle colere?

ALCINOUS.

Laiſſez-moi....

PHOCION.

L'immoler ce ſeroit me trahir;
Aux décrets de l'Etat j'ai juré d'obéir;
Je me ſuis fait toujours de cette obéiſſance
Un auſtere devoir, dont rien ne me diſpenſe;
J'en ai preſcrit au Peuple une ſévere loi:
Pourrois-je, ſans rougir, la violer pour moi?

Je n'examine point au moment qu'on m'accable,
Si je ſuis en effet innocent ou coupable ;
Si celui qui m'opprime obſerve l'équité,
Je ſonge ſeulement à ſon autorité ;
Puiſqu'il l'a tient du Peuple, elle eſt juſte & ſuprême,
Je la reſpecte en lui comme dans Solon même ;
J'obéis ſans murmure, & s'il faut me venger,
Je ne vois que les Dieux qui doivent s'en charger.

CHRISIS.

Ah ! Ciel !

PHOCION.

Ne craignez rien, je vous ſuivrai ſans peine,
Clitus, j'aſſouvirai la fureur inhumaine
De ces Peuples ingrats qui demandent ma mort.
Seigneur, ne tentez plus de criminel effort,
Pour prolonger des jours dont le cours m'importune :
D'Athènes, s'il ſe peut, relevez la fortune :
Verſez tout votre ſang pour maintenir ſes droits,
Et pour la garantir de l'empire des Rois.
Vous, ma fille, armez-vous d'un généreux courage ;
Laſſez par vos vertus le ſort qui nous outrage.
Si je meurs aujourd'hui, n'accuſez point les Dieux ;
Cachez-vous aux regards d'un Peuple furieux,

De vos triſtes foyers faites votre retraite ;
Ne montrez de ma mort qu'une douleur diſcrete ;
Rappellez les conſeils que je vous ai donnés ;
Et voyez les malheurs qui vous ſont deſtinés
Du même œil dont je vois ceux où le Ciel me livre.
Sur-tout, ſi vous m'aimez, gardez-vous de me ſuivre.
Adieu.

SCENE V.

CHRISIS, ALCINOUS, DIONE.

ALCINOUS.

QUEL cœur, grands Dieux ! dans cette extrêmité,
Porta jamais ſi loin ſon intrépidité ?
Je l'envie & le plains ; je le pleure & l'admire ;

CHRISIS.

Et moi, Seigneur, & moi, je ne puis vous rien dire ;

Vous ſçavez mes malheurs, vous les connoiſſez tous,
Et je dois ſeulement embraſſer vos genoux.

ALCINOUS.

Ah! Madame!

CHRISIS.

Seigneur, ſoulagez ma miſere:
Je meurs; j'ai tout perdu quand j'ai perdu mon pere;
Rendez-le moi, vous ſeul pouvez nous ſecourir.

ALCINOUS.

Pour vous le rendre, hélas! ne faut-il que mourir?
J'y volerai, Madame, & vous ſerai ſervie.
J'exige ſeulement pour le prix de ma vie,
Que votre cœur ſépare en ces momens affreux;
D'un pere criminel, un fils trop malheureux;
Et qu'au moins, ſi je meurs où mon amour m'entraîne;
Mourant, je ne ſois point l'objet de votre haine.

CHRISIS.

Que me demandez-vous? Allez, Seigneur, allez;
Mes yeux par mes malheurs ne ſont point aveuglés;

Ils ne confondent point l'innocence & le crime,
L'un a toute ma haine, & l'autre mon eſtime.

ALCINOUS.

Après un tel aveu trop content de mon ſort,
Je cours pour Phocion faire un dernier effort;
Je vais trouver mon pere, & pour toucher ſon ame,
Lui peindre avec tranſport tout l'excès de ma flâme.
Madame, j'aime trop pour ne pas triompher
De l'injuſte courroux que je veux étouffer.
Je ſuis cher à mon pere; & mon reſpect, mes larmes,
De ſes cruelles mains feront tomber les armes:
Ou contre ſa fureur par l'amour affermi,
Ne le regardant plus qu'en mortel ennemi,
Mon cœur déſeſpéré trouvera tout facile;
Phocion par mes ſoins ſera libre & tranquille;
Mon bras le ſauvera du peuple & de ſes loix,
Ou je vous dis adieu pour la derniere fois.

Fin du troiſieme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

AGNONIDE, CLITUS.

AGNONIDE.

J'Ai peine, je l'avouë, à te croire ſincere;
Mes vœux ſont traverſés par un fils téméraire.

CLITUS.

N'en doutez point, Seigneur, enflâmé de courroux;
Ce fils impétueux s'eſt armé contre nous.

AGNONIDE.

De cet emportement qui peut être la cauſe?
Quel eſt donc le deſſein que l'ingrat ſe propoſe?
Mais pourquoi l'accuſer? Un penchant généreux
Le preſſoit de ſervir Phocion malheureux:
Il ignore le prix que ſa mort lui deſtine,
Et ne ſoupçonne point que c'eſt ſur la ruine

De ce Chef redouté qu'il a voulu ſauver,
Que je fonde le Trône où je dois l'élever.
Ah ! quand je l'inſtruirai de la gloire immortelle,
Des ſuprêmes honneurs où ſa perte l'appelle ;
Je le verrai ſuperbe, & plus ardent que moi,
Dévorer la couronne & l'heureux ſort d'un Roi ;
Renoncer au vain nom d'une vertu ſtérile,
Pour jouir avec moi d'un crime plus utile :
Quoiqu'il en ſoit enfin, je réponds de mon fils.

CLITUS.

C'en eſt donc fait, vos ſoins vont recevoir leur prix.

AGNONIDE.

Je n'en ſçaurois douter, mon triomphe s'avance ;
Le ſuccès de mes vœux paſſe mon eſpérance.
Tout le Peuple aſſemblé condamnant Phocion,
Vient d'ouvrir la barriere à mon ambition.
Voici le jour fatal de ce grand ſacrifice,
Je dois lui prononcer l'arrêt de ſon ſupplice.
Va, ma garde t'attend pour le conduire ici.

SCENE II.

AGNONIDE *ſeul.*

JUSQUES à ce moment mes ſoins ont réuſſi.
Fortune à mes deſſeins ſois encor favorable.
Ton retour ordinaire, & preſque inévitable,
Par moi-même, à mon tour, doit-il être éprouvé?
Et ſi près du ſuccès l'aurois-tu réſervé?
Ah! ſi tu dois tromper mes ſoins & ma prudence,
Attends à me montrer ta fatale inconſtance,
Que ce Peuple ſuperbe ayant reçu mes loix,
Puiſſe placer mon nom parmi ceux de ſes Rois;
Et qu'au moins un ſeul jour jouiſſant de ma gloire,
Par ce titre éclatant j'aſſure ma mémoire.
Mais Phocion paroît, déclarons-lui ſon ſort.
Commençons, il eſt temps, mon bonheur par ſa mort.
Sortez donc de mon cœur; devoir, pitié, tendreſſe;
Je ne vous connois plus que pour une foibleſſe:
Je renonce aux conſeils que vous pouvez donner,
Et je me livre à ceux qui me vont couronner,

SCENE III.

AGNONIDE, PHOCION, CLITUS, GARDES.

PHOCION.

ARBITRES de mon sort; Dieux ! que votre puissance
Avec facilité confond notre prudence !
Qui l'eût crû qu'on verroit par un fatal retour,
Phocion dans ces lieux accusé quelque jour ;
Traîné honteusement par un Peuple perfide,
Et pour comble d'horreur, jugé par Agnonide ?

AGNONIDE.

Ce mépris offensant, ces transports de courroux,
Démentent le grand nom d'un homme tel que vous :
Mais loin de prolonger un discours inutile,
Songez que désormais vous n'avez plus d'azile ;
Que je viens en ces lieux maître de votre sort....

PHOCION.

C'en est donc fait ; ce jour est celui de ma mort ;

Car ne préſume pas qu'une telle menace,
Que ta fureur me porte à te demander grace;
Ma vertu rougiroit de ces indignes ſoins,
Et ne veut que mon cœur & les Dieux pour témoins.
Ce n'eſt pas que je cherche à voir finir ma vie;
Et de quelque malheur qu'elle ſoit pourſuivie,
J'attends, ferme & conſtant à remplir mon deſtin,
Le moment que le Ciel a marqué pour ſa fin:
Mais pour me dérober au péril qui me preſſe,
Je ne ſçaurois deſcendre à la moindre foibleſſe;
Un homme tel que moi, loin de s'humilier,
Conte ce qu'il a fait pour ſe juſtifier.
Oſe toi-même ici rappeller mon hiſtoire,
Elle ne t'offrira que des jours pleins de gloire:
Chaque inſtant eſt marqué par un exploit fameux.
Mais que dis-je? Où m'emporte un mouvement honteux?
Eſt-ce à moi de conter la gloire de ma vie,
D'en retracer le cours quand Athènes l'oublie?
J'en rougis: je ſuis prêt à me déſavouer;
Prononce, j'aime mieux mourir que me louer.

AGNONIDE.

Et ne comptez-vous point parmi vos faits auguſtes,
Pour un traître ennemi vos foibleſſes injuſtes?

Pouvez-vous excuſer vos ſoins pour Nicanor ?
Dans le Port de Pirée on le verroit encor :
Que dis-je ? ſous le joug Athènes opprimée
Serviroit de retraite à ſa barbare Armée ;
Si malgré vos avis le Peuple furieux
Ne l'eût ſurpris, défait & chaſſé de ces lieux.

PHOCION.

Il eſt vrai ; prévenu de la plus forte eſtime,
Je n'ai pu ſoupçonner Nicanor d'un tel crime.
Mais punit-on jamais avec ſévérité
L'excès de confiance & de fidélité ?
Cet ennemi funeſte a ſenti ma colere.
Quand je l'ai défendu, je le croyois ſincere :
Trompé par ſes ſermens, & garant de ſa foi,
Je voulois que le Peuple en jugeât comme moi.
Et j'aimois mieux tomber ſous ſes perfides armes,
Que d'immoler ſa vie à de vaines allarmes.

AGNONIDE.

On vous eût applaudi ſi ſon noir attentat
N'eût menacé que vous, & non pas tout l'Etat :
Mais puiſque vos conſeils & votre négligence
Laiſſoient nos murs, nos biens, & nos jours ſans défenſes,
Le Peuple juſtement irrité contre vous,
Aux plus ſanglans effets a porté ſon courroux.
Ses Tribus ont réglé ce que je vous annonce ;
Décret trop rigoureux qu'à regret je prononce :

On

On veut que de vos jours le cours ſoit terminé
Par le honteux ſupplice aux traîtres deſtiné.
Allez l'attendre.

PHOCION.

O Ciel !

AGNONIDE.

Mais la haine publique
Refuſe à votre cendre un tombeau dans l'Attique ;
Cette terre ne peut le garder dans ſon ſein.

PHOCION.

Dieux ! avez-vous permis cet horrible deſſein ?
Que dira l'Univers inſtruit de ma fortune ?
Livré, quoiqu'innocent à la haine commune,
Je meurs ; & mon pays ſauvé par mes exploits,
Pour qui l'on vit mon ſang répandu tant de fois,
Refuſe après ma mort de recevoir ma cendre !
Enfin, par une loi qu'on ne pourra comprendre,
Il faut, loin des honneurs que je m'étois promis,
Que je cherche un tombeau parmi mes ennemis !

SCENE IV.

AGNONIDE *ſeul.*

JE ne le cele point ; quand ma haine l'accable,
J'admire malgré moi ce cœur inébranlable,
Qui toujours préparé contre les coups du ſort,
Me fait preſque envier la gloire de ſa mort :
Mais loin que ſa vertu m'inſpire la clémence,
Ce qu'elle a de plus noble & m'irrite & m'offenſe ;
Et c'eſt enfin pour lui le plus grands des forfaits,
D'avoir pu me contraindre à l'aveu que je fais.

SCENE V.

AGNONIDE, ALCINOUS.

ALCINOUS.

AH ! Seigneur, qu'a-t-on fait ? Qu'oſe-t-on entreprendre ?
Phocion dans les fers ! Quel ſort doit-il attendre !

Quoi ! Caſſander en vain a reſpecté ſes jours,
Puiſqu'un Peuple barbare en veut trancher le cours ?
Et vous-même, Seigneur, précipitez ſa chute ?

AGNONIDE.

J'accable un malheureux que le Ciel perſécute.

ALCINOUS.

Ah ! loin de l'accabler, protégez ſa vertu.

AGNONIDE.

Aveugle Alcinoüs, que me demande-tu ?
Apprends que c'eſt moi ſeul qui l'entraîne au ſupplice :
Que je joins contre lui l'audace à l'artifice :
Mais que c'eſt pour toi ſeul, fils ingrat, qu'il périt.

ALCINOUS.

Pour moi, grands Dieux ! quel trouble agite mon eſprit ?

AGNONIDE.

Oui, pour toi, fils ingrat, je le repete encore :
Tu ne peux ignorer que ton pere t'adore ;

Ce tyrannique amour étouffant mon devoir ;
Juſqu'au Trône a porté mes vœux & mon eſpoir :
Appliqué ſans relâche à te ſoumettre Athènes,
J'immole le ſeul Chef qui peut tromper mes peines :
Tu recueilleras ſeul tout le fruit de ſa mort.
Malheureux ! eſt-ce toi qui doit plaindre ſon ſort ?

ALCINOUS.

Quoi ! vous avez conduit cette injuſte entrepriſe ?
Chaque mot, chaque inſtant ajoute à ma ſurpriſe.
Hélas ! que n'avez-vous, grands Dieux ! dans mon berceau,
De mes funeſtes jours conſumé le flambeau,
Quand vous avez prévu qu'une plus longue vie
D'un ſemblable attentat devoit être ſuivie ?

AGNONIDE.

Ciel ! de quels ſentimens ton cœur eſt prévenu ?

ALCINOUS.

Je le vois bien, ce cœur ne vous eſt pas connu.
Hélas ! y penſez-vous ? Quel funeſte héritage
Prétendez-vous, Seigneur, me laiſſer en partage ?

Tyran de ma Patrie ? Eſt-il quelque grandeur
Dont ce titre odieux n'efface la ſplendeur ?
Du Trône & de ſes ſoins mon cœur ſe ſent capable ;
Mais l'ardeur d'y monter ne me rend point coupable.
Sans violer des droits dans Athènes ſacrés,
Je voudrois par mon ſang m'en tracer les degrés ;
Du Peuple en ma faveur réunir les ſuffrages,
Et mériter de lui les plus juſtes hommages ;
Ou plutôt ſans changer les loix de nos Ayeux ;
Je voudrois imiter leurs Exploits glorieux,
Poſſéder leurs vertus ſi dignes de nos Temples ;
Et ſans aller plus loin chercher d'autres exemples,
Jaloux de ce Héros que l'on veut immoler,
Pour mourir comme lui je voudrois l'égaler ;

AGNONIDE.

Quel diſcours ?

ALCINOUS.

Dans un fils peut-être il vous offenſe :
Mais c'eſt le fruit des ſoins donnés à mon enfance.
J'oſe vous rappeller ce reſpect pour les loix,
Que vos ſages conſeils m'ont preſcrit autrefois ;
Et je dois reconnoître, en ſuivant votre gloire,
L'amour qui de votre ame en bannit la mémoire ;

Triomphez donc, Seigneur, de votre ambition;
Accordez à mes vœux les jours de Phocion.
Permettez....

AGNONIDE.

Laiſſe-moi pourſuivre mon ouvrage:
Vainement voudrois-tu me preſſer davantage,
Tu n'auras point de part à ces coups inhumains,
Qui mettront aujourd'hui le ſceptre dans tes mains.
Du Trône à mes périls je vais t'ouvrir la route;
Suis-là ſans t'informer des crimes qu'il me coute.

ALCINOUS.

Seigneur, abandonnez cet horrible deſſein,
Ou vous m'allez plonger un poignard dans le ſein.
Si votre cœur pour moi devenu moins ſévere,
Peut encore s'ouvrir aux tendreſſes d'un pere,
Du triſte Alcinoüs ſçachez tous les ſecrets,
Et concevez par-là, Seigneur, à quels regrets
La mort de Phocion....

AGNONIDE.

Que pourrois-tu m'apprendre?
Quel aveu? quels ſecrets...

ALCINOUS.

Que je vais vous ſurprendre !
Je n'oſe qu'en tremblant lever les yeux ſur vous :
Vous allez m'accabler de tout votre courroux :
Mais duſſai-je à jamais mériter votre haine . . .

AGNONIDE.

Parle ; c'eſt trop tenir mon eſprit à la gêne.

ALCINOUS.

Vous voyez à vos pieds dans ce malheureux fils,
Un Amant enchanté des beautés de Chriſis.

AGNONIDE.

O Ciel !

ALCINOUS.

Je ne veux point, Seigneur, pour ma défenſe,
Des aſtres ſur les cœurs rappeller la puiſſance ;
D'un aſcendant ſecret l'effort impétueux
A tiré ſon pouvoir de l'éclat de ſes yeux :
Dès long-temps je l'adore, & je ſens que mon ame
Ne peut juſqu'au tombeau brûler d'une autre flâme ;
C'eſt de ce tendre amour le généreux tranſport,
Qui m'a de Phocion fait partager le ſort,

Et qui chez Caſſander m'a preſſé de le ſuivre ;
Réſolu, s'il mourroit, de ne lui point ſurvivre.
Les Dieux ont relevé ce Héros abattu ;
Son malheur m'a fait voir juſqu'où va ſa vertu.
Je brûlois du deſir d'entrer dans ſa Famille ;
J'ai peint en arrivant ma tendreſſe à ſa fille ;
J'ai cru voir dans ſes yeux quelque retour pour moi ;
Quand vos ordres cruels les ont remplis d'effroi.
Pour ſon Pere enchaîné, de nouvelles allarmes,
Avec plus d'abondance ont fait couler ſes larmes ;
A l'excès de ſes maux prête de ſuccomber,
J'ai vu preſque à mes pieds cette beauté tomber.
Jugez en ce moment de ma triſteſſe extrême.
Cet affligeant objet vous eût touché vous-même.
Si dans ce jour fatal Phocion doit périr,
D'un ſi ſenſible coup on la verra mourir.
Je ne vous dirai point qu'une douleur mortelle
Me fera dans l'inſtant expirer avec elle.
On pourroit imputer à de vains mouvemens,
Un diſcours ſi commun aux vulgaires Amans :
N'en faites point d'épreuve à votre fils funeſte ;
Seigneur, ſi pour ce fils, quelque bonté vous reſte ;
Ce n'eſt point à régner que je mets mon bonheur,
Chriſis & ma vertu ſuffiſent à mon cœur.

AGNONIDE,

AGNONIDE.

Levez-vous.

ALCINOUS.

Se peut-il, Seigneur, que ma priere
Ait enfin obtenu la grace de mon pere?

AGNONIDE.

Que j'expire plutôt. Tes ſoins & ton amour,
M'animent encor plus à lui ravir le jour.
Sa mort me va venger de ta perfide flâme:
Un fils qui m'a trahi ne peut rien ſur mon ame.
Ceſſe donc de tenter des efforts ſuperflus.
Va.

ALCINOUS.

Mon pere....

AGNONIDE.

Obéis, je ne t'écoute plus.

ALCINOUS.

Et moi j'oſerai tout, puiſqu'on me déſeſpere.
Mais non, je garde encor du reſpect pour mon pere;

Il ceſſe de m'aimer, & je vois que ſon cœur,
Sans trouble & ſans combat acheve mon malheur.
Mais ce jour finira mon ſort & mon ſupplice ;
Et puiſque Phocion meurt par votre injuſtice,
Dans mon ſang innocent vous me verrez laver
La honte que je ſouffre à ne le point ſauver.

AGNONIDE.

Meurs. Tes jours ne ſont plus précieux à ton pere :
Mais tu caches en vain ta fureur téméraire :
Au travers du reſpect que tu veux affecter.
Je vois ta perfidie & ta haine éclater.
Mais de tes vains projets je préviendrai la ſuite,
Et je ſçais les moyens de régler ta conduite.
Holà ! Gardes, à moi. Répondez-m'en, Licas ;
Dans cet appartement ne l'abandonnez pas.

SCENE VI.

ALCINOUS, LICAS, GARDES.

ALCINOUS.

CIEL ! que vois-je ? Ah ! rends-moi la liberté ravie !
Pere injuſte & cruel, ou m'arrache la vie !
L'eſpoir ſeul de la mort m'eſt offert aujourd'hui,
Si mes Gardes ne ſont moins barbares que lui.

Fin du quatrieme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

ALCINOUS *seul.*

ARCAS ne revient point. Ciel ! quelle impatience ?
De mes maux chaque instant aigrit la violence.
Il vient.

SCENE II.

ALCINOUS, ARCAS.

ALCINOUS.

LICAS tient-il tout ce qu'il a promis ?
A-t-il à me servir préparé mes amis ?
Pour sauver Phocion sont-ils prêts à me suivre ?
Dans le trouble où je suis je ne sçaurois plus vivre.

ARCAS.

Oui, Seigneur, ils ſont prêts à ſeconder vos vœux ;
Ils brûlent comme vous d'un courroux généreux.
Licas a tout conduit ; ſa prudence & ſon zele
Ont bientôt aſſemblé cette troupe fidéle ;
Dès le premier ſignal ils ſont prêts à partir,
Je vous laiſſe, & dans peu je viens vous avertir.

SCENE III.

ALCINOUS *ſeul.*

HELAS ! quelle infortune à la mienne eſt égale ?
Ordre injuſte & cruel, contrainte trop fatale !
Déplorable Chriſis, peut-être en ces momens
Ton cœur ſoupçonne-t-il la foi de mes ſermens !
O Ciel ! de mon deſſein ſeconde la juſtice,
Empêche par mes ſoins que Phocion périſſe ;
Differe de ſa mort les apprêts inhumains,
Et fais que je l'arrache à de barbares mains.
Sa vertu t'intéreſſe à prendre ſa défenſe ;
A ſoutenir un bras armé pour l'innocence.
Que mon ſort ſeroit doux, ſi je pouvois, grands Dieux !
Rendre un pere à Chriſis ; & mourant à ſes yeux ;

Imprimer dans ſon cœur la mémoire éternelle ;
D'un Amant immolé pour la gloire & pour elle.

SCENE IV.

ALCINOUS, ARCAS.

ARCAS.

VENEZ, Seigneur, venez ; voici l'heureux moment
Où vous pourrez ſortir de cet appartement.
Ne perdons point de temps, le poiſon ſe prépare.

ALCINOUS.

Mourons, ou prévenons cet attentat barbare.

ARCAS.

Fuyez, Seigneur, fuyez ; votre pere paroît.

SCENE V.

AGNONIDE, CLITUS, ARCAS.

AGNONIDE *à Arcas.*

FAITES venir mon fils.

SCENE VI.

AGNONIDE, CLITUS.

AGNONIDE.

CLITUS, c'en eſt donc fait?

CLITUS.

Oui, Seigneur; Phocion, ſans changer de viſage,
Vient de prendre à mes yeux le funeſte breuvage.
Mais avant que l'effet de ce mortel poiſon
Ait glacé ſes eſprits & troublé ſa raiſon,
Il demande à vous voir.

AGNONIDE.

Ah ! qu'a-t-il à me dire ?

CLITUS.

Je l'ignore, lui ſeul pourra vous en inſtruire :
Puis-je voir, a-t-il dit, Agnonide un moment ?
Qu'il n'appréhende rien de mon reſſentiment.

AGNONIDE.

Qu'il vienne : accordons-lui cette derriere grace ;
Je l'attendrai.

SCENE VII.

AGNONIDE *ſeul.*

L'EFFET répond à mon audace :
Achevons. Aſſurons le Sceptre dans mes mains.
Fermons, fermons mon cœur à des ſcrupules vains :
Quelque ſoit le projet où mon cœur s'abandonne ;
Je le crois innocent quand le Ciel le couronne.
Je ne crains point pour moi la honte des Tyrans :
Je me place au contraire au rang des Conquérans,

Qui font dans les Etats ces changemens célebres,
Qui de la nuit des temps perceront les ténebres;
Je couronne mon front pour couronner le tien,
Mon fils : mais qu'avec toi mon dernier entretien,
D'un chagrin dévorant empoiſonne ma joie;
L'amitié, l'intérêt veut que je le revoie.
Ce fils qui me trahit ; on va me l'amener :
A ſeconder mes vœux puiſſai-je l'entraîner!
Vainement contre lui j'excite ma colere ;
Je me ſens pour l'ingrat les entrailles d'un pere ;
Peut-être que flattant ſon amoureuſe ardeur,
Par le don de Chriſis je gagnerai ſon cœur.
Après la mort du pere il peut aimer la fille ;
Je conſens que l'hymen l'uniſſe à ma Famille :
Qu'il l'épouſe, qu'il regne, & que le même jour
Satisfaſſe à la fois & la gloire & l'amour.
Auſſi-bien quels honneurs pourroient m'offrir des charmes,
Si je voyois mon fils les payer de ſes larmes ?
Mais Clitus revient ſeul ; que dois-je ſoupçonner ?

SCENE VIII.

AGNONIDE, CLITUS.

CLITUS.

SEIGNEUR, qu'en ce moment je vais vous étonner?

AGNONIDE.

Comment?

CLITUS.

D'Alcinoüs, je vous apprends la fuite :
Tous ſes Gardes gagnés marchent ſous ſa conduite.
Le perfide Licas cédant à la pitié,
Ou vaincu par les ſoins d'une tendre amitié,
Seconde ſes deſſeins & ſoutient ſon audace :
Je viens de les trouver dans la prochaine place,
Les armes à la main, la fureur dans les yeux ;
Ils faiſoient éclater des cris ſéditieux.
Par l'exemple du Chef cette troupe animée,
Plaignoit de Phocion l'innocence opprimée ;
Et juroit à l'envi de courir à la mort,
Ou de changer bientôt ſon déplorable ſort.

AGNONIDE.

Dieux ! qu'eſt-ce que j'entends ? Quelle étrange nouvelle ?
O téméraire fils ! O Licas infidéle !
Mais je vais te punir. Cher Clitus, ſuis mes pas ;
Allons leur oppoſer mes fidéles Soldats ;
Et répandons le ſang dans ma fureur extrême,
Des mutins, de Licas, & de mon fils lui-même.

SCENE IX.

PHOCION, CLEON.

PHOCION.

AGNONIDE me fuit, & n'oſe m'accorder
Le dernier entretien que j'ai fait demander.
Que le ſort d'un Tyran, juſtes Dieux ! eſt à plaindre !
Sans armes, & mourant, je le force à me craindre.
Que le poiſon eſt lent, qui doit finir mon ſort !
Dieux ! que n'avancez-vous le moment de ma mort ?
Quoi ! tu ne me dis rien ?

CLEON.

Et que puis-je vous dire ?
Mes yeux verſent des pleurs, Seigneur, mon cœur ſoupire ;
Tous mes ſens ſont ſaiſis du plus mortel effroi.
Ah ! Seigneur, quels diſcours attendez-vous de moi ?
Hélas !

PHOCION.

Ma deſtinée eſt celle de Socrate,
Immolé comme lui par ma Patrie ingrate.
Que dis-je ? c'eſt le ſort des généraux fameux,
Que les Athéniens ont vu naître chez eux.
Mais, Dieux ! je vois ma fille.

SCENE X.

PHOCION, CHRISIS, CLEON, DIONE.

CHRISIS.

AH ! que votre préſence ;
De mes vives douleurs ſuſpend la violence !
A l'aſpect de mes pleurs les plus cruels Soldats
N'ont oſé m'outrager, ni retenir mes pas.

PHOCION.

O Ciel !

CHRISIS.

Votre ennemi n'oſe achever ſon crime ;
Il n'oſe encor porter la main ſur ſa victime ;
Vous ne répondez point ; & je vois dans vos yeux...

PHOCION.

Préparez-vous, ma fille, à nos derniers adieux ;

CHRISIS.

Je vous perds donc, Seigneur? Au déſeſpoir livrée,
D'avec vous pour jamais je ſerai ſéparée.
Non, de mes jours mes mains éteindront le flambeau,
Et Chriſis vous ſuivra juſques dans le tombeau;

PHOCION.

Gardez-vous d'accomplir ce deſſein téméraire:
Songez qu'après ma mort vous m'êtes néceſſaire?
L'implacable fureur de nos cruels Tyrans
Refuſe le repos à mes mânes errans.
Je n'ai point en ces lieux de bûcher à prétendre;
Ma fille, c'eſt à vous de recueillir ma cendre.
Sans pompe, ſans éclat portez loin de ces lieux
Les reſtes condamnés d'un pere glorieux.
Mon urne entre vos mains, gémiſſante, éplorée;
Célebrez mes malheurs de contrée en contrée;
Et ne vous arrêtez que ſur les bords heureux,
Où la terre plus douce & propice à vos vœux,
Vous preſſant d'achever mes triſtes funérailles,
A ma cendre proſcrite ouvrira ſes entrailles.

CHRISIS.

Quoi! vous me deſtinez à ce funeſte emploi!
Hélas!

PHOCION.

Je vous preſcris encore une autre loi.
N'entreprenez jamais de me venger d'Athènes ;
Que mon tombeau finiſſe & renferme vos haines.
Puiſſe le Ciel pour elle appaiſer ſon courroux !
Il me reſte ma fille à diſpoſer de vous.
Alcinoüs vous aime, & ſa vertu m'eſt chere ;
Tous ſes vœux, tous ſes ſoins ne tendent qu'à vous plaire :
Si ſon cœur eſt pour vous fidéle après ma mort,
Joignez par un ſaint nœud tous vos jours à ſon ſort.
Je n'avois ſouhaité de voir ici ſon pere,
Que pour en obtenir un aveu néceſſaire.
Peut-être à mes deſirs ſe ſeroit-il rendu :
Mais le perfide, hélas ! ne m'a point attendu.
Ne vous ſouvenez plus que ſa fureur m'opprime :
S'il eſt traître & cruel, le fils eſt magnanime ;
Et voulant en mourant vous choiſir un époux,
Je ne trouve que lui qui ſoit digne de vous.

CHRISIS.

Lui, Seigneur ? Ah ! plutôt que la foudre m'accable !
Je ne vous cele point qu'il me parut aimable ;
Qu'avec plaiſir tantôt mon cœur eût obéi :
Mais il m'eſt odieux, puiſqu'il vous a trahi.
De mille faux ſermens ſa tendreſſe eſt ſuivie ;
Il devoit ou périr, ou vous ſauver la vie :

Il me l'avoit promis ; & cependant, hélas !
Le perfide ſe cache, & ne vous défend pas ;
Il perd toute ſa gloire, & montre ſa foibleſſe.

SCENE DERNIERE.

PHOCION, CHRISIS, ALCINOUS, DIONE, CLEON, LICAS.

ALCINOUS.

AUx dépens de ſes jours il vous tient ſa promeſſe ;
Cet Amant malheureux accuſé ſans raiſon.
Venez, Seigneur, ſortez d'une indigne priſon ;
Que votre liberté ſoit mon dernier ouvrage.
Mais, Dieux ! je vois la mort peinte ſur ſon viſage.
Ne ſeroit-il plus temps, Madame ?

PHOCION.

Non, Seigneur ;

ALCINOUS.

Ah ! c'en eſt trop. Ce coup accable enfin mon cœur.

En

En vain par tout mon ſang je vous ouvre un azile :
Je meurs ; & mon trépas vous devient inutile.

PHOCION.

Hélas ! que votre ſort eſt terrible pour moi !
Qu'avez-vous entrepris ? Pourquoi, Seigneur, pourquoi
Immoler votre vie au ſalut de la mienne ?
Nos Tyrans n'auront plus de frein qui les retienne :
Vous ſeul pouviez encor réſiſter à leurs coups ;
Mais la foi, la vertu, tout expire avec vous.

CHRISIS.

Deſtin cruel, prends-moi pour derniere victime.
Un Pere que j'adore, un Amant que j'eſtime....
Dieux ! qui voyez mon cœur dans ce déſordre affreux !
Vous ſçavez qui de nous eſt le plus malheureux !

PHOCION.

C'en eſt fait ; tout mon ſang ſe glace dans mes veines.
Grande divinité, protectrice d'Athènes ;
Minerve daigne encor ſoutenir ſa grandeur :
Ecoute, & pénétrant juſqu'au fond de mon cœur,
Sois témoins que malgré ſa pourſuite cruelle
Le dernier de mes vœux t'eſt adreſſé pour elle.

ALCINOUS.

Digne effort d'un Héros qu'Athènes a proſcrit ;
Un ſoin bien différent occupe mon eſprit.
O toi ! qui fût toujours l'arbitre de ma vie,
Je n'implore que toi, ſeconde mon envie.
Amour, offre à l'objet, pour qui je vais mourir,
Ma dernierre penſée, & mon dernier ſoupir.

PHOCION.

Adieu, ma fille.

ALCINOUS.

Hélas !

CHRISIS.

O fortune contraire !
J'oſe, après de tels coups, défier ta colere.

FIN.

ADRIEN,

TRAGEDIE

CHRÉTIENNE,

Tirée de l'Hiſtoire de l'Egliſe.

ACTEURS.

DIOCLETIEN, Empereur.

VALERIE, Fille de Dioclétien.

ADRIEN, Patricien, Favori de l'Empereur, & Général de ſes Armées.

JULIE, Dame Romaine, Confidente de Valerie.

SEBASTE, Capitaine des Gardes de l'Empereur.

MARCELLIN, Lieutenant des Gardes de l'Empereur.

SERGESTE, autre Lieutenant des Gardes de l'Empereur.

GARDES.

La Scene eſt à Rome, dans le Palais de l'Empereur.

ADRIEN,

TRAGEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

VALERIE, JULIE.

JULIE.

VOUS vous cachez, Madame, & vous fuyez mes ſoins;
Mes yeux ſont-ils ici de profanes témoins?
Troublent-ils la douceur de votre ſolitude?
Parlez; c'eſt à Julie un ſupplice trop rude

D'adorer Valérie, & de voir chaque jour,
Que fuyant les plaiſirs d'une ſuperbe Cour.
Elle vient en ces lieux enſévelir ſes charmes,
Payer à ſes chagrins un tribut de ſes larmes :
Chagrins d'autant plus vifs, que toujours renfermés....

VALERIE.

Hélas !

JULIE.

Quoi ! mes reſpects tant de fois confirmés !
Quoi ! mon attachement & ſi pur & ſi tendre,
N'obtiendront point de vous ce que j'oſe prétendre ?

VALERIE.

Laiſſe, laiſſe, Julie ; & ne demande plus
L'aveu de ſes chagrins dans mon cœur retenus.
Qu'il les dévore ſeul.

JULIE.

Quels malheurs les font naître ?
Et pourquoi craignez-vous de les faire paroître ?
Plus j'en cherche la cauſe, & moins je l'entrevoi.
Des deſtins, votre rang ſemble braver la loi.
Fille d'un Empereur que l'Univers révere,
Seul objet de l'amour de cet auguſte pere ;

Digne prix des lauriers que le fier Adrien
Moiſſonne à pleines mains pour Diocletien.
Sure que dès long-temps ce Vainqueur vous adore,
Aux douleurs, votre ſein peut-il s'ouvrir encore ?

VALERIE.

Hé ! quel eſt le mortel parfaitement heureux ?

JULIE.

J'entends. Un tendre amour tyranniſe vos vœux.
L'abſence d'Adrien faiſoit couler vos larmes :
Mais ce jour vous promet la fin de vos allarmes.
Rome attend dans ſes murs ce Guerrier redouté,
Triomphant du Perſan juſqu'alors indompté.

VALERIE.

Par ſon retour ici, ceſſerai-je de craindre ?

JULIE.

Hé ! quel eſt donc le mal qui vous force à vous plaindre ?
Madame, au nom des Dieux, confiez à ma foi
Les ſecretes raiſons du trouble où je vous voi.
Vous n'appréhendez pas que mon cœur vous trahiſſe ?

VALERIE.

A ta fidélité je rends plus de juſtice:
Va, tu m'applaudiras de n'avoir point parlé.
Crois que par mon ſecret, à tes yeux révélé,
Je pourrois te charger de toute ma diſgrace,
Et porter dans ton ſein le coup qui me menace.

JULIE.

Et voilà ce qu'attend ma jalouſe amitié.
Ne m'accablez donc plus d'une fauſſe pitié.
Je vois ces vains égards comme un indigne outrage.
Enfin de votre ſort ſouffrez-moi le partage.
Je vous ſuis dévouée, & mon ſang vous eſt dû:
Heureuſe quand pour vous il ſera répandu.

VALERIE.

Tu le veux; c'en eſt fait, je cede à ta priere.
Puiſſe le Ciel ſur toi répandre ſa lumiere!
Puiſſe-t-il, t'animant d'une ſainte fureur,
T'inſpirer le deſſein de braver l'Empereur:
Puiſſe enfin, dans ce jour, mon amitié fidelle,
Pour faire ton bonheur, te rendre criminelle!

JULIE.

De quel ſaiſiſſement je me ſens friſſonner?

VALERIE.

VALERIE.

Ecoute ; il n'eſt pas temps encor de t'étonner.
Attends à me montrer ce trouble inévitable,
Que ma bouche ait trahi mon ſecret redoutable,
Apprends donc, que ce Peuple ennemi de vos Dieux,
Que l'enfer conjuré perſécute en tous lieux :
Ce Peuple dont le nom embrâſe de colere
Le cœur de mon Amant, & le cœur de mon pere ;
Ce Peuple dont je vois par de ſi cheres mains
Renverſer la fortune & trancher les deſtins ;
Ces Chrétiens, en un mot, accablés de miſere....

JULIE.

O Dieux !

VALERIE.

Ces Chrétiens ſont mes amis & mes freres.

JULIE.

Se peut-il ? ....

VALERIE.

Je ne ſçais, dans le trouble où je ſuis ;
Ni vaincre mes terreurs, ni calmer mes ennuis.
Tout m'afflige. Je crains, & d'importuns préſages
Rempliſſent mon eſprit des plus ſombres images.

JULIE.

Les Chrétiens vous ſont chers ! Le croirai-je ?

VALERIE.

Mon cœur
Gémit de leur triſteſſe, & ſent tout leur malheur.
Je connois leur vrai Dieu, je le ſers ; & j'abhorre
Tous ces frivoles Dieux que l'ignorance adore.

JULIE.

Par quel funeſte ſort, hélas ! dans quels momens
Avez-vous des Chrétiens ſucé les ſentimens ?

VALERIE.

Dans la nuit de l'erreur, par mon pere nourrie,
Contre ce Peuple ſaint j'approuvois ſa furie.
Tranquille j'entendois les tourmens rigoureux
Deſtinés par nos loix à ces cœurs malheureux ;
Quand voyant la vertu de ces triſtes Victimes,
Je voulus pénétrer leur culte & leurs maximes.
Sans doute leur Dieu ſeul, auteur de ce deſſein,
Se plut à le verſer dans mon profane ſein.
Je cherchai quelque-tems un Miniſtre fidelle
Dont l'ardeur ſecondât mon audace nouvelle.
Sur Sebaſte à la fin mon choix fut arrêté.

JULIE.

Sebaſte !

VALERIE.

Et par ſes ſoins tout fut exécuté.

JULIE.

Quoi ! malgré les faveurs dont ſon maître l'accable :
Il connoît, il ſoutient ce Peuple déteſtable ;
A-t-il ſi peu d'égard aux loix de l'Empereur ?

VALERIE.

Ah ! ſon cœur tout Chrétien les voit avec horreur.
Je ſçavois ſes projets, ſa foi m'étoit connuë :
Cependant contre moi ſon ame prévenuë,
Craignant pour ſes amis de nouveaux déplaiſirs,
Reculoit chaque jour l'effet de mes deſirs.
Enfin il ſe rendit à la perſévérance,
Et confeſſant tout haut ſa ſecrete croyance :
Venez, dit-il, venez, contenter vos ſouhaits ;
Venez voir des Chrétiens l'innocence & la paix.
Suivez-moi : mais tremblez à l'approche terrible
Des myſteres profonds de l'Egliſe viſible ;
Que ſon Chef, près pour nous à ſe ſacrifier,
Sur la pierre immuable eut ſoin d'édifier.

Et me guidant alors dans la nuit la plus ſombre,
Il conduiſit mes pas, à la faveur de l'ombre,
En des lieux inconnus, où fier de ſon appui,
Tout ce Peuple proſcrit s'aſſembloit avec lui.
J'entrai. Ciel! Quels objets s'offrirent à ma vuë?
Tout mon ſang s'alluma d'une ardeur imprévuë.
Je les vis, ces Chrétiens, rempliſſant tour à tour
Les devoirs inſpirés par le céleſte amour.
Aucun ne ſe plaignoit de ſa propre miſere,
Et ne s'intéreſſoit qu'aux malheurs de ſon frere:
L'un, par de ſaints diſcours, préparoit à la mort
Un ami dont les maux alloient finir le ſort;
Un autre, pour couvrir un vieillard vénérable,
S'expoſoit aux rigueurs de l'air impitoyable.
Les peres au martyre encourageoient leurs fils;
Prêts à voir leurs trépas ſans en être attendris.
Des corps déjà mourans, & couverts de bleſſures,
Se ſentoient ſoulagés par les mains les plus pures.
Des Vierges à l'envi, par ces actes pieux,
Prudentes s'aſſuroient l'héritage des Cieux;
Et répétant des chants inventés par les Anges,
De l'Eternel ſans ceſſe entonnoient des louanges.
Enfin dans ce ſéjour obſcur, mais fortuné,
Ce peuple devant Dieu fut long-temps proſterné;
Et tâchant par ſes pleurs d'arrêter ſon tonnerre,
Le prioit d'oublier les crimes de la terre,

D'assurer de mon pere & les jours & le rang,
Et de lui pardonner en faveur de leur sang.

JULIE.

Ah ! que m'apprenez-vous ?

VALERIE.

Le jour venoit à peine,
Quand, pour se dérober à sa clarté prochaine,
Par l'ordre de leur Chef, l'un de l'autre écartés,
Je les vis à l'instant partir de tous côtés,
Satisfaits, & remplis de la tranquille joie
Que la grace du Ciel sur les ames déploie.
Pleine de ces objets, j'arrivai dans ces lieux.
Je n'eus plus ni respect, ni foi pour tous vos Dieux.
Je brûlai de la soif de cette eau salutaire
Qui repare la mort de notre premier Pere.
A Sebaste aussi-tôt j'osai la demander ;
Son zele fraternel me la fit accorder.
La grace triomphante éclaira la Nature ;
La sainte vérité dévoila l'imposture :
Je pleurai mon erreur, je détestai l'encens
Que j'avois fait brûler pour les dieux impuissans.
Aux loix du Dieu vivant pour jamais asservie,
Je lui donnai mon cœur, mes desirs & ma vie.

JULIE.

Je ne le puis céler, un ſi grand changement
Fait céder mes eſprits à mon étonnement.
C'eſt peu d'abandonner nos dieux & votre pere.
Je le vois, votre Amant commence à vous déplaire.
Vous ne reſſentez plus ces tendres mouvemens
Qui venoient à vos yeux l'offrir à tous momens,
Qui vous faiſoient pour lui ſouhaiter la victoire,
Et gémir des périls que lui coute ſa gloire.
De contraires penſées votre cœur prévenu,
N'aſpire....

VALERIE.

Que ce cœur, hélas! t'eſt peu connu.
De ce culte nouveau la conſtance & le zele
N'étoient point en moi la tendreſſe fidéle
Qu'à ce jeune Vainqueur je promis tant de fois:
Il ſe rend chaque jour plus digne de mon choix;
Il m'eſt toujours plus cher; & toute mon envie
Se borne à lui donner la foi que j'ai ſuivie,
A le faire jouir des plus ſolides biens;
A l'attacher à moi par de ſi forts liens;
Que du ſort ennemi les diſgraces communes
Ne puiſſent un inſtant ſéparer nos fortunes,
Et que même la mort nous aſſurant la paix,
D'un amour tout divin nous uniſſe à jamais.

JULIE.

Comment !....

VALERIE.

L'Empereur vient. Que cette confidence
Se perde dans la nuit d'un éternel ſilence.

SCENE II.

DIOCLETIEN, VALERIE, JULIE, MARCELLIN, SERGESTE, GARDES.

DIOCLETIEN.

MA fille, Marcellin arrivé dans ces lieux;
Vient de me confirmer les ſuccès glorieux
Qu'avoit juſqu'en ces murs porté la renommée:
Les Perſans fugitifs, ſans ſecours, ſans armées,
Aux pieds de leur Vainqueur oubliant leur fierté,
Ont trouvé leur ſalut dans ſa ſeule bonté.
Après avoir pour moi reçu leur humble hommage,
Il vient chercher ici le prix de ſon courage.

C'eſt vous, c'eſt votre hymen qui doit de ce Héros
Remplir l'ambition, & payer les travaux.
Avant que le Soleil précipité dans l'onde,
Faſſe briller ſes feux aux yeux d'un autre monde,
Cet illuſtre Guerrier paroîtra devant vous,
Brûlant d'être honoré du nom de votre Epoux;
Ces lauriers immortels qui couronnent ſa tête,
Sont ſtériles pour lui ſans une autre conquête;
Il l'eſpere, ma fille; & croit voir en ce jour
Après tant de ſoupirs triompher ſon amour.

VALERIE.

Je cede ſans contrainte à cet amour ſincere.
Mon choix ſuivit de près les ordres de mon pere.
Rien ne peut déſormais arrêter ce Vainqueur,
S'il ne lui reſte plus à vaincre que mon cœur.

DIOCLETIEN.

Puiſque de ſon retour l'heureux moment s'avance,
Signalons à la fois mon zele & ma puiſſance;
Et réglant les apprêts d'un Hymen glorieux,
Hâtons-nous d'accomplir un vœu fait à nos dieux.
Lorſqu'Adrien partit; je m'en ſouviens ſans ceſſe,
Il exigea de moi cette ſainte promeſſe.

Nous jurâmes tous deux, aux pieds des immortels,
D'offrir, au lieu d'encens, du ſang ſur leurs autels;
De livrer aux Chrétiens une éternelle guerre,
D'en abolir la race, & d'en purger la terre.
Tel fut ce grand ſerment; & d'un commun accord
Le jour de votre Hymen fut marqué par leur mort.
Il nous luit; & les dieux vont recevoir l'offrande,
Que de nos cœurs ſoumis leur juſtice demande.

VALERIE.

Hé! pourrez-vous compter parmi vos jours heureux,
Ce jour, le dernier jour d'un peuple ſi nombreux?
Où Rome confondant la joie & la triſteſſe,
Mêlant des cris d'horreur à des chants d'allegreſſe;
Voyant de mon Hymen conſacrer les liens,
Verra ſous le couteau tomber ſes Citoyens.
Ah! Seigneur, réculez ce tragique ſpectacle.

DIOCLETIEN.

Princeſſe, à ce deſſein n'oppoſez plus d'obſtacle.
Preſſez, preſſez plutôt & mon bras & mon cœur.
Redoublez les tranſports d'une ſainte rigueur.

Irritez, s'il ſe peut, mes fureurs légitimes.
C'eſt aſſez immoler de muettes Victimes.
Pour attirer ſur nous l'œil propice des Cieux,
Le ſang des animaux eſt trop peu precieux.
Allons; ſacrifions une race inſenſée;
Que de tout l'Univers elle ſoit effacée.
Courons; & qu'il ne reſte aux ſiécles à venir,
De ce culte odieux, qu'un honteux ſouvenir.
Que je le hai, ce Peuple! & que je porte envie
A la tranquilité qui regne dans leur vie!
Leur conſtance ſur-tout à remplir leur devoir,
Fait rougir mon orgueil de mon peu de pouvoir.
Perdons tout, ſans égard ni de ſexe, ni d'âge.
C'eſt à vous, Marcellin, de commencer l'ouvrage.
Cherchez tout ce que Rome enferme de Chrétiens.
Qu'ils gémiſſent courbés ſous le poids des liens.
Que leur trépas s'apprête; & qu'enfin leur ſupplice,
Pour l'hymen d'Adrien, ſerve de ſacrifice.
Ne perdez point de temps. Vos ſoins & votre foi
Recevront leur ſalaire & des Dieux & de moi.

SCENE III.

VALERIE, JULIE.

VALERIE.

AH ! Soleil ! hâte-toi d'achever ta carriere !
A mon funeſte hymen refuſe ta lumiere ;
Si le moment, choiſi pour en former les nœuds,
Doit terminer le ſort de tant de malheureux.
Exécrable journée, en vain trop attenduë !
Hélas de mon bonheur l'eſpérance eſt perduë.
Je ne m'en flatte plus, & loin d'en murmurer,
C'eſt un crime à mon cœur d'oſer le déſirer.
Dure néceſſité ! Douloureuſe contrainte !
Grand Dieu ! pardonne-moi cette légere plainte.
Réduite à ſurmonter mes plus chers ſentimens ;
Puis-je à mon choix régler mes premiers mouvemens ?
Et quel eſt la vertu ſi parfaite & ſi pure,
Qui ſans émotion étouffe la nature ?
Et toi, cruel ſujet de tous mes déplaiſirs,
Tyran de ma penſée, objet de mes ſoupirs :
Toi, vers qui ma tendreſſe à toute heure portée,
Sans un effort mortel ne peut être arrêtée,

Vainqueur charmant, faut-il pour troubler mon repos,
Qu'une aveugle fureur terniſſe tes travaux ?
Que tandis que ta gloire en tous lieux confirmée,
Occupe dignement toute la renommée,
Ton bras rougi du ſang d'inſolens ennemis,
Verſe celui d'un peuple innocent & ſoumis.

JULIE.

Mais, Madame....

SCENE IV.

VALERIE, SEBASTE, JULIE.

VALERIE.

AH ! Sebaſte, un ſacrilege zele
Inſpire à l'Empereur une fureur mortelle.
Les Chrétiens, c'en eſt fait, vont tomber ſous ſes coups.

SEBASTE.

Madame, je le ſçais, j'en frémis comme vous.
De cet ordre inhumain la nouvelle ſemée,
Par ſes exécuteurs vient d'être confirmée ;

Et j'ai couru d'abord vous chercher en ces lieux.

VALERIE.

Ah ! fuyez l'Empereur, cachez-vous à ſes yeux.
Mais quoi ? ne ſçauriez-vous déſarmer ſa colere ?
Vous, que le Ciel chérit & que ſa grace éclaire,
Vous, qui dans votre foi dès long-temps confirmé,
Des feux de l'Eſprit ſaint devez être animé.
Parlez, ne craignez rien, ma Julie eſt fidelle :
Elle a ſçu nos ſecrets, & je vous réponds d'elle.

SEBASTE.

Hé ! Madame, eſt-il temps de prendre tous ces ſoins ?
Sebaſte ne craint plus de perfides témoins ;
Et qui court à Céſar déclarer ſa croyance,
Peut à tout l'Univers en faire confidence.

VALERIE.

Ciel ! vous allez vous-même....

SEBASTE.

Oui, je vais lui parler ;
Il ne m'eſt plus permis de rien diſſimuler.
Aſſez & trop long-temps le beſoin de ma vie
M'a forcé de contraindre une ſi juſte envie.

Mes amis à la foi chaque jour appellés,
Me voyant auprès d'eux, ſe trouvoient conſolés.
Ces Soldats tous nouveaux dans la ſainte Milice,
En pouvoient de moi ſeul apprendre l'exercice.
Je leur devois mes ſoins, mes leçons, mes ſecours,
Et pour leur intérêt je prolongeois mes jours.
Mon pouvoir en ces lieux leur ménageoit un temple:
Mais, Madame, aujourd'hui je leur dois mon exemple.
On les cherche, & déjà la plûpart découverts;
En attendant la mort languiſſent dans les fers.
Croiroient-ils ou mon zele ou ma foi légitime;
Si je n'en devenois la premiere victime?
Que pourroient-ils penſer de ces divines loix
Que le Ciel ſi ſouvent leur dicta par ma voix?
Voudroient-ils s'immoler pour leur Maître ſuprême,
Si leur Chef refuſoit de s'immoler lui-même:
J'y cours; & je ne puis ſans infidélité
Me dérober au coup qui leur eſt préſenté.

VALERIE.

Allez donc. A vos pas conſtamment attachée,
Je parlerai; ma foi ne ſera plus cachée.
Quel bonheur! Vos raiſons ſont les mêmes pour moi.
Marchons.

SEBASTE.

Non, non, le Ciel vous fait une autre loi.
Ce n'eſt point vers la mort qu'il faut ſuivre ma trace ;
C'eſt auprès des Chrétiens qu'il faut remplir ma place.
Ils ne mourrons pas tous ; & le Maître des Cieux
Cachera ſous ſon aîle aux bourreaux furieux,
Ceux qu'il voudra ſauver de leur rage perfide ;
Et ceux qui tomberont ſous le fer homicide,
Renaîtront de leur ſang, vivront ; & leur tombeau,
D'un nombre encor plus grand deviendra le berceau.
Ces enfans par ma mort auront perdu leur pere ;
Madame, c'eſt à vous de leur ſervir de mere.
Ici votre pouvoir eſt au-deſſus du mien.
Soyez le ſeul appui de tout le nom Chrétien.
Conſervez au Seigneur un peuple qui s'empreſſe
A le glorifier, à le prier ſans ceſſe,
Et qui ſeul, au milieu de cent peuples divers,
Adore & craint le bras qui ſoutient l'Univers.

VALERIE.

Non, je ne puis, mon cœur renonce à tant de gloire.
Le trépas ſeul m'aſſure une entiere victoire.
C'en eſt fait ; mes deſirs y ſont tous attachés.
Pourquoi m'enviez-vous le ſort que vous cherchez ?

Penſez-vous qu'à l'aſpect du plus cruel ſupplice,
Ce cœur ferme & brûlant ou tremble ou s'attendriſſe ?
Jugez-en mieux.

SEBASTE.

Je ſçais qu'un généreux tranſport
Vous excite à braver la plus affreuſe mort :
Mais cette noble ardeur doit être retenuë.
Votre heure, croyez-moi, n'eſt pas encor venuë;
Obéiſſez. Le Ciel s'explique par ma voix.
C'eſt à lui de régler votre ſort à ſon choix.
Honoré d'un emploi dont je me ſens indigne,
Je le laiſſe ; & ma mort en vos mains le réſigne.
Vivez. Du Tout-puiſſant défendez le troupeau.
Pour moi, que déſormais tout appelle au tombeau,
J'y vole ; & répondant au Ciel qui m'y convie
Je pleure les inſtans que j'ajoute à ma vie.
Adieu. Puiſſe mon ſang fortifier la foi
Des Chrétiens deſtinés à mourir avec moi!
Puiſſe le reſte en vous rencontrer un aſyle!
Madame, & je mourrai ſatisfait & tranquille.

VALERIE.

Quoi ! Sebaſte....

SCENE

SCENE V.

VALERIE, JULIE.

VALERIE.

IL me quitte, il court ſe rendre heureux.
O tourmens ! ô trépas ! digne objet de ſes vœux !
Il vous cherche, grand Dieu ! Que ne puis-je le ſuivre !
Vivons, puiſque c'eſt vous qui m'ordonnez de vivre.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

MARCELLIN, SERGESTE.

SERGESTE.

EST-CE vous, Marcellin ? Sebaſte eſt arrêté.
De Céſar, par mes ſoins, l'ordre eſt exécuté.
Je viens ſçavoir encor ſa volonté ſuprême,
Pour courir à l'inſtant.... Mais le voici lui-même.
Sa haine & ſa colere éclate dans ſes yeux.

SCENE II.

DIOCLETIEN, MARCELLIN, SERGESTE.

DIOCLETIEN.

HE' bien ! eſt-il puni, cet ennemi des dieux ?

SERGESTE.

Non, Seigneur ; mais ſa mort eſt déjà préparée.

DIOCLETIEN.

Hé ! pourquoi d'un moment l'avez-vous différée ?

SERGESTE.

Les Romains prévenus d'une longue amitié,
Déplorent ſon malheur avec tant de pitié.
Vos Gardes pour leur Chef ont montré tant d'eſtime,
Que la douleur pourroit les porter juſqu'au crime.
J'ai crains quelque déſordre, & voulu prévenir
Ces mouvemens ſoudains qu'on ne peut retenir,

Quand le peuple agité d'un furieux caprice,
Suit pour uniques loix l'audace & l'injuſtice.

DIOCLETIEN.

Dûſſai-je voir mon Trône aujourd'hui renverſé,
Dût être par mes mains mon propre ſein percé;
S'il eſt Chrétien, la mort; mais une mort cruelle,
Délivrera ma Cour d'un ſujet infidéle.
Non, que ſes nobles ſoins & ſes travaux paſſés,
De mon eſprit jamais puiſſent être effacés.
Je n'ai pas oublié que toutes ſes années
Des mains de la Victoire ont été couronnées;
Qu'en mille occaſions il s'étoit ſignalé;
Qu'il n'eſt point de climats où ſon nom n'ait volé:
Mais je ne puis aux dieux refuſer ſon ſupplice.
Puiſqu'il les méconnoît, je conſens qu'il périſſe;
Que dit-il?

SERGESTE.

Inſenſible à tous ſes changemens,
Il voit d'un œil ſerain les apprêts des tourmens;
Et plus fier que jamais...

DIOCLETIEN.

Allez donc? Qu'il expire,
Et trouve inceſſamment cette mort qu'il deſire.
Courez-y, Marcellin, & ne le quittez pas
Qu'après avoir été témoin de ſon trépas.

SCENE III.

DIOCLETIEN, SERGESTE.

DIOCLETIEN.

MOI, je pardonnerois à cette loi funeſte,
Qui ſeule s'applaudit & condamne le reſte ;
Qui contraignant les cœurs, réprimant les deſirs,
Renverſe la nature & proſcrit les plaiſirs ;
Qui rend ſes Sectateurs heureux dans l'infortune,
Et changeant des humains la conduite commune ;
De la faveur d'un Dieu leur promettant le prix,
Leur ordonne de voir la mienne avec mépris.
Non, non, que la pitié n'entre plus dans mon ame,
Pour le reſte odieux de cette race infâme.
Laiſſons, laiſſons contr'elle agir tout mon courroux.

SCENE IV.

DIOCLETIEN, VALERIE, JULIE, SERGESTE.

VALERIE.

SEIGNEUR, je viens tremblante embraſſer vos genoux.

DIOCLETIEN.

Ma fille....

VALERIE.

Je vous parle au nom de tout l'Empire.

DIOCLETIEN.

Que me demande-t-il ? Qu'avez-vous à me dire ?
Votre trouble m'afflige : eſt-il quelque intérêt
Aſſez puiſſant ſur vous ? ...

VALERIE.

Révoquez votre Arrêt ;
Sauvez un malheureux, garantiſſez ſa tête :
Il en eſt temps encore, écartez la tempête.

Sebaſte eſt cher au Peuple, à la Cour, aux Soldats.

DIOCLETIEN.

Que dis-tu ?

VALERIE.

Je le plains, je ne m'en cache pas.
Si vous ſçaviez, Seigneur....

DIOCLETIEN.

Quoi ! quel eſt ce myſtere ?

VALERIE.

Je voudrois vous l'apprendre, & je dois vous le taire.

DIOCLETIEN.

Dieux ! que dois-je penſer ?

VALERIE.

Seigneur, n'augmentez pas
D'un cœur infortuné la crainte & l'embarras.
Ne vous ſuffit-il pas que ma douleur paroiſſe ?
Ah ! c'eſt aſſez pour moi qu'un pere la connoiſſe.
Conſervez un ſujet ſi fidéle autrefois :
Changez en ma faveur la rigueur de vos loix.

DIOCLETIEN.

Qu'on l'immole, le Traître à ſes loix légitimes;
Quelle ſanglante mort peut expier ſes crimes?
Je lui pardonnerois de m'avoir outragé:
Mais le culte des Dieux ſera-t-il négligé?

VALERIE.

Ah! pour vous arracher cette funeſte envie,
Apprenez que je ſuis.... Laiſſez durer ſa vie,
Seigneur, de vos bienfaits ce ſera le plus doux.
Une ſeconde fois j'embraſſe vos genoux.
Souffrez....

DIOCLETIEN.

A quel excès tu portes ton audace?
Tu veux que d'un Chrétien je t'accorde la grace,
Apprends qu'il n'en eſt point dont j'épargne le ſang.
L'amitié, le devoir, la naiſſance, le rang,
Ne ne me rendront jamais à moi-même infidéle.
J'en ai fait le ſerment, & je le renouvelle:
Tous les Chrétiens mourrons.

VALERIE.

Ciel!

DIOCLETIEN.

DIOCLETIEN.

Tout l'Empire en vain
Uniroit ſes efforts pour rompre mon deſſein.
Et pour vous, à jamais j'impoſe à votre bouche
Un ſilence éternel ſur tout ce qui les touche.
Ma haine ſe redouble & vous la connoiſſez ;
Craignez-en les tranſports ; j'ordonne, obéiſſez.

VALERIE.

Hélas ! quelle diſgrace à la mienne eſt égale ?

DIOCLETIEN *revenant de ſon emportement.*

Ma fille, rougiſſez d'une pitié fatale,
D'un rebelle Sujet laiſſez trancher les jours :
Mon ſang m'eſt précieux, je vous aime toujours :
Mais ce nom de Chrétien, je ne ſçaurois le taire,
Juſques à la fureur a porté ma colere.
J'en bannis la mémoire ; & par des ſoins plus doux,
Je vais faire éclater ma tendreſſe pour vous.
L'eſpoir de votre hymen fait mon bonheur ſuprême.
Je n'en veux confier les apprêts qu'à moi-même.
Dans une heure au plus tard nous verrons votre Amant ;
Je prétends vous unir dès ce même moment.

De mes ordres ici l'on viendra vous inſtruire ;
Et vous n'aurez alors qu'à vous laiſſer conduire.

SCENE V.

VALERIE, JULIE.

VALERIE.

AQUELLE épreuve, hélas ! ſe trouve ma vertu ?
Et que mon cœur, Julie, eſt triſte & combattu.
Sebaſte va mourir tandis qu'il me condamne,
A traîner de longs jours dans une Cour profâne.
Que ma grandeur me peſe ! & que mon ſort pompeux
Me paroît déſormais peu digne de mes vœux !
Que je fuis les honneurs où je ſuis attachée !
Aux regards de la Cour que ne ſuis-je cachée !

JULIE.

Et pourquoi, peu ſenſible aux ſoins de l'Empereur.
Chériſſez-vous, Madame, une funeſte erreur ?
Etrange impreſſion que je ne puis comprendre !
Quel poiſon ſur vos ſens a donc pû ſe répandre ?
Tout ce qui fut l'objet de vos plus chers deſirs ;
Pere, Amant, Alliés, Amis, gloire, plaiſirs,

A vos yeux éblouis n'étalent plus de charmes,
Votre cœur ſe nourrit de ſoupirs & de larmes ;
Et pleine de tranſports que vous n'eûtes jamais,
Vous négligez les dons que les dieux vous ont faits.

VALERIE.

De pareils ſentimens ne te ſurprendroient guere,
Si le Ciel t'envoyoit la grace qui m'éclaire.
Un ſeul de ſes rayons diſſipe en un moment
La plus obſcure nuit d'un long aveuglement,
Et détruit à ſon gré dans l'ame la moins pure
Toutes les paſſions qu'inſpire la nature.
De ſon pouvoir divin les effets glorieux
Attachent à toute heure & mon cœur & mes yeux.
Je vois d'un de ſes traits une femme frappée,
Renoncer aux plaiſirs qui l'avoient occupée ;
Par des ſoins aſſidus effacer les beautés
Dont les cœurs les plus durs demeuroient enchantés ;
S'arracher aux attraits de l'amour le plus tendre,
Se vêtir d'un cilice & ſe couvrir de cendre ;
Se nourrir au hazard des plus ſauvages fruits,
Refuſer le ſommeil dans les plus longues nuits ;
Et donnant à ſon ſexe un exemple terrible,
Choiſir pour ſon ſéjour un roc inacceſſible.
Une autre, dont le cœur profane, inceſtueux,
Se plaiſoit à brûler des plus horribles feux,

Qui bravant du devoir la contrainte ſévere,
Ne craignoit point les noms d'infâme & d'adultere,
A l'aſpect du Sauveur à ſes yeux préſenté,
Sent ce cœur hors de lui par la grace emporté;
Qui pleurant de ſes vœux l'indigne idolâtrie,
Gémit, & de ſes cris va remplir Samarie.
De ces exemples ſaints ne puis-je profiter?
Ils ne me ſont offerts que pour les imiter.
Qu'à côté de Sébaſte, intrépide on me voie
Partager ſes périls, ſa conſtance & ſa joie.
Rien ne me retient plus..... Mais je vois Marcellin.

SCENE VI.

VALERIE, JULIE, MARCELLIN.

VALERIE.

PARLEZ, que fait Sébaſte? Et quel eſt ſon deſtin?

MARCELLIN.

Je cherchois l'Empereur, Madame, pour lui dire
Que nos dieux ſont vengés, & que le Traître expire.

VALERIE.

Il eſt mort ?

MARCELLIN.

C'en eſt fait ; & par ſon ſang verſé
De ſon impiété le crime eſt effacé.
Non, Madame, jamais une audace ſemblable
N'alluma de Céſar le courroux redoutable.
De ſes plus chers bienfaits cet ingrat accablé,
Par ſon auguſte nom n'a point paru troublé.
Les ſoins de ſes amis l'ont rendu plus farouche,
D'exécrables diſcours ſont ſortis de ſa bouche.
Il affectoit encor d'être plus criminel.
Il eut voulu ſouffrir un trépas plus cruel ;
Et pour mieux ſatisfaire à ſa brûlante envie,
Il auroit ſouhaité d'avoir plus d'une vie.

VALERIE.

O Ciel !

MARCELLIN.

Quoi donc ? ſa mort vous cauſe quelqu'ennui ?
La pitié vous fait-elle intéreſſer pour lui ?
Non, Madame, étouffez un ſentiment trop tendre,
Et retenez les pleurs que vous allez répandre.
Apprenez que l'enfer par ſes enchantemens,
Du trépas de ce monſtre a marqué les momens.

VALERIE.

Quel prodige !

MARCELLIN.

L'enfer honteux de ſon ſupplice ;
Vient d'armer à la fois la force & l'artifice.
Dans l'inſtant que Sébaſte expirant, déchiré,
N'offroit plus à nos yeux qu'un corps défiguré ;
Par un charme ſoudain dont je frémis encore,
On l'a vû plus brillant que l'aſtre qu'on adore :
La terre a retenti de chants & de concerts,
Dont le bruit éclatant a volé dans les airs :
Le Ciel s'eſt entr'ouvert ; & ſa voute azurée,
Par des rayons de flâme a paru ſéparée.
Ce prodige étonnant a glacé nos eſprits :
Mais diſſipant l'erreur qui nous avoit ſurpris ;
Nous avons des enfers reconnu la puiſſance ;
Qui d'une ſecte impie embraſſe la défenſe.
Alors l'étonnement a fait place à l'horreur ;
Et contre les Chrétiens une juſte fureur,
Dans nos cœurs indignés, a redoublé l'envie
D'attaquer à jamais leur repos & leur vie.
Je vais trouver Céſar, & fidéle témoin,
De ce qu'ont vu mes yeux l'informer avec ſoin.
Madame, pardonnez au zele qui m'entraîne.

SCENE VII.

VALERIE, JULIE.

VALERIE.

ECLATEZ, ſentimens que je n'ai tû qu'à peine !
Tant qu'a duré le cours de ce triſte récit.
Qu'a donc vu Marcellin, ô Ciel ! Et qu'a-t-il dit ?
Tu viens, Dieu des Chrétiens, de marquer ta puiſſance.
Je ſçais de tes Martyrs quelle eſt la récompenſe;
Je ſçais quelles faveurs leur prodigue ta main ;
Ils vont après leur mort revivre dans ton ſein :
Mais j'ignorois encor qu'avant leur trépas même
Ils connuſſent l'éclat de ta gloire ſuprême ;
Qu'en leur faveur ta face illuminât les airs,
Et que leurs yeux mourans viſſent les Cieux ouverts.
Quel cœur, après ces traits, peut encor méconnoître
Ton pouvoir infini, ſeul auteur de ſon Etre ?
Je veux m'unir à toi, rien ne peut déſormais
Retarder d'un moment le vœu que je t'en fais.

Mon ſang verſé rendra cette union parfaite.
Allons donc.

JULIE.

Juſte Ciel ! quelle ardeur indiſcrete
Vient encore porter vos deſirs vers la mort ?
Sébaſte a condamné cet injuſte tranſport.
Oubliez-vous les ſoins dont il vous a chargée ?

VALERIE.

Puiſſai-je dans ce jour en être dégagée !
Hé ! qu'importe ma vie au ſalut des Chrétiens.
Leur Dieu pour les ſauver manque-t-il de moyens ?
Ce Dieu qui fait gronder & partir le tonnerre ;
Ce Dieu qui peut d'un ſouffle anéantir la terre ;
Ne confondra-t-il pas par cent coups différens
La rage des enfers & l'orgueil des Tyrans ?
Ceſſe de t'oppoſer au zele qui m'enflamme.

JULIE.

Quoi ! ce grand intérêt ne peut rien dans votre ame ?
Souvenez-vous du moins qu'un Amant glorieux
Attend votre hyménée, & vole vers ces lieux.
Enfin, ſi vous ſuivez cette barbare envie,
Le coup dont vous mourrez terminera ſa vie.
Vous n'en ſçauriez douter.

VALERIE.

Cruelle ! que fais-tu ?
Hélas ! que ta menace étonne ma vertu !
Que d'un Amant ſi cher mon cœur craint la préſence !
Mes ſecrets mouvemens ont trop de violence.
Que dis-je ? chaque inſtant ajoute à mon amour.
Ah ! puiſſe ce Vainqueur réculer à ſon retour.
Comment contre ſes ſoins pourrois-je me défendre ?
Quels ſeroient mes remparts contre un penchant ſi tendre ?
Soutiendrois-je un moment ſes regards & ſes pleurs,
Si je frémis déjà de ſes moindres douleurs ?
Non, qu'il n'arrive point ; je ſens croître ma crainte.

JULIE.

Hé ! Madame, ſuivez ce penchant ſans contrainte.
Croyez-moi ; quel démon tyran de vos deſirs,
Fait taire votre amour & mourir vos plaiſirs ?
Profitez d'un bonheur dont le ſort eſt avare.
N'oſez-vous en jouir quand il vous le prépare ?
Pourquoi vous arracher à ce que vous aimez,
Et ſéparer deux cœurs l'un pour l'autre formés ?

Deux cœurs, dont l'union fait l'eſpoir de l'Empire.

VALERIE.

Hélas !

JULIE.

Vous ſoupirez ?

VALERIE.

Il eſt vrai, je ſoupire.
La perte du bonheur dont je viens de parler.
Ne ſuffit-elle pas pour me faire trembler ?
J'y renonce. Le Ciel excuſera ſans doute
Les ſoupirs que je pouſſe & les pleurs qu'il m'en coute.
Hâtons-nous ; que la mort termine mes combats.
Si tu m'étois moins cher, je ne te craindrois pas.
Adrien ; de mon ſort la funeſte nouvelle
Portera dans ton ame une douleur mortelle.
Je le ſçais : cependant, s'il ne m'eſt pas permis
De te garder ce cœur que je t'avois promis,
De me lier à toi d'une éternelle chaîne,
Je t'épargne en mourant une plus dure peine ;
Et tu ſouffriras moins encor par mon trépas,
Que tu ne ſouffrirois ſi je ne mourrois pas.

JULIE.

Dieux puiſſans ! détruiſez un projet ſi funeſte !

VALERIE.

N'implore plus pour moi des Dieux que je déteſte.
Mais c'eſt mal ménager des momens précieux.
Quel charme plus long-temps me retient en ces lieux ?
Que feroit d'un Amant la préſence imprévuë ?
Cherchai-je à m'expoſer au péril de ſa vuë ?
Perdrai-je cet inſtant de conſtance, d'ardeur,
Où la grace du Ciel triomphe dans mon cœur ?
Elle ne revient point au gré de nos caprices,
Et nous laiſſe ſouvent au bord des précipices ;
Elle fuit, je le ſçais ; ceux qui l'oſent trahir :
Elle parle, elle agit ; hâtons-nous d'obéir.
Allons, de l'Empereur éprouver la colere ;
Il ne gardera rien des ſentimens d'un pere ;
Le plus cruel trépas me ſera réſervé,
Et j'y cours.

SCENE VIII.

VALERIE, JULIE, SERGESTE.

SERGESTE.

ADRIEN, Madame, eſt arrivé.

VALERIE.

Adrien!

SERGESTE.

Rome entiere, au bruit de ſa venuë ;
Au devant de ſes pas en foule eſt accouruë.
Tout le Peuple eſt charmé de ſes moindres exploits,
Et de ce Peuple immenſe il ne ſort qu'une voix,
Qui par des cris de joie & des chants de victoire,
Etale à ce Vainqueur tout l'éclat de ſa gloire.
Il voloit vers ces lieux. Céſar n'a pas voulu,
Sur ſon empreſſement ſes loix ont prévalu.
Venez, Guerrier, venez prendre votre conquête,
Suivez-moi dans le temple où votre hymen s'apprête,
A-t-il dit.

VALERIE.

Quelle joie a ſaiſi tous mes ſens ?
Reſſentit-on jamais des tranſports ſi puiſſans ?
Qu'il s'éleve en mon ame une funeſte guerre !
Ah ! malgré mes efforts, que je tiens à la terre !
Que je crains le ſuccès de mes nouveaux combats !
Malheureuſe ! Le Ciel a retiré ſon bras.

JULIE.

Venez, partez, Céſar attend qu'on vous emmene.

VALERIE.

Ma timide raiſon ne démêle qu'à peine
Le déſordre honteux que je veux me cacher.

SCENE IX.

VALERIE, JULIE, MARCELLIN, SERGESTE.

MARCELLIN.

L'EMPEREUR eſt au Temple, & je viens vous chercher.
Aux yeux de votre Amant hâtez-vous de paroître.
Madame, tout eſt prêt, la Victime, le Prêtre.
Aux pieds des Immortels le Peuple eſt à genoux.
Et pour les implorer on n'attend plus que vous.

JULIE.

Allez prendre un Epoux préſenté par un pere;
Un Epoux triomphant & digne de vous plaire.

VALERIE.

Foible cœur! de quels ſoins es-tu donc occupé?
Qu'un objet enchanteur t'a vivement frappé!

JULIE.

Pour vous ſeule on prépare une pompeuſe fête.

Les momens vous ſont chers.

MARCELLIN.

Courez. Qui vous arrête ?

JULIE.

N'oſez-vous plus fixer vos timides regards ?
Ils ſemblent incertains errer de toutes parts.

MARCELLIN.

Que dirai-je à Céſar ? De qui l'ordre ſuprême
Veut....

VALERIE.

Je vais lui porter ma réponſe moi-même.

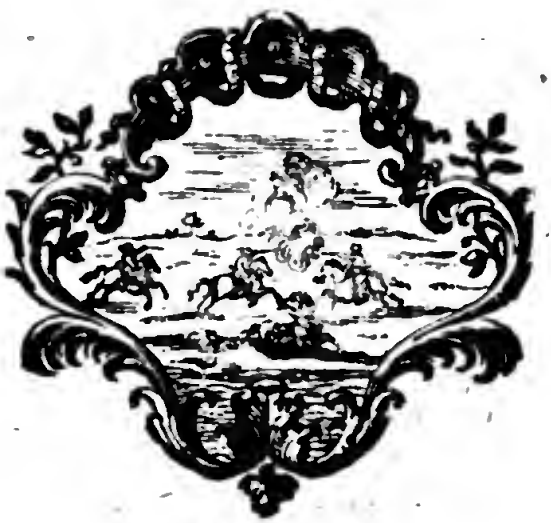
SCENE X.

JULIE *ſeule.*

L'AMOUR regne à ſon tour ; il triomphe à la fin,
Et ſelon nos deſirs va régler ſon deſtin.
Cette ſoif de la mort fera place en ſon ame,
A l'eſpoir d'être unie à l'objet de ſa flâme.
En vain elle réſiſte, & contre ſon Amant,
Ce zele impétueux ne tiendra qu'un moment.

Chrétiens, ouvrez les yeux; que votre fureur
cesse,
Du Dieu que vous servez connoissez la foiblesse;
Elle doit hautement éclater en ce jour,
Son pouvoir va céder à celui de l'amour;

Fin du second Acte.



ACTE

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

DIOCLETIEN, VALERIE, JULIE, MARCELLIN, SEGESTE, GARDES.

DIOCLETIEN.

ENFIN, de votre hymen, la fête eſt terminée :
Ma fille, béniſſons cette heureuſe journée,
Et qu'elle ſoit marquée entre les jours fameux,
Dont le nom conſacré paſſe chez nos neveux.
J'atteſte Jûpiter, & le Dieu qui m'éclaire,
Que mon cœur déſormais n'a plus de vœux à faire.
La Victoire elle-même aſſure mes Etats ;
D'un Guerrier invincible elle emprunte le bras,
Qui jaloux de ma gloire, & brûlant pour ma fille,
Par des liens ſacrés s'unit à ma Famille.

Vivez tous deux, qu'amour prenne ſoin de vos jours,
Que la noire diſcorde en reſpecte le cours ;
Et qu'hymen ranimant votre ardeur mutuelle,
Redonne à vos deſirs une force nouvelle.
Je vous laiſſe, ma fille ; attendez votre Epoux.
Mes ordres un moment l'arrêtent loin de vous.
Il conſomme le ſort d'une race proſcrite,
Et remplit dignement la loi qu'il s'eſt preſcrite.
Libre de ſon ſerment, & quitte envers les dieux,
Il viendra plein d'amour vous trouver dans ces lieux.
Puiſſai-je à mon retour voir ſon cœur & le vôtre,
Encor plus ſatisfaits, plus charmés l'un de l'autre !
Régnons tous trois enſemble ; & juſques à la fin,
Uniſſons nos eſprits, nos ſoins, notre deſtin.
Adieu. Dans les tranſports où mon ame eſt en proie,
Ce tendre embraſſement doit vous marquer ma joie.

SCENE II.

VALERIE, JULIE.

JULIE.

MADAME, permettez que je montre à mon tour
L'intérêt que j'ai pris au ſort de votre amour :
Heureuſe ! ſi je puis vous le faire paroître !

VALERIE.

Où ſuis-je ? Commençai-je encore à me connoître ?

JULIE.

C'en eſt fait : vos chagrins doivent s'évanouir
A l'aſpect des plaiſirs dont vous allez jouir.
O Ciel ! dans quel bonheur va couler votre vie ?
Le deſtin déſormais préviendra votre envie.

VALERIE.

Quel nuage confus ſemble voiler mes yeux ?
D'où ſortons-nous ? Comment me trouvai-je en ces lieux ?

Dans cet appartement Céſar m'a-t-il conduite ?
Quel étoit l'appareil de ſa pompeuſe ſuite ?

JULIE.

Rome s'eſt attachée à célébrer ce jour :
Le Peuple avec éclat a ſecondé la Cour.
Dieux ! avec quel reſpect l'Empire vous honore ?

VALERIE.

Mon trouble malgré moi durera-t-il encore ?
Non, il s'évanouit.

JULIE.

Goutez donc à loiſir,
Du ſort qui vous attend la gloire & le plaiſir ;
Ouvrez toute votre ame...

VALERIE.

Enfin, je vois mon crime ;
D'une coupable ardeur déplorable victime,
J'ai marché vers le Temple, où ma foible raiſon,
De mes ſens éperdus ſouffrant la trahiſon,
N'a pu rien oppoſer à l'Empire ſuprême
Qu'exercent ſur un cœur les yeux de ce qu'il aime.
Le mien empoiſonné de ces tendres plaiſirs,
S'eſt livré tout entier à ſes premiers deſirs.

J'ai demeuré ſans voix ; ma force m'a quittée ;
Et dans les mouvemens dont j'étois agitée,
Devant quels Dieux, ô Ciel ! j'ai fléchi les genoux ?
Au pied de quels autels ai-je pris un Epoux ?
Quel Miniſtre a reçu la foi que j'ai donnée ?
Ah ! ſermens odieux, ſacrilege hyménée,
Que tu vas me couter de remords rigoureux !
Je romps dès ce moment tes déteſtables nœuds.
Périſſe ta mémoire, & la fatale flâme
Qui troubloit mes eſprits, & dévoroit mon ame.
Quoi ! le premier regard d'un profane mortel
A ravi tous mes vœux à l'Epoux éternel !
J'ai mépriſé ſa voix qui m'avoit inſpirée :
J'ai trahi ſon eſprit qui m'avoit éclairée ;
Brûlante, j'ai cherché l'ennemi de ſa loi.
Quelle horreur ! ſi ſa main s'appéſantit ſur moi.

JULIE.

Votre erreur vous aveugle, & revient vous ſurprendre.

VALERIE.

Laiſſe-moi ; je ne puis ni te voir, ni t'entendre.
De crainte & de douleur je me ſens treſſaillir.
Et moi-même un moment je veux me recueillir,
Et mériter le Ciel par de ſinceres larmes.
Que contre ma foibleſſe il me prête des armes !

Grace de l'Eſprit ſaint, ſouveraine des cœurs,
Deſcends, frappe le mien avec tes traits vainqueurs ;
Etouffe avec tes feux l'ardeur qui t'a bannie,
Et fais agir en moi ta puiſſance infinie.
Mes vœux ſont exaucés, & ton ſecours revient ;
Contre mes ennemis ta force me ſoutient.
D'un frivole bonheur, eſpérances trompeuſes ;
Objets charmans & vains, illuſions flatueuſes,
Vous n'éblouirez plus ni mon cœur ni mes yeux.

JULIE.

Vous croyez....

VALERIE.

Ah ! c'eſt trop t'arrêter en ces lieux.

JULIE.

Hé ! puis-je vous quitter ?

VALERIE.

Eloigne-toi, te dis-je ?
Ton zele me déplaît, ton amitié m'afflige.
Epargne-moi l'ennui d'un diſcours ſuperflus ;
Si mon repos t'eſt cher, ne me réſiſte plus.

SCENE III.

VALERIE *ſeule.*

ENFIN, dans un inſtant le Guerrier va paroître ;
Que de mes vœux l'amour fit ſi long-temps le maître.
Charmé de ſa conquete, il viendra la chercher.
Ah ! fuyons. Mais, que dis-je ? Et pourquoi me cacher ?
Attendons-le plutôt, ce Vainqueur redoutable ;
Combattons par mes ſoins ſa fureur implacable.
Je ne le connois plus, s'il pourſuit un deſſein,
Qui d'un ſang que je pleure a fait rougir ſa main.
Que mes pleurs, en pitié faſſent changer ſa rage !
C'eſt à toi, Dieu puiſſant, qu'appartient cet ouvrage.
Toi qui briſes les cœurs, & portes à ton gré
Dans un ſein criminel ton feu le plus ſacré ;
Dieu bénin, verſes-en quelque heureuſe étincelle
Sur les yeux aveuglés de cette ame infidelle.
Ton ennemi s'approche, & je vais lui parler.
Mais, ſi ton bras n'agit, pourrai-je l'ébranler ?
Prête à ma foible voix cet éclat de tonnerre,
Par qui le fier Saulus fut renverſé par terre.

Quand poursuivant le Peuple agréable à tes yeux,
Un seul mot désarma ce Guerrier furieux ;
Et lui donnant la foi dont ton esprit m'anime,
De ton Persécuteur le rendit ta victime.
Accorde cette grace à mes brûlans soupirs.
Adrien vient. Grand Dieu ! seconde mes desirs.

SCENE IV.

ADRIEN, VALERIE.

ADRIEN.

QUE les momens sont longs loin de votre présence !
Madame, que mon cœur sentoit d'impatience !
Mais, grace aux Immortels, rappellé près de vous,
Je puis flatter mes vœux du destin le plus doux.
Je puis en liberté vous exprimer....

VALERIE.

Arrête.
A quel titre veux-tu que je sois ta conquête ?
Sur quels droits fondes-tu cet espoir si charmant ?

ADRIEN.

ADRIEN.

Juſtes Dieux !

VALERIE.

Tes ſoupirs pouſſez en ce moment.
En vain s'efforceroient de réveiller ma flâme :
Contre tous leurs efforts j'ai préparé mon ame :
Tu ferois ſans ſuccès entendre tes douleurs.

ADRIEN.

Hélas !

VALERIE.

Indifférens, mes yeux verroient tes pleurs.
Tu viens, t'applaudiſſant de l'amour qui t'anime,
Atteſter un hymen que tu crois légitime ;
Et fier de ces liens, auguſte parmi nous,
Tu portes dans tes yeux tout l'orgueil d'un Epoux.
Va ; ceſſe de penſer que l'hymen nous uniſſe.
Ecoute ; & déſormais rends-toi plus de juſtice.
Je ne vois plus en toi cet Amant généreux,
Ardent à ſoulager les Peuples malheureux ;
Implacable ennemi de l'horreur & du crime,
Et trop digne en effet de ma plus tendre eſtime.
Après tes noirs forfaits, tu n'offres à mes yeux
Qu'un lâche adulateur, qu'un Tyran furieux,

Dont les mains jusqu'ici noblement triomphantes,
Du meurtre des Chrétiens sont aujourd'hui sanglantes.
Tu n'es que le bourreau de ce Peuple innocent,
Que le Maître des Cieux voit d'un œil caressant,
De ce Peuple chéri que je plains & que j'aime,
Et dont l'esprit m'éclaire, & m'inspire moi-même.

ADRIEN.

Qu'avez-vous prononcé?

VALERIE.

Ce n'est pas tout encor;
De la grace du Ciel j'ai reçu le trésor.
Aux mysteres sacrés Sébaste m'a guidée,
Et par ses soins heureux je fus persuadée.
Si tantôt dans le Temple, interdite à tes yeux;
J'ai laissé célébrer le Prêtre de vos Dieux.
Je ne le puis céler, ta présence trop chere,
En troublant ma raison, m'a forcée à me taire:
Mais revenuë ici de ce trouble soudain,
Une grace plus forte a coulé dans mon sein.
L'amitié ni l'amour n'ont rien qui me retienne;
J'immole tout à Dieu, puisque je suis Chrétienne.

ADRIEN,

Je tremble.

VALERIE.

Tu connois maintenant qui je ſuis ;
Conçois, ſi tu le peux, l'excès de mes ennuis,
Au moment que je vois tes fureurs ſanguinaires
Conduire le poignard dans le cœur de mes freres.
Rome entiere rougit, & nage dans le ſang
Que le fer par ton ordre a tiré de leur flanc.
Il ne reſte que moi de cette race ſainte.
Immole-moi, Barbare, acheve ſans contrainte.
Frappe, perce ce cœur digne de ton courroux.
Qui te retient ?

ADRIEN.

Ah ! Ciel ! que me propoſez-vous ?

VALERIE.

Tu frémis ? Ne crains pas de te charger d'un crime ;
Sacrifie à tes Dieux leur derniere victime.
La fureur qui te porte à de tels attentats,
Contre un reſte d'amour enhardira ton bras.
Moi-même, s'il le faut, ſatisfaite, intrépide,
Je guiderai ta main chancelante & timide.
Je vois couler tes pleurs. Eſt-il temps de pleurer ?
Hâte-toi de choiſir, c'eſt trop délibérer.
Garde juſqu'à la fin ta fatale promeſſe :
Etouffe dans mon ſang la foi que je profeſſe ;

Ou plutôt, renonçant à ton aveugle erreur;
Des céleſtes clartés laiſſe frapper ton cœur.
Ou partage, ou punis le zele qui m'anime,
Et fais-moi ton Epouſe enfin, ou ta Victime.
Réponds.

ADRIEN.

Laiſſez du moins revenir mes eſprits
Du long étonnement qui les avoit ſurpris.
Croyez-vous que la voix ne me ſoit pas coupée
Par le coup imprévu dont mon ame eſt frappée?
Quel mélange confus de divers mouvemens?
Mais qui peut tout d'un coup forcer mes ſentimens?
Quelle ſecrete voix m'épouvante & m'entraîne?
Quelle contraire ardeur a diſſipé ma haine?
Peuple ſaint, déſormais ne crains plus mon courroux.
Je ſuis Chrétien, Madame, & Chrétien comme vous.

VALERIE.

Quel retour! Ce miracle, ô Ciel! eſt-il poſſible?
Tes traits ont pénétré dans ce cœur inſenſible.

ADRIEN.

Oui, dans vos ſentimens ce cœur eſt affermi;
Ne me regardez plus comme votre ennemi,

Rendez-moi cette foi que vous m'avez jurée.

VALERIE.

Ah ! je vous la promets d'éternelle durée.
J'en atteſte ce Dieu vengeur des faux ſermens,
Qui ſe découvre à vous dans ces heureux momens.
Puiſque vous l'adorez d'un cœur ferme & ſincere,
Vous êtes mon Amant, mon Epoux, & mon Frere.
C'eſt peu pour ma tendreſſe ; & tant de noms ſi doux
N'expriment point encor ce que je ſens pour vous.
Recevez donc ma main, & donnez-moi la vôtre ;
Redoublons, s'il ſe peut, notre amour l'un & l'autre.
Le devoir le ſoutient, la piété, l'honneur :
C'eſt-là, cher Adrien, le ſuprême bonheur.
Des profannes Amans ignorant la contrainte,
Nous brûlons ſans remords, ſans ſoupçons, & ſans crainte.

ADRIEN.

Quel tranſport, de vous voir répondre à mes ſoupirs !
Que cet aveu charmant calme de déplaiſirs !

Votre front eſt tranquille, & vos yeux ſans colere :
Vous m'aimez, je ſuis ſûr du bonheur que j'eſpere.
Mais tandis qu'enchanté du nom de votre Epoux;
Je paſſe de mes jours les momens les plus doux;
De barbares Soldats, une troupe cruelle
Porte ſur les Chrétiens une main criminelle.
Que dis-je ? Par mon ordre on les cherche avec ſoin.
Allons; que leur malheur ne paſſe pas plus loin:
Déſarmons les Bourreaux armés pour leur ſupplice;
Ou faiſons de leur ſang un juſte ſacrifice.
Je ne balance plus; & par de grands effets
Je vais, ſi je le puis, réparer mes forfaits.

VALERIE.

Je ne vous quitte point.

ADRIEN.

Non; arrêtez, Madame:

VALERIE.

Puiſque ma piété s'accorde avec ma flâme.
Au nom de toutes deux, ne me refuſez pas
La gloire & le plaiſir d'accompagner vos pas.
Ne nous ſéparons plus enfin, s'il eſt poſſible.

ADRIEN.

Venez donc ſignaler ce courage invincible.
Je ne condamne plus l'impétueuſe ardeur
Dont le Dieu tout-puiſſant embraſe vôtre cœur.
Faiſons-le triompher d'un ennemi funeſte.
Et laiſſons-lui le ſoin de régler tout le reſte.

Fin du troiſieme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

JULIE *seule.*

QUEL massacre inhumain se trouve à chaque pas ?
Des malheureux en proie aux fureurs des Soldats !
La mort regne en tous lieux, & ses tristes images
Font sentir la terreur aux plus fermes courages.
Voici ton dernier jour, Peuple ennemi des Dieux :
Peuple à qui l'imposture a fasciné les yeux :
Tu meurs ; & pour jamais ta secte est abolie.
César paroît. Sortons.

SCENE II.

DIOCLETIEN, JULIE, SERGESTE.

DIOCLETIEN.

NON, demeurez, Julie;
Ma fille eſt-elle encor dans ſon appartement?

JULIE.

Je l'ignore, Seigneur; j'arrive en ce moment.
Par ſon ordre tantôt je me ſuis retirée.
Je ne ſçais de quels ſoins elle étoit dévorée:
Mais j'ai vu de ſon cœur le déſordre ſecret,
Et connu que ſes yeux me voyoient à regret.

DIOCLETIEN.

Non, non; dans vos ſoupçons vous vous êtes trompée.
De ſa tendreſſe ſeule elle étoit occupée;
Et ſon cœur libre alors de tous les autres ſoins,
Craignoit dans ſes tranſports les regards des témoins.

Croyez-moi. Cependant ne ſçauriez-vous m'apprendre
D'où partent tous les cris que nous venons d'entendre ?
Des ſoupirs redoublés, de lugubres clameurs,
Un bruit triſte & confus de plaintes & de pleurs,
De mon cabinet même ont percé la retraite,
Et porté dans mon ame une crainte ſecrete.

JULIE.

De ces plaintes, Seigneur, ceſſez d'être étonné.
C'eſt la mourante voix d'un Peuple infortuné,
Qui pour fuir le ſupplice a déſerté la Ville,
Et cru dans ce Palais rencontrer un aſyle.

DIOCLETIEN.

Il n'en trouvera point ici contre les Dieux :
Allons plutôt le voir expirer à mes yeux.
Mais parmi tous ces cris que pouſſe la triſteſſe,
J'ai démélez des noms ſi chers à ma tendreſſe ;
Que j'ai ſenti long-temps mes eſprits agités,
Par ces noms précieux trop ſouvent répétés.
C'eſt celui d'Adrien ; c'eſt celui de ma fille.
Quel droit ont les Chrétiens de nommer ma Famille ?
C'eſt joindre un nouveau crime à d'autres attentats.

JULIE.

Ils ſe flattent, Seigneur, d'éviter le trépas.
Par ces noms ſi ſacrés ils demandent leur grace.

DIOCLETIEN.

Non : périſſe à jamais cette funeſte race.
Je touche, grace aux Dieux, à l'inſtant fortuné,
Où par le fer le reſte en ſera moiſſonné.
Mais c'en eſt déjà fait. Marcellin plein de zele,
De leur deſtruction m'apporte la nouvelle.

SCENE III.

DIOCLETIEN, JULIE, MARCELLIN, SERGESTE.

DIOCLETIEN.

M'Annoncez-vous la fin de tout le nom Crétien?
De ce Peuple odieux ne reſte-t-il plus rien?

MARCELLIN.

Il en reſte encor deux, Seigneur.

DIOCLETIEN.

Qu'oſez-vous dire ?
N'ai-je pas commandé que le dernier expire ?

MARCELLIN.

Oui, Seigneur.

DIOCLETIEN.

Pourquoi donc trompez-vous mon eſpoir ?

MARCELLIN.

Seigneur, juſqu'à la fin j'aurois fait mon devoir.
Mais quand j'allois finir ce double ſacrifice,
J'ai penſé qu'il falloit que je vous avertiſſe.
Si vous voulez leur mort, vous n'avez qu'à parler.
J'y vole. Je ſuis prêts à vous les immoler.

DIOCLETIEN.

Si je le veux ; comment, en doutez-vous encore ?
Ah ! je l'ai trop promis à ces Dieux que j'adore.
Courez.

MARCELLIN.

Auparavant je dois vous les nommer ;
Seigneur, de leur deſtin je dois vous informer.

DIOCLETIEN.

Parlez. Qu'attendez-vous ? Je brûle de l'apprendre.
Qui ſont-ils ?

MARCELLIN.

Votre fille....

DIOCLETIEN.

O Dieux !

MARCELLIN.

Et votre gendre.
J'ai frémi comme vous. Au bruit de ce malheur
J'ai prévu vos chagrins, & plaint votre douleur;
Mais s'il faut la dompter, s'il faut....

DIOCLETIEN.

Que dois-je faire ?
Quels ſeront mes projets, ſi le Ciel ne m'éclaire ?

MARCELLIN.

Sur-tout, ne croyez pas que la crainte ou l'eſpoir,
Sur ces cœurs prévenus garde quelque pouvoir.
Jamais Chrétien, pouſſé d'une ardeur criminelle,
N'oſa porter ſi loin la fureur de ſon zele.

C'eſt peu, Seigneur, c'eſt peu d'avoir à haute voix
Fait éclater par-tout le mépris de vos loix:
Ils ont autoriſé par leurs propres exemples,
Leurs timides amis à profaner les Temples:
Ils les ont ſecourus, ils les ont animés;
Dans leur foi chancélante ils les ont confirmés;
Ils ont mis en uſage & la force & l'adreſſe:
La Princeſſe pleurant leur marquoit ſa tendreſſe;
Elle leur enſeignoit à braver le trépas,
Tandis que ſon Epoux maſſacroit vos Soldats;

DIOCLETIEN.

Et vous l'avez permis ſans lancer votre foudre;
Dieux! qu'ils ont offenſés!

MARCELLIN.

Il eſt temps de réſoudre
Si vous voulez punir, Seigneur, ou pardonner.

DIOCLETIEN.

Allez, & devant moi faites-les amener.

MARCELLIN.

Qu'eſt-il beſoin, Seigneur, de tant de violence?
Vous le verrez bientôt chercher votre préſence,
Venir ſubir l'arrêt juſtement prononcé;
Et déjà dans ces lieux ils m'auroient devancé,

Si retenus ailleurs par les ſoins néceſſaires,
D'élever des tombeaux à leurs malheureux freres,
Ils n'avoient raſſemblé leurs membres ſéparés,
Et recueilli leur ſang dans des vaſes ſacrés.

DIOCLETIEN.

Ah! je ne puis trop-tôt aſſurer ma vengeance.
Je les entends; vers moi l'un & l'autre s'avance;
Sortez. Quelque fureur qui puiſſe m'agiter,
Empêchons quelque-temps ſes tranſports d'éclater.

SCENE IV.

DIOCLETIEN, VALERIE, ADRIEN.

ADRIEN.

JE viens, Seigneur, je viens vous apporter ma tête.
Vous voulez qu'elle tombe; ordonnez, elle eſt prête.
Vous connoiſſez mon crime; & loin de le nier;
Loin de vous émouvoir pour me juſtifier.

Grace au Dieu que je ſers, je fais toute ma gloire
D'être plus criminel que vous n'oſez le croire.

DIOCLETIEN.

Quelle audace !

ADRIEN *jettant ſon épée aux pieds de l'Empereur.*

Seigneur, je remets dans vos mains
Ce fer toujours heureux à ſervir vos deſſeins.
Dans l'état où je ſuis il ne m'eſt plus utile,
Et mon bras déſarmé rend ma perte facile.

DIOCLETIEN.

Ah ! je frémis !

ADRIEN.

Je viens d'immoler vos Soldats.
Peut-être encor de moi ne répondrois-je pas,
Si je les retrouvois accablant l'innocence.
Ce ſecours eſt un crime, & le Ciel s'en offenſe.
Je le ſçais : mais, hélas ! je n'ai pu retenir
Ces mouvemens d'un cœur trop prompt à les punir.

DIOCLETIEN.

Criminel à mes yeux, il s'applaudit encore !
Il me brave !

VALERIE.

VALERIE.

Telle eſt l'ardeur qui nous dévore.
Oui, Seigneur, nous venons tenter votre courroux.
Briſez tous les liens qui m'attachent à vous.
Ne vous ſouvenez plus combien je vous fus chere :
Oubliez, s'il ſe peut, que vous êtes mon pere ;
Oubliez que Vainqueur de tous vos ennemis,
Mon Epoux eſt enfin devenu votre fils.
Terminez un hymen qui mettoit notre vie
En état de braver la fortune & l'envie.
Finiſſez nos plaiſirs à peine commencés ;
Accablés de tourmens, de toutes parts preſſés ;
Vous trouverez en nous la même confiance,
Les mêmes ſentimens & la même conſtance.

DIOCLETIEN.

O Ciel ! quelle fureur a ſaiſi vos eſprits ?
A ma tendre amitié réſerviez-vous ce prix ?
Et toi, ne t'ai-je fait entrer dans ma Famille,
Ingrat, que pour venir y ſéduire ma fille ?
N'es-tu donc ſon Epoux que pour m'aſſaſſiner ?

VALERIE.

Ceſſez de vous en plaindre, & de le ſoupçonner.

Apprenez tout, Seigneur. C'eſt moi qui la premiere,
De la foi qui nous guide, ai reçu la lumiere,
C'eſt moi qui l'ai tiré de ſon aveuglement.

DIOCLETIEN.

Penſes-tu me tromper pour ſauver ton Amant?
Tu veux en t'accuſant le rendre moins coupable.

ADRIEN.

Non, non; elle vous fait un aveu véritable.
J'oſe le confirmer, croyez-en nos diſcours;
La pure vérité les inſpire toujours.
Du Dieu que nous ſervons les ſages ordonnances,
Défendent d'en changer les moindres circonſtances.
Ce Dieu, de la Princeſſe a fait parler la voix;
D'un plus foible pouvoir il ſe ſert quelquefois
Pour ramener à ſoi les cœurs qu'il illumine,
Des rayons triomphans de ſa grace divine.
Si mon Epouſe enfin ne m'eût rendu Chrétien,
Je le ſerois, Seigneur, par quelqu'autre moyen,
Puiſqu'ainſi le vouloit ce Maître que j'adore.
Je le ſuis, je veux l'être; & s'il me reſte encore
Quelque trouble preſſant, quelque chagrin ſecret.
Croyez qu'il eſt cauſé par l'éternel regret

D'avoir ſacrifié tant de ſaintes Victimes,
Et puni leurs vertus comme on punit les crimes.
Je frémis quand je vois qu'à mes triſtes regards
S'offrent ces flots de ſang verſés de toutes parts;
Et que pour expier l'effet de tant de haines,
Je n'en ai que le peu qui coule dans mes veines.

VALERIE.

Que je ſens mes tranſports ſe redoubler pour vous!
A de tels ſentimens je connois mon Epoux.
Mais quelques mouvemens que ma flâme m'imprime,
Je ne demande point grace pour votre crime.
Nous nous aimons, Seigneur, & peut-être jamais
L'amour ne pénétra deux cœurs de tant de traits.
Mais, hélas! qu'éloignés des Amans ordinaires,
Nous formons de deſirs à leurs deſirs contraires,
Nous ſommes animés d'un eſpoir différent.
Nous ſçavons qu'un Chrétien n'eſt heureux qu'en mourant.
Je demande la mort, pour moi, pour ce que j'aime;
Et mon Epoux, Seigneur, la demande de même,
J'embraſſe vos genoux, ne la refuſez pas:
Commandez qu'on nous livre aux mains de vos Soldats,
Et nous vous en devrons plus de reconnoiſſance,
Que ſi vous nous faiſiez part de votre puiſſance.

DIOCLETIEN.

Effroyable malheur, où je n'oſe penſer !
Qui ſuſpend ma vengeance, & me fait balancer;
Objets infortunés de ma fureur mortelle !
Ah ! ma pitié pour vous devient trop criminelle,
Elle combat pourtant : mais près de triompher
L'intérêt de mes Dieux ſuffit pour l'étouffer.
Ils exigent ta mort, parjure, & je leur cede.

ADRIEN.

Hâtez-vous; contentez l'ardeur qui me poſſéde.
Mais, Seigneur, permettez que vous ouvrant mon cœur,
Je vous montre du moins juſqu'où va votre erreur.
A ma Religion vous préférez la vôtre,
Une fois ſeulement comparez l'une à l'autre;
Seigneur, ſi vous voulez en faire un juſte choix,
La vôtre n'eût jamais que de barbares loix;
Elle ne ſe ſoutient que par la violence :
La mienne par la paix & par l'obéiſſance.
La vôtre vous preſcrit l'ordre de me punir;
Moi que des nœuds ſacrés à vous doivent unir :
Moi qui dès le berceau, Sujet toujours fidéle,
Par des ſoins aſſidus vous ai prouvé mon zele :
La mienne, quand je ſuis accablé de vos coups,
Me défend de penſer à me venger de vous.

Que dis-je ? Elle m'impoſe une loi ſouveraine,
De m'offrir avec joie aux traits de votre haine ;
De ne vous point haïr, quand dès le premier jour,
Vous m'ôtez pour jamais l'objet de mon amour ;
De conſerver pour vous la foi la plus ſincere,
De vous rendre les ſoins que je dois à mon pere,
De diſſiper la nuit de vos yeux aveuglés ;
Enfin, de vous aimer lorſque vous m'immolez.

DIOCLETIEN.

Ah ! c'eſt trop écouter ſon inſolence extrême.
Chaque mot qu'il prononce eſt un nouveau blaſphème.
Ne délibérons plus, le moment eſt venu ;
Forçons les ſentimens qui m'avoient retenu ;
Et faiſons éclater aux yeux de tout l'Empire
Les effets du courroux que leur crime m'inſpire.
Oui, vous ſerez punis, Traîtres ; je le promets,
On ne ſçauroit haïr autant que je vous hais ;
Et je vais m'appliquer à choiſir une peine
Digne de vos forfaits & digne de ma haine.
A ne vous plus revoir accoutumez vos yeux,
Et ménagez l'inſtant de vos derniers adieux.

SCENE V.

ADRIEN, VALERIE.

ADRIEN.

MADAME, c'en eſt fait ; je connois votre pere ;
J'ai lû dans ſes regards juſqu'où va ſa colere.
Sur ma téte bientôt les effets vont tomber ;
Ma conſtance étonnée eſt près de ſuccomber ;
Et mes yeux, toujours ſecs dans mes autres allarmes,
En cet affreux moment ſe rempliſſent de larmes.
Je l'avouë.

VALERIE.

Hé ! pourquoi me faites-vous trembler,
Quand votre exemple ſeul pourroit me conſoler ?
Quelles ſont vos terreurs ? Manquez-vous de courage ?

ADRIEN.

Oui, j'en manque, à l'aſpect du ſort que j'enviſage.

Si j'avois moins d'amour, je ſerois plus conſtant ;
Ou ſi je l'étois plus, je n'aimerois pas tant.
Mon généreux deſſein accable la nature ;
Des pertes que je fais mon triſte cœur murmure.
Cent mouvemens divers, comme autant d'ennemis,
Naiſſent tout à la fois du coup dont je frémis.
Puis-je aller à la mort, ſans montrer de foibleſſe ?
A peine votre Epoux, il faut que je vous laiſſe.
Au prix de tout mon ſang, j'ai tâché d'obtenir
Que Céſar avec vous, voulût un jour m'unir.
D'aujourd'hui ſeulement, après ſix ans d'allarmes,
Je me vois par l'hymen maître de tant de charmes ;
Tranquille, je pourrois en jouir déſormais....
Ah ! peut-être avant moi mortel ne vit jamais
D'un bonheur ſi parfait ſa tendreſſe ſuivie,
Et n'eut tant de raiſon de ſouhaiter la vie.

VALERIE.

Pour vous encourager ; ſongez en me quittant
Au peu que vous perdez, au prix qui vous attend.
Si vous ſouffrez la mort, quel bonheur va la ſuivre ?

ADRIEN.

He ! ſi je n'y penſois, ceſſerois-je de vivre ?

Croyez que pour céder l'eſpoir d'un bien ſi doux,
Pour rompre nos liens, pour m'arracher à vous,
J'ai beſoin d'une foi plus pure & plus ardente,
Que ne l'eût des Martyrs la troupe triomphante.
Car enfin, ma raiſon ne ſçauroit concevoir
Que je puiſſe un moment renoncer à vous voir.
Mais que fais-je? Eloignons cette idée agréable,
Qui peut-être à la fin ſeroit trop redoutable,
Qui pourroit renverſer mes projets malgré moi.
Dieu que je ſers, je meurs, & ne meurs que pour toi.
Voi donc avec bonté, Divinité ſuprême,
La douleur d'un Epoux qui perd tout ce qu'il aime.
Comment pourrois-je mieux expier mes forfaits
Que par la violence, hélas! que je me fais?
Ah! ſi j'oſe eſpérer d'appaiſer ta juſtice,
C'eſt moins par mon trépas que par ce ſacrifice.

VALERIE.

Mourons donc ſans foibleſſe; & ne regretons pas,
D'un hymen fortuné, les ſenſibles appas.
Renonçons avec joie à des biens périſſables,
Puiſqu'il nous eſt permis d'en trouver de durables.
Que nous ſommes heureux d'être privés du jour,
Dans les premiers tranſports d'un légitime amour!

D'emporter

D'emporter ſous la tombe une flâme ſi pure,
Qu'elle n'a jamais fait ni plainte, ni murmure!
Nous ſommes ſeuls peut-être, entre tous les Epoux,
Juſqu'ici diſtingués par un deſtin ſi doux.
Que pouvoient deſirer & mon cœur & le vôtre,
Que de mourir, charmés & contens l'un de l'autre?

ADRIEN.

Non, je ne me plains plus; ſatisfait de mon ſort,
D'un œil indifférent j'aborderai la mort.
Votre exemple rappelle & ſoutient mon envie.
Vous devrai-je toujours tout l'honneur de ma vie?
Vous le ſçavez; l'eſpoir de plaire à vos beaux yeux,
Me fit ſeul achever tant d'exploits glorieux.
Mes victoires ne ſont que les fruits de ma flâme:
J'ai ſuccé près de vous les vertus de votre ame.
Je vous parlois; ſortant d'un entretien ſi doux,
Je me trouvois plus juſte & plus digne de vous.
Et je vous perds! Penſée à mon cœur trop cruelle,
Que d'inſtant en inſtant mon amour renouvelle!
Effroyable combat! douloureux ſouvenir!
Laiſſez-moi: voici l'heure où je te dois bannir.
Adieu, trop digne objet de ma vive tendreſſe,
Vers qui mon ame vole & ſe porte ſans ceſſe.
Devant les aſſaſſins qui vont nous déchirer,
Tranquilles, nous devons mourir ſans murmurer.

SCENE VI.

VALERIE, ADRIEN, SERGESTE.

SERGESTE.

CESAR vous veut parler dans la chambre prochaine;
Madame, il vous attend.

VALERIE.

Que cet ordre me gêne!
Qu'eſpere-t-il?

ADRIEN,

Et moi, quel ſera mon deſtin?

SERGESTE.

L'Empereur l'a commis aux ſoins de Marcellin.
Vous l'apprendrez bientôt. Madame, le temps preſſe.
Venez.

VALERIE.

Allons. Adieu. Souvenez-vous ſans ceſſe

De mon ardent amour, & de tous vos ſermens.

ADRIEN.

Adieu. Ma foi s'aſſure & croît à tous momens.

SCENE VII.

ADRIEN *ſeul.*

NON, je ne ſens plus rien qui s'oppoſe à l'envie
Que m'inſpire le Ciel de lui donner ma vie.
L'amour ſeul ſuſpendoit mes vœux irréſolus.
Princeſſe, c'en eſt fait, je ne vous verrai plus.
Je vivois pour vous ſeule; & tout le reſte enſemble.
Tous les biens, les honneurs que la fortune aſſemble,
Ne pouvoient occuper un cœur tel que le mien.
Hors vous, de l'Univers je ne regrete rien.
Souverain Créateur de tout ce qui reſpire,
Dont la Terre & les Cieux reconnoiſſent l'Empire!
Digne objet juſqu'ici de ton inimitié,
Je le ſuis maintenant de toute ma pitié.
Tremblant au ſouvenir de tes loix légitimes,
Devant ta majeſté je confeſſe mes crimes.

Pour ceux que je connois je t'offre mon trépas ;
Mais lave-moi de ceux que je ne connois pas.
Je ne mérite point d'obtenir cette grace,
Et déſeſpérerois de voir jamais ta face,
Si tu n'établiſſois aux cœurs vraiment contrits ;
De cette viſion l'ineſtimable prix.
Le mien briſé des traits d'une douleur mortelle,
Gémit d'avoir vécu ſi long-temps infidéle.
Fondé ſur ta parole, il ſe flatte aujourd'hui
Que tes faveurs pourront ſe répandre ſur lui.
Tu l'as dit. Tu promets de voir d'un œil propice,
Ceux qui perſécutés ſouffrent pour la juſtice.
Que tarde donc Céſar à me faire périr ?
Qu'attendent les bourreaux par qui je dois mourir ?
Que ne ſont dans mon ſang leurs mains déjà trempées !
Que ne ſont contre moi leur fureur occupées ?
Qu'ils viennent m'accabler, je ne puis trop ſouffrir.
A leurs indignités je ſuis prêt de m'offrir.
Etrange changement ! Miracle de la grace !
Ma fierté ſe confond, le remords prend ſa place.
Loin de moi, vanités, orgueil, fortune, honneurs,
Je ne demande plus qu'opprobre & que douleurs.
Des terreſtres liens mon ame dégagée,
Et pleine pour jamais du Dieu qui l'a changée,
Dédaigne de jouir du plus illuſtre ſort,
Et cherche avec plaiſir une honteuſe mort.
On vient me l'annoncer.

SCENE VIII.

ADRIEN, MARCELLIN, GARDES.

MARCELLIN.

SEIGNEUR, il faut me ſuivre.

ADRIEN.

Enfin, grand Dieu ! pour toi je vais ceſſer de vivre.

Fin du quatrieme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

VALERIE *ſeule.*

QUE de triſtes objets occupent mon eſprit !
Quel rigoureux devoir l'Empereur me preſcrit.
Il épargne ma vie ; & flattant ma tendreſſe,
Il cherche à m'inſpirer quelqu'indigne foibleſſe.
Que ſa pitié m'afflige en prolongeant mon ſort !
Qui l'a fait revenir de ſon premier tranſport ?
Quelle raiſon funeſte a calmé ſa colere,
En lui rendant pour moi les ſentimens d'un pere ?
Tandis que je ſuis libre en cet appartement,
Peut-être mon Epoux expire en ce moment.
Quel malheur ſi ſa foi pouvoit être affoiblie !
J'apprendrai ſon deſtin par les ſoins de Julie.
Qu'elle eſt lente à venir ! Mais enfin, je la voi ;
Et je ſens mes terreurs s'augmenter malgré moi.

SCENE II.

VALERIE, JULIE.

VALERIE.

AS-tu vu mon Epoux ? A-t-il perdu la vie ?

JULIE.

D'un ſupplice cruel ſon audace eſt ſuivie,
Madame.

VALERIE.

Dieu puiſſant ! pardonne à mes douleurs !
Et ne t'offenſe pas de voir couler mes pleurs.
Mais quelle eſt donc ſa mort ? tu crains de m'en inſtruire !
Parle.

JULIE.

Par ſes Soldats Céſar l'a fait conduire
Dans cet antre fatal, vrai ſéjour de l'horreur,
Où l'ombre de la nuit irritant leur fureur,
Des tigres dévorans, des lions redoutables,
Sont gardés avec ſoin pour punir les coupables.
C'eſt vous en dire aſſez.

VALERIE.

Barbare châtiment !
Affreuſe ignominie ! Effroyable tourment !
Mais je ne m'en plains pas. Plus ſa mort eſt honteuſe,
Plus ſa ſeconde vie en ſera glorieuſe ;
Plus l'Eternel ſur lui répandra de ſplendeur ;
Plus il lui fera voir ſon immenſe grandeur.
Mais, qu'attendrai-je encore ? Ah ! je rougis de vivre,
Par quelque heureux effort méritons de le ſuivre.
D'un crédule Empereur renverſons les autels ;
Faiſons à tous ſes Dieux des affrons ſolemnels.
Par l'imprévu ſecours d'une éclatante injure,
Dans ſon cœur tendre encor détruiſons la nature :
Forçons-le malgré lui d'armer tout ſon courroux,
Et par un même ſort réjoignons mon Epoux.
Que vois-je ? Je frémis. Ne ſuis-je point trompée ?
Ou d'un fantôme vain, ne ſuis-je point frappée ?

SCENE III.

ADRIEN, VALERIE, JULIE.

ADRIEN.

NE craignez rien, Madame, & croyez-en vos yeux.
C'eſt votre Epoux ; c'eſt moi qui reviens en ces lieux,
Echappé d'une mort que j'avois crû certaine.

VALERIE.

Quel favorable ſort juſqu'ici vous ramene ?
Malgré tant d'ennemis conjurés contre nous,
Je puis jouir encor d'un entretien ſi doux.
Mais qu'as-tu fait ? O Ciel ! que faut-il que je croie ?
Je tremble, & ma raiſon n'approuve point ma joie.
Malheureux ! aurois-tu par un lâche retour
Abandonné ton Dieu pour te ſauver le jour ?
S'il eſt ainſi, va, cours jouir de la fortune,
Et porte loin de moi ta préſence importune.

ADRIEN.

Que ce tranſport me plaît, que j'aime ce courroux !
Mais quittez votre erreur, Madame, penſez-vous

Que je manque à la foi que l'Eſprit Saint m'inſpire,
Et cherche à détourner le coup qu'elle m'attire?
Penſez-vous que frappé d'une indigne terreur,
Et prévenu du ſoin de plaire à l'Empereur,
Je vienne à ſes genoux pour obtenir ma grace,
Mériter ſes faveurs & reprendre ma place?
Des tigres, des lions, vous me voyez ſauvé;
A de plus grands tourmens le Ciel m'a réſervé.
Je viens m'y préſenter, & vous verrez, Madame,
Qu'il n'en eſt point qui puiſſe intimider mon ame.

VALERIE.

O conſtance! O vertu! Pardonnez, cher Epoux,
Vous ſçavez quels malheurs mon cœur craignoit pour vous.
Je vous ai cru rentré dans votre erreur premiere.
Par quel heureux ſecours voyez-vous la lumiere?
Quel bras vous a tiré de cet antre profond?

ADRIEN.

Madame, en y penſant mon eſprit ſe confond.
Ecoutez. Vous allez reconnoître vous-même,
Du Maître des humains l'aſſiſtance ſuprême.
Aux bords de l'antre affreux Marcellin m'a conduit,
D'où venoit juſqu'à nous le formidable bruit
Qu'excitoient dans les airs les heurlemens terribles,
Qu'arrachoit la colere à ces monſtres horribles;

On ouvre ; & dans ce gouffre auſſi-tôt enfermé
J'attendois le trépas ſans en être allarmé.
Que dis-je ? je ſentois une parfaite joie
De mourir de leurs coups, de leur ſervir de proie;
Inutiles deſirs ! dès l'inſtant ils ont tous
Interrompu leurs cris & perdu leur courroux :
Vainement je m'offrois à leur rage cruelle,
Ils n'ont plus retrouvé leur fureur naturelle ;
Et lorſqu'en les cherchant j'ai cru les irriter,
A l'envi l'un de l'autre ils ſembloient me flatter.
Enfin pour m'obliger à différer ma perte,
De l'antre tout-à-coup la porte s'eſt ouverte.
Une inviſible main par de ſecrets efforts,
De mille fers unis a briſé les reſſorts.
Quelques rayons du jour ont frappé ma paupiere,
A travers les rochers j'ai ſuivi leur lumiere ;
Et ſans perdre un moment j'ai volé vers ces lieux
Pour vous chercher, Madame, & mourir à vos yeux :
Car je ne doute point que d'un nouveau ſupplice,
Plus ardent que jamais Céſar ne me puniſſe.

VALERIE.

Et contre vous encore armera-t-il ſon bras ?
A des ſignes certains ne ſe rendra-t-il pas ?
Suivra-t-il les conſeils de ſon zele farouche ?

SCENE IV.

DIOCLETIEN, VALERIE, ADRIEN; JULIE, MARCELLIN, SEGESTE, GARDES.

DIOCLETIEN.

VOTRE Epoux ne vit plus. Votre douleur me touche,
Ma fille : je n'ai pu le ſauver.... Mais, grands Dieux !
Quand je le crois puni, je le trouve en ces lieux.
Marcellin m'a trompé. Que diras-tu, perfide ?

MARCELLIN.

Seigneur, à cet objet je demeure ſtupide.
Ma ſurpriſe eſt égale à votre étonnement.
Mais puiſſai-je éprouver le plus cruel tourment,
Si j'ai manqué pour vous ni de ſoin, ni de zele.

ADRIEN.

Ah ! Seigneur, gardez-vous de le croire infidéle.
Non, jamais Souverain ne fut mieux obéi,

DIOCLETIEN.

Séduit par tes bienfaits quelqu'autre m'a trahi.
Quel eſt-il ? Dieux puiſſans ; faites-le moi connoître,
Qu'il reçoive à mes yeux le ſalaire d'un traître,
Quel plaiſir de le voir percé de mille coups !

ADRIEN.

Celui qui m'a ſauvé ne craint pas ton courroux,
Céſar ; c'eſt le vrai Dieu, qui forçant les obſtacles,
Au gré de ſes deſirs prodigue les miracles.
Des monſtres furieux réprimant la fierté,
Il vient de me tirer de cet antre écarté
Où je devois trouver la mort la plus cruelle.
Ainſi dans les déſerts, pour ſon peuple fidéle,
D'un ſtérile rocher par d'inconnus canaux,
Sous la main d'un Prophete il fit couler les eaux,
Et tomber en des lieux hais de la nature,
La céleſte liqueur qui fut ſa nourriture.
Ainſi pour ſes tributs il deſſécha les mers,
Et fit rejoindre après leurs gouffres entr'ouverts,
Pour engloutir un Roi qui bravoit ſa puiſſance.
Ainſi d'un ſoin divin protégeant l'innocence,
D'un Tyran ſanguinaire il ſauva trois Enfans,
Dans l'ardente fournaiſe on les vit triomphans,
Conſacrer à jamais ſa grace & leur victoire,
En chantant dans le feux des Hymnes à ſa gloire,

Ainſi... Mais quelle bouche à jamais a pu compter
Les prodiges nombreux qu'il a fait éclater ?
Le plus grand n'eſt-il pas d'avoir changé mon ame,
Juſqu'à la détacher de l'objet de ſa flâme ?
Juſques à m'inſpirer des deſirs pour la mort,
Quand l'hymen vient d'unir la Princeſſe à mon ſort.

VALERIE.

Contre tant de raiſons qui pourra vous défendre,
Seigneur ?

DIOCLETIEN.

Ah ! ſans horreur je ne puis les entendre.
La force des enfers a conſervé tes jours ;
C'eſt-là de tes pareils l'ordinaire ſecours.
Mais tu vas éprouver que ſes coupables charmes
N'ont point contre le fer d'aſſez puiſſantes armes.
Prenez-le, Marcellin ; & que de toutes parts
Sur ſon ſein mes ſoldats faſſent pleuvoir leurs dards.

VALERIE.

Qu'oſez-vous ordonner, Seigneur ;

ADRIEN.

Hé quoi ! Princeſſe !
Votre intrépide cœur ſent-il quelque foibleſſe ?

Après m'avoir vous-même inſpiré de mourir,
M'enviez-vous le prix que je vais conquérir ?
Ne mêlez point de plainte à l'éclat de ma gloire.
Voulez-vous par des pleurs profaner ma victoire,
Et donner en ſpectacle à nos perſécuteurs
Le trouble que leur haine a jetté dans nos cœurs ?
Adieu : ne penſez plus au coup qui nous ſépare.
Céſar, je vais chercher la mort qu'on me prépare.

DIOCLETIEN.

Va donc.

ADRIEN.

Ecoute, au moins, pour la derniere fois
Les arrêts que le Ciel te dicte par ma voix.
Je ſerai le dernier de ce Peuple fidéle,
Qu'oſera condamner ta bouche criminelle.
Que dis-je ? tu perdras le fruit de tes fureurs ;
Hé ! que pourront les ſoins des plus fiers Empereurs ?
Contre le nom Chrétien leur rage en vain conſpire ;
Ce nom ſaint durera plus que leur vaſte Empire.
Allons.

SCENE V.

DIOCLETIEN, VALERIE, JULIE, MARCELLIN.

VALERIE.

JE le ſuivrai. Vos barbares Soldats
Commenceront par moi . . . ,

DIOCLETIEN.

Non, retenez ſes pas,

VALERIE.

Avec lui par pitié commandez que je meure,
Seigneur, au nom du Ciel . . . .

DIOCLETIEN.

Fille ingrate ! demeure,

VALERIE.

Ah ! ſubira-t-il ſeul une funeſte loi ?
Et n'eſt-il pas cent fois moins coupable que moi ?

DIOCLETIEN.

DIOCLETIEN.

N'importe, je te vois avec même tendreſſe,
Et je veux pardonner ton crime à ta foibleſſe.
Cruelle, par mes pleurs, ne puis-je t'attendrir;
Et te faire quitter ce deſſein de mourir?
Rappelle tous les ſoins donnés à ton enfance:
Ménage les honneurs qui ſuivent ta naiſſance:
D'un pere infortuné préviens le déſeſpoir.
Tout mon bonheur ſe borne à t'aimer, à te voir.
Ceſſe d'empoiſonner ce bonheur où j'aſpire;
Je le préfere au droit de gouverner l'Empire.

VALERIE.

De toutes ces bontés je ne puis profiter.

DIOCLETIEN.

Non, ton peu d'amitié ne ſçauroit m'irriter:
Et toute ma fureur tombe ſur un perfide.
Il voit couler ſon ſang par le fer homicide.

VALERIE.

Hélas!

DIOCLETIEN.

Sergeſte vient.

SCENE DERNIERE.

DIOCLETIEN, VALERIE, JULIE, MARCELLIN, SERGESTE, GARDES.

DIOCLETIEN.

EST-il mort ?

SERGESTE.

Oui, Seigneur,
Regardant le trépas comme un parfait bonheur.

VALERIE.

Cruauté ſans exemple ! Injuſtice inouie !

SERGESTE.

Frappé de tous côtés, il a perdu la vie.
A l'envi vos ſoldats ont ajuſté leurs coups,
Et mérité le prix qu'ils attendent de vous.

DIOCLETIEN.

Ils vont le recevoir. Déſormais je reſpire.

VALERIE.

Pour moi, quelles douleurs !

SERGESTE.

Il me reſte à vous dire
Quels effets ? quels tranſports ſon ſupplice à produits ?
Si vous aimez ſa mort, vous pleurerez ſes fruits.
A peine de ſon ſang la terre étoit couverte,
Que les mêmes ſoldats miniſtres de ſa perte,
Déteſtant votre arrêt, & quittant leur fureur :
De leur victime même ont embraſſé l'erreur ;
Ils ont tous ſouhaité la mort pour récompenſe.

DIOCLETIEN.

Ah ! ſe peut-il....

VALERIE.

Grand Dieu ! j'admire ta puiſſance.

SERGESTE.

Oui, vos ſoldats, Seigneur, dans un inſtant changés ;
Du crime d'Adrien ſont maintenant chargés.

Leur exemple a ſéduit les premiers de la Ville.
Ils courent à la mort avec un air tranquille.
Les vieillards languiſſans s'efforcent d'y marcher.
La jeuneſſe à l'envi vole pour la chercher.
Le pere offre ſon fils, eſpoir de ſa famille;
Et la mere avec joie y préſente ſa fille.

VALERIE.

Vous le voyez, Seigneur; vos ordres rigoureux
Rendent ce peuple encor plus ſaint & plus nombreux:
Il s'arme chaque jour d'une vertu nouvelle.

DIOCLETIEN.

Digne ſujet pour moi de ma rage mortelle!
Verrai-je malgré moi triompher des Chrétiens?
Leur Dieu ſeul ſera-t-il plus puiſſant que les miens?
C'en eſt fait; je renonce à la grandeur ſuprême.
J'aurois trop à rougir portant le diadême,
Puiſqu'un peuple odieux, en vain perſécuté,
Renverſe mes projets & confond ma fierté.
Vis; malheureuſe, vis dans une erreur profonde,
Dont j'avois entrepris de purger tout le monde.
A cette noble fin je n'ai pu parvenir;
Je laiſſe à Maximin le ſoin de te punir;
Plus fortuné que moi, plus jeune & plus ſévere,
Ses mains ſoutiendront mieux l'Empire & ma colere.

Va ſervir dans ſa Cour ; va porter ſur ton front,
Au lieu de la couronne, un éternel affront ;
Et de ce rang auguſte où le Ciel te fit naître,
Cours, tomber à jamais aux pieds d'un nouveau maître.
Puiſſe cet Empereur, commencer à régner,
Dans ton perfide ſang à loiſir ſe baigner !
Puiſſe-t-il dignement dégager ma promeſſe !
Accablé de ma honte, & pleurant ma foibleſſe,
Je vais loin de ces murs conſacrés aux Céſars,
Des peuples curieux éviter les regards ;
Et du moins pour un Dieu dont la gloire me gêne,
Nourrir dans la retraite une immortelle haine.

VALERIE.

Que j'ai peu de regret à ce rang que je perds !
Faſſe un jour l'éternel que vos yeux ſoient ouverts.
Puiſſe-t-il accorder cette grace à mes larmes !
Mais allons, des Chrétiens, ſuſpendre les allarmes,
En joignant mes devoirs à leurs actes pieux,
Honorer d'un Epoux les reſtes précieux.

FIN.

TIRIDATE,

TRAGEDIE.

PREFACE.

PREFACE.

FACTUM est autem post hæc ut sororem speciosissimam vocabulo Thamar adamaret Amnon filius David, & deperiret in eam valdè ita ut propter amorem ejus ægrotaret, Lib. II. Reg. cap. 13.

Il arriva ensuite qu'Amnon fils de David devint si éperdument amoureux de sa sœur Thamar, que l'excès de sa passion le rendit malade à l'extrémité. Au second Livre des Rois, chap. 13.

Voilà préciſément le ſujet de ma Tragédie. Le reſpect que nous devons aux Livres ſacrés m'a empêché de le traiter ſous les noms qui nous l'ont fourni. Je n'ai pas cru qu'il me fût permis de changer les faits importans de cette Hiſtoire, & il m'étoit également défendu de les expoſer ſur le

Théatre tels qu'ils ſont véritablement. Je me ſuis donc borné à prendre les caracteres, & quelques-uns des mouvemens de David, d'Amnon, & d'Abſalon, & de les donner à Arſace, à Tiridate, & à Artaban. J'ai été moins réſervé pour la diſpoſition de ma Fable, & je me ſuis hardiment ſervi de tous les incidens naturels ou pathétiques, que j'ai pû tirer de l'Ecriture.

J'avouë qu'aucun Hiſtorien ne fait mention de l'amour de Tiridate pour ſa ſœur: mais pluſieurs aſſurent qu'il perdit la vie par une langueur dont la cauſe fut toujours inconnuë. Cette circonſtance m'a déterminé à lui donner le penchant funeſte qui le rend criminel, & qui le fait mourir dans un temps où il devroit vivre le plus heureux, & le plus puiſſant Roi de la terre. Tout ce que je dis des Parthes, de leur origine, de l'établiſſement de leur

Empire, de leurs Victoires contre les ſucceſſeurs d'Alexandre, de leurs mœurs, de leurs coutumes, & de leurs Loix, eſt vrai à la lettre. Il n'y a qu'à lire Suidas & Juſtin, qui le rapportent de la même maniere.

Je ne répondrai point aux critiques que l'on m'a faites. Je prie ſeulement ceux qui ont condamné mon cinquieme Acte, de ſonger qu'un Auteur eſt indiſpenſablement obligé de rendre un compte exact de ce que deviennent ſes principaux perſonnages. Il ne faut pas douter que cette néceſſité ne produiſe toujours quelque Scene moins vive que les autres : mais il eſt impoſſible de l'éviter, à moins que de faire un monſtre en Tragédie, & de manquer à la regle du Théatre la plus eſſentiellement preſcrite, & la plus religieuſement obſervée.

On a publié que les Parthes ne ſe faiſoient pas un ſcrupule d'épouſer leur ſœur.

Je ne ſçais ſur quel fondement on a avancé ce fait. Pour moi quelque ſoin que j'aie pris, je n'ai pu trouver d'exemples de ces mariages que chez les Perſes : encore fut-ce plutôt une condeſcendance des Mages pour Cambiſe, qu'une coutume généralement reçuë, & ſuivie par toute la Nation. Je ne dis rien là-deſſus que ſur l'autorité d'Hérodote. Bien des gens ſe ſont révoltés contre l'amour de Tiridate avant que d'avoir vu de quelle façon il eſt traité : il y en a même que les applaudiſſemens qu'il a reçus, n'ont pas guéris de leur prévention. Je ſuis bien aiſe de leur dire que les ſentimens les plus extraordinaires ſont ceux qui réuſſiſſent le plus ſur la Scene, pourvu qu'ils ſoient juſtes & adoucis. Je ſuis ſi perſuadé cette vérité, que s'il m'arrive d'écrire encore quelque Poëme dramatique, je m'eſtimerai fort heureux de trouver un ſujet comme celui-ci : & le ſuccès qu'il a

eu ne ſervira qu'à me faire prendre plus de précaution & de ſoin, afin de mériter du Public pour mon premier Ouvrage, l'eſtime qu'il a témoigné pour ce dernier.

ACTEURS.

ARSACE, Fondateur de l'Empire des Parthes.

TIRIDATE, Fils d'Arſace.

ARTABAN, ſecond Fils d'Arſace.

ERINICE, Fille d'Arſace.

TALESTRIS, Reine de Cilicie.

ABRADATE, Prince du Sang d'Arſace.

MITRANE, Seigneur Parthe, ami de Tiridate.

BARSINE, Confidente de Taleſtris.

ORASIE, Confidente d'Erinice.

TIMAGENE, Officiers des Gardes d'Arſace.

GARDES & SUITE.

La Scene eſt à Dara, Capitale de l'Empire des Parthes, dans le Palais d'Arſace.

TIRIDATE,

TRAGEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

ABRADATE, ARTABAN.

ARTABAN.

L'Aurois-je pû prévoir. Le Ciel ne me renvoie
En des lieux où j'ai cru partager votre joie,
Que pour vous y trouver plongé dans les chagrins,
Et vous entretenir des malheurs que je crains.

Mais, mon cher Abradate, avant que je m'en
plaigne,
Et qu'à nous ſéparer peut-être on nous contraigne.
Parlez. Qui vous offenſe ? Et qui dois-je haïr ?
Par quelles mains le ſort a-t-il pu vous trahir ?
Contre qui faudra-t-il que ma vengeance éclate ?

ABRADATE.

Ah ! Seigneur, oſerai-je accuſer Tiridate ?
Pourrai-je ſans trembler ; expoſant mon malheur,
Conter ſon injuſtice, & montrer ma douleur ?
Peut-être tous mes maux cauſés par ſa colere,
Vous toucheront-ils moins que l'intérêt d'un frere.

ARTABAN.

Vous ne le craindrez plus quand vous aurez appris
Qu'a mon retour ici ſa froideur m'a ſurpris ;
Dans ces diſcours glacés j'ai méconnu mon frere,
Je n'ai plus retrouvé ce cœur libre & ſincere,
Qui jadis peu jaloux des honneurs de ſon rang,
Faiſoit céder leurs droits aux tendreſſes du ſang.
Artaban, comme vous, a ſujet de s'en plaindre,
Et peut-être ſa haine, ou ſes ſoupçons à craindre.

ABRADATE.

Non, Seigneur, ſes chagrins ne tombe point ſur vous,
Et c'eſt contre moi ſeul que s'arme ſon courroux :
Mais de quels traits ? Grands Dieux ! qu'il eſt impitoyable !
Cependant, croirez-vous qu'au moment qu'il m'accable,
Je ne puis à ſon ſort refuſer quelques pleurs ?
Je le vois pénétré de ſecretes douleurs,
Au milieu de la Cour cherchant la ſolitude,
Nourriſſant ſon eſprit de ſon inquiétude ;
Inſenſible aux objets qui flatoient ſes deſirs,
Il reſpire à regret, il languit ſans plaiſirs ;
Et ſon cœur dévoré du mal qui l'empoiſonne,
Confond dans ſes dégouts tout ce qui l'environne.
En vain l'art des humains cherche à guérir ce mal,
Dont on ne connoît point le principe fatal.
En vain ſur mille Autels le feu ſacré s'allume :
Il n'en ſouffre pas moins ; ſa force ſe conſume ;
Il meurt. Et toutefois dans ſon barbare ſort,
Il ſemble s'applaudir, de me donner la mort.

ARTABAN.

Lui qui montrant pour vous l'amitié la plus tendre,
Jadis avec ardeur eût voulu vous défendre,

ABRADATE.

Il venoit triomphant du jeune Seleucus ;
Tous ſes Soldats brilloient des tréſors des vaincus ;
Et des murs de Dara, juſqu'aux bords de l'Euphrate,
On entendoit voler le nom de Tiridate.
Nous arrivons, flatant nos innocens deſirs
De faire à nos travaux ſuccéder les plaiſirs :
Votre charmante ſœur l'adorable Erinice,
Avoit de mon amour reçu le ſacrifice ;
Flatté par nos ſuccès ; je viens offrir ma foi.
Je parle enfin ; j'obtiens le ſuffrage du Roi.
La Princeſſe obéit, & conſent que j'eſpere,
Quand le ſort contre moi ſouleve votre frere,
Qui de tous mes plaiſirs barbare raviſſeur,
Refuſe de ſouſcrire à l'hymen de ſa ſœur.
J'en ignore la cauſe ; injuſte, ou légitime :
Dans le fond de mon cœur je vais chercher mon crime,
Et n'y découvre rien juſques à cet inſtant,
Qu'un reſpect pour ce Prince, & ſincere, & conſtant ;
Toujours aux plus grands biens préférant ſa tendreſſe ;
J'ai borné mon devoir à le ſuivre ſans ceſſe,
Dans les jeux de la Cour, dans l'horreur des combats,
J'ai depuis mon enfance accompagné ſes pas ;

Et quand dans les périls il s'eſt couvert de gloire,
Mes yeux ont de ſi près éclairé ſa victoire,
Qu'aux plus fiers ennemis allant porter l'effroi,
Sa valeur n'eût ſouvent d'autre témoin que moi.

ARTABAN.

Ne cherchons point ailleurs le ſujet de ſa haine;
Vos faits ont éclaté, votre vertu le gêne;
Les Parthes entre-vous ont partagé leur voix,
Et confondu vos noms, en contant ſes Exploits.

ABRADATE.

Non, Seigneur, je le dois avouer à ſa gloire;
Il répandoit ſur moi l'éclat de ſa victoire,
Il rabaiſſoit le prix de ſes travaux guerriers,
Pour couronner mon front de ſes propres lauriers;
Et ſa voix des Soldats entraînant le ſuffrage,
Me faiſoit recueillir les fruits de ſon courage:
Mais il n'eſt plus lui-même.

ARTABAN.

En vain il vous pourſuit;
Je puis vous ſecourir quand ce Prince vous nuit.

ABRADATE.

Pourrez-vous le réſoudre à voir mon hymênée;
Quand ſa langueur du ſien recule la journée?

Taleſtris ſans ſe plaindre en attend le moment,
Sans ceſſe elle offre au Ciel des vœux pour ſon Amant,
Sans que les tendres ſoins où ſa flâme l'engage,
Suffiſent à calmer des maux qu'elle partage.

ARTABAN.

C'eſt au Roi de donner le prix à votre amour;
Mes ſoins l'y porteront avant la fin du jour.
Dès long-temps il vous traite en Epoux de ſa fille,
Et lui ſeul a le droit de régler ſa famille.
Je vais agir pour vous. Arſace en ma faveur
Rendra, n'en doutez point, le calme à votre cœur.
Adieu: je ſors. Je vois Taleſtris qui s'avance.

SCENE II.

ABRADATE, TALESTRIS, BARSINE.

ABRADATE.

QUELS ſeront les effets de ma reconnoiſſance?
Madame, chaque jour j'apprends de tous côtés
Juſqu'où s'étend pour moi l'excès de vos bontés;

Vous n'avez point ſuccé cette haine implacable,
Ces cruels ſentimens dont votre Amant m'accable ;
Soumiſe aveuglément à tous ſes autres vœux,
Vous oſez contre lui défendre un malheureux ;
Et s'il vouloit par vous régler ma deſtinée,
Elle ne ſeroit pas long-temps infortunée.

TALESTRIS.

Oui, Prince, je voudrois finir vos déplaiſirs ;
Et peut-être le Ciel ſenſible à mes ſoupirs,
Des portes du tombeau retirant Tiridate,
Le rendra moins contraire à l'eſpoir qui vous flatte.
Il va bien-tôt rentrer & paſſer par ces lieux,
Ne vous obſtinez pas à paroître à ſes yeux,
Il eſt chagrin, mourant & frere d'Erinice.
Il doit régner : il faut reſpecter ſon caprice :
Prince, de mes conſeils vous devez profiter.

ABRADATE.

Me préſerve le Ciel d'y jamais réſiſter,
Je vous laiſſe.

SCENE III.

TALESTRIS, BARSINE.

TALESTRIS.

TU vois quelle eſt ſa deſtinée;
Je ne ſuis pas ici la ſeule infortunée :
L'Amour y fait encor d'illuſtres malheureux,
Baſine : mais, hélas ! que mes maux ſont affreux !
Qu'ils paſſent de bien loin ceux que ſent Abradate.

BARSINE.

Qu'attendez-vous encor dans cette terre ingrate ?
Madame, revoyez les bords Ciliciens.

TALESTRIS.

Le Ciel m'attache ici par de trop forts liens.
Ne te ſouvient-il plus que ſur mon hyménée,
L'Orient tout entier fonde ſa deſtinée ?
Que ce nœud ſeul acheve, & confirme une paix,
Que ſes Rois ont juré de ne rompre jamais.
Mon frere dont la foi garantit leur promeſſe,
Par ſes Ambaſſadeurs la demande ſans ceſſe.

Cependant vainement ils en preſſent le jour,
Le ſort cruel confond leurs ſoins, & mon amour.
Ce Prince, dont le nom répandu dans l'Aſie,
Des Rois les plus puiſſans arma la jalouſie :
Ce Prince, dont le bras par des faits infinis,
Renverſa les projets de ſes Rivaux unis :
Ce Prince, dont je dois ſuivre la deſtinée,
Voit peut-être aujourd'hui ſa derniere journée.

BARSINE.

Quel eſt ce mal preſſant qui le mene au tombeau ?
Quel malheur inconnu trouble un deſtin ſi beau ?
Vainqueur, comblé d'honneur, ſûr de votre tendreſſe,
Son cœur peut-il encor ſentir quelque triſteſſe ?
N'en démêlez-vous point les ſecretes raiſons ?

TALESTRIS.

Non, & je n'ai conçu que d'injuſtes ſoupçons.
Enfin depuis ſix mois que les Dieux en colere,
Menacent du trépas une tête ſi chere :
C'eſt en vain chaque jour que je veux démêler
Le trait que leur pouvoir lance pour l'accabler ;
Il échape à mes yeux, quelque ſoin que je prenne,
La cauſe eſt inconnuë, & la douleur certaine.
De tous nos entretiens l'ordinaire ſuccès,
Se borne à la porter dans le dernier excès ;

Et l'amour dont le trouble augmente nos allarmes,
Finit tous nos discours par un torrent de larmes.

BARSINE.

J'ignorois les chagrins de son cœur affligé;
Et plains tous les malheurs où ce Prince est plongé.

TALESTRIS.

Je le vois. Ses douleurs semblent croître à ma vuë.

SCENE IV.

TIRIDATE, TALESTRIS, BARSINE, MITRANE.

TIRIDATE.

TALESTRIS en ces lieux ! O rencontre imprévuë !

TALESTRIS.

D'où venez-vous, Seigneur ? Quels importans sujets
Vous ont fait aujourd'hui sortir de ce Palais ? Cherchez

Cherchez-vous, peu ſoigneux de votre illuſtre vie,
A redoubler les maux dont elle eſt pourſuivie.

TIRIDATE.

Madame, un juſte ſoin trop long-temps différé
M'a conduit vers le Dieu, dans ces lieux adoré.
Mais, hélas! Jupiter refuſe mes offrandes,
Il rend mon ſort plus triſte, & mes douleurs plus grandes:
De ſa juſtice ſeule il écoute la loi,
Et ſa bonté ſans borne, en a trouvé pour moi.

TALESTRIS.

Ah! j'eſpere....

TIRIDATE.

Laiſſez préparer pour ma tête
Des vengeances des Dieux la prochaine tempête.
Je ſens depuis long-temps leur bras appéſanti,
Et toutefois mon cœur ne s'eſt point démenti;
En avançant ma mort, peut-être ils me font grace:
Mais vous, dérobez-vous au coup qui me menace.
Allez; abandonnez un Prince infortuné,
A ſouffrir, à mourir, je ſuis ſeul condamné:

Car ne nous flattons point, le Ciel veut que je meure ;
Ma vie inceſſamment touche à ſa derniere heure,
Je le ſçais, je le ſens : mais j'atteſte les Dieux,
Que vous ſeule coutez des larmes à mes yeux !
Inſenſible à mon ſort, je déplore le vôtre ;
Ils ne ſont point marqués pour s'unir l'un à l'autre ;
Le mien vole à ſa fin, le vôtre peut encor,
Des plus vaſtes projets, remplir l'heureux eſſor.
Revoyez vos Etats, & vos ſoins pour la gloire,
Vous pourront de ma perte arracher la mémoire.

TALESTRIS.

Dieux ! de quels ſentimens m'oſez-vous ſoupçonner ?
Quel indigne conſeil venez-vous me donner ?

TIRIDATE.

Hélas !

TALESTRIS.

Vous ſoupirez, & vos ſens s'affoibliſſent,
Vos yeux ſont offuſqués des pleurs qui les rempliſſent,
Ce diſcours trouble encor votre cœur languiſſant ;
Il aigrit vos douleurs, en vous attendriſſant.

Il faut le terminer. Seigneur, je me retire,
Fidelle aux mouvemens, que mon devoir m'inſpire.
Je leur obéirai. Vous, cependant, vivez :
Prenez pour vous les ſoins que vous me preſcrivez.
Que le Ciel s'adouciſſe, & calme vos allarmes ;
Qu'il reçoive mon ſang, ſi c'eſt peu de mes larmes.
Heureuſe ſi je puis, victime de ſes coups,
Sentir ſeule les maux qui s'aſſemblent ſur vous,
Les ſouffrir ſans me plaindre, expirer ſans foibleſſe,
Et voir votre bonheur égal à ma tendreſſe.

SCENE V.

TIRIDATE, MITRANE.

TIRIDATE.

ENFIN, nous ſommes ſeuls ; & je puis grace aux Dieux....
Mais quel deſſein conduit mon pere dans ces lieux ?

SCENE VI.

ARSACE, TIRIDATE, ARTABAN, MITRANE, TIMAGENE.

ARSACE *& ſa ſuite.*

DEMEURES mes enfans. Et vous qu'on ſe retire.

(*Ils s'aſſoyent.*)

Prince, je vois en vous l'héritier de l'Empire.
J'y trouve un fils prudent, intrépide, fameux,
Et tel qu'aux immortels l'ont demandé mes vœux.
Quand je vois vos vertus; jugez quelle eſt ma joie:
Mais auſſi dans quels pleurs votre pere ſe noie?
Lorſqu'un mal, dont nos ſoins n'arrêtent point le cours,
Eſt prêt de vous ravir au plus beau de vos jours.
Quelle eſt cette douleur à nos yeux inconnuë,
D'ambitieux deſirs votre ame prévenuë?
Voit-elle avec chagrin votre pere en un rang,
Où vous feront monter mon choix, & votre ſang?
Parlez; ſi vous brûlez de porter ma couronne;
Si c'eſt peu des Etats que Taleſtris vous donne,

Pour conſerver des jours ſi chers, ſi précieux,
Je deſcendrai du Trône où je bleſſe vos yeux.

TIRIDATE.

Seigneur, que dites-vous?

ARSACE.

Ce n'eſt point ma foibleſſe
Qui dicte ce deſſein, mon fils, c'eſt ma tendreſſe,
Si j'ai vêcu toujours glorieux, & puiſſant,
L'Etat retrouve en vous un courage naiſſant.
Hé! que perdrai-je enfin, en vous cédant l'Empire?
Quelques jours de grandeur que la mort va détruire,
Qui tous ne valent pas l'un à l'autre ajoutez,
Mon fils, un ſeul des jours que vous nous promettez.

TIRIDATE.

Quels attentats, Seigneur? Quels crimes dans ma vie
Ont marqué pour le Trône une coupable envie?
Quel remede à mes maux votre amour vient offrir?
Que vous les redoublez en voulant les guérir!
Moi je pourrois régner en dépouillant mon pere,
Tombe plutôt ſur moi toute votre colere.

Que le Ciel m'abandonne à de nouveaux tourmens :
Ils m'accableront moins que de tels ſentimens.
Vivez, régnez ; portez vos jours & votre empire
Auſſi loin que mon cœur l'eſpere & le deſire ;
Et croyez ſi le Ciel répond à mes ſouhaits,
Que leur cours fortuné ne finira jamais.

ARSACE.

Je ne ſuis point ſurpris de ces vœux que vous faites ;
Je n'attendois pas moins d'un fils tel que vous êtes ;
Et c'eſt ce qui m'excite à ne rien négliger
Pour terminer vos maux, ou pour les ſoulager.
Un autre ſoin, mon fils, en ces lieux nous aſſemble,
Vous n'êtes point unis, je le ſçais, & j'en tremble ;
Vos chagrins mutuels ne ſont plus inconnus.
Hélas ! de quels ſoupçons êtes-vous prévenus.
Suivrez-vous les tranſports d'une jalouſe rage,
Et voulez-vous enfin détruire mon ouvrage.
Je regne : mais ſongez, Prince, par quels chemins
Le Sceptre de l'Aſie a paſſé dans mes mains.
Né libre ſur les bords que le Tanaïs lave,
L'inſolence des Grecs me traitoit en eſclave.
A peine ma raiſon m'apprit mon triſte état,
Que je formai contr'eux un illuſtre attentat.

Mais Alexandre encore au comble de ſa gloire,
Tranquille repoſoit au ſein de la Victoire;
Et ſon divin génie arbitre des mortels,
Sur les Trônes détruits s'élevoit des Autels:
Il mourut ce Héros, la trahiſon, l'envie,
Au milieu de ſa Cour terminerent ſa vie.
Ce que dans les combats Mars craignoit de tenter,
Une main parricide oſa l'exécuter.
D'abord qu'il ne fut plus, on vit ſes Capitaines
Découvrir leurs projets, leur orgueil, & leurs haines;
Et chacun demandant le prix de ſes travaux,
S'attribuer l'Empire, & braver ſes Rivaux.
C'eſt alors, qu'avec ſoin ramaſſant dans nos terres
Les Soldats échapés de tant de longues guerres.
Je vengeai les Perſans des outrages reçus
Aux combats de Granique, & d'Arbelle, & d'Iſſus.
L'Orient avec joie en perdit la mémoire,
Et reprit ſa fierté des fruits de ma victoire.
Les Parthes par moi ſeul, libres & triomphans;
Promirent d'aſſurer mon rang à mes enfans.
Mon pouvoir par leurs Loix devint héréditaire;
Ainſi mon ſang ſorti d'une ſource vulgaire,
Conduit par ma vertu, guidé par mes exploits,
Mérita le deſtin du ſang des plus hauts Rois.
Vous jouirez, mes fils, de cet honneur ſuprême;
Vos fronts ſeront un jour ornés du diadême;

Mais pour le maintenir dans toute ſa ſplendeur,
Qu'une étroite amitié fonde votre grandeur.
Les Grecs ſeroient encore abſolus dans l'Aſie,
S'ils avoient de leurs cœurs banni la jalouſie.
Donnez à l'Univers un exemple éternel,
Des merveilleux effets de l'amour fraternel.
Exemple entre les Grands d'autant plus admirable,
Qu'à peine la mémoire en conſerve un ſemblable.
L'âge & mes longs travaux affoibliſſent mes ſens,
Déjà ma vigueur cede à l'injure des ans :
Ma courſe va finir ; & de toute ma gloire,
La mort ne laiſſera qu'une éclatante hiſtoire :
Mais lorſque de mes jours s'éteindra le flambeau,
Faites que ſans regret je deſcende au tombeau,
Sûr de votre union, & beaucoup moins illuſtre,
D'avoir à l'Orient rendu ſon premier luſtre,
Et détruit ſes Tyrans par mes efforts heureux,
Que d'avoir mis au jour deux fils ſi généreux.

ARTABAN.

Seigneur, bien que ſuivant l'ordre de la naiſſance,
Tiridate avant moi dût rompre le ſilence :
Je crois ſans l'offenſer pouvoir en liberté,
L'aſſûrer le premier de ma ſincérité ;
S'il a pris de ma foi quelque ſecret ombrage,
Ce doute injurieux le ſéduit & m'outrage.

Je

Je ſçais qu'il a pour lui l'avantage du ſang ;
Et qu'une juſte loi l'appelle à votre rang ;
Pour l'y faire monter, je combattrai moi-même,
Trop heureux ſi ma main ſoutient ſon diadême ;
Satisfait des Etats qu'il m'aura deſtinés,
Dans leur poſſeſſion mes vœux ſeront bornés ;
Ou ſi l'ambition me fait prendre les armes,
J'irai loin de ſon Trône en porter les allarmes.
Seigneur, de mes deſirs l'impétueuſe ardeur
A pour objet la gloire, & non pas la grandeur ;
Et je ne cherche enfin, quoi que je puiſſe faire,
Que d'être dignement votre fils & ſon frere.

TIRIDATE.

Sur de tels ſentimens vous êtes-vous flatté,
Prince, que je vous cede en généroſité ?
Connoiſſez Tiridate, & rendez-lui juſtice,
La fortune des Rois n'a rien qui m'éblouiſſe,
J'en regarde l'éclat ſans en être aveuglé ;
Si je vous ai paru ſoupçonneux & troublé,
Gardez-vous d'imputer au poiſon de l'envie,
Les funeſtes chagrins qui dévorent ma vie.
Je vous l'ai déjà dit ; de plus juſtes douleurs
Exercent mon courage, & font couler mes pleurs.
De votre ambition j'aime la violence :
Prince, n'en bornez point la ſuperbe eſpérance.
Sur de nombreux Etats on peut vous couronner,
Qui ſçait les conquérir, doit ſçavoir les donner.

Oui, Seigneur, ſi la parque à mes jours moins cruelle,
Eloigne de mon cœur ſon atteinte mortelle;
Je ne monterai point au Trône qui m'attend,
Qu'Artaban avec moi, n'en puiſſe faire autant.
Vos enfans animés du feu qui vous inſpire,
Iront à votre exemple élever un Empire,
Dans les climats brûlans, ou ſous les Cieux glacés:
Enfin vous régnerez, mon frere, en eſt-ce aſſez!
Je réponds du ſuccès que nous devons attendre,
Puiſqu'il reſte des Rois ſucceſſeurs d'Alexandre.

ARSACE.

Dieux! que je ſens de joie en ces heureux momens!
J'admire avec tranſport leurs nobles ſentimens.
Je ne crains plus la mort que le deſtin m'apprête,
Puiſque leur amitié ſoutiendra ma conquête;
Et que par ma valeur cet Empire élevé,
Doit être par la leur encor mieux conſervé:
Il ne me reſte plus après cette aſſurance,
Qu'à remplir d'un Amant les vœux & l'eſpérance.
Abradate ſoupire accablé de douleur:
Il eſt de votre ſang, vous ſçavez ſa valeur.
Fondé ſur ma parole; il adore Erinice:
Prince, n'écoutez plus un injuſte caprice,

Souffrez que votre sœur l'accepte pour Epoux.
Que leur hymen....

TIRIDATE.

Ah ! Dieux ! que me proposez-vous ?
Abradate enflâmé d'un orgueil téméraire,
Abradate l'objet de toute ma colere,
Que j'expire plutôt que...

ARSACE.

Mon fils...

TIRIDATE.

Non, Seigneur ;
Un sujet ne doit point prétendre à tant d'honneur.
Il faut l'humilier quand on voit qu'il s'oublie.
Vous-même par les nœuds dont la force nous lie.
Considérez, Seigneur, dans quel auguste rang,
Vos vertus, vos exploits ont porté votre sang.
Songez qu'en ce degré de gloire & de puissance,
Vous voyez tous les Rois briguer votre alliance,
Pouvez-vous vous résoudre à les offenser tous,
En donnant à ma sœur un sujet pour Epoux.
Non, qu'il n'ait des vertus que j'admire moi-même.
Mais, à tant de vertus, il manque un Diadême.

Il eſt d'autres honneurs pour le récompenſer,
Accablez-l'en, je crois devoir vous en preſſer :
Je ſerai le premier à lui rendre juſtice :
Mais pour un rang plus haut réſervez Erinice.
Enfin, ſi mes reſpects, ſi mes mortels ennuis
Vous ont rendu ſenſible à l'état où je ſuis.
N'augmentez pas, Seigneur, l'excès de ma miſere,
En forçant votre fils à ſe plaindre d'un pere.
(*Il ſort.*)

SCENE VII.

ARSACE, ARTABAN.

ARTABAN.

SEIGNEUR, de quels chagrins ſon cœur eſt agité ?

ARSACE.

Je ne ſçais que réſoudre en cette extrémité :
Il m'offenſe, il m'aigrit par cet orgueil farouche ;
Cependant je le plains, ſa diſgrace me touche.
Dans l'abîme de maux où le Ciel l'a jetté,
Puis-je uſer contre lui de mon autorité.
J'accorde quelques jours encor à ſon caprice :
Mais, Prince, après ce temps je lui rendrai juſtice.

Allez voir Abradate, & flatter ſon tourment;
Jurez-lui de ma part que ce retardement
Ne lui ravira pas le prix de ſa tendreſſe:
J'en atteſte les Dieux, mon fils; & je vous laiſſe.

SCENE VIII.

ARTABAN *ſeul.*

AH! pour le conſoler, quels ſeront mes diſcours?
Mais ne nous laſſons point de ſervir ſes amours:
Faiſons céder mon frere, & malgré ſon caprice,
Aſſurons par l'hymen le deſtin d'Erinice.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ARSACE, TIMAGENE.

ARSACE.

TIRIDATE vient-il?

TIMAGENE.

Oui, Seigneur; le voici;

SCENE II.

ARSACE, TIRIDATE, MITRANE, TIMAGENE.

ARSACE.

POUR des ſoins importans, je vous appelle ici;
Prince, puiſque vos yeux regardent ſans envie,
Dans le rang où je ſuis les reſtes de ma vie;
Je dois juſqu'à la fin en digne Potentat,
Diſpenſer la Juſtice, & régler mon Etat.
Jamais depuis le jour que le ſort favorable
A fondé par mes mains cet Etat redoutable;
De ſi grands intérêts ne ſe ſont préſentés.

TIRIDATE.

Qu'avez-vous donc appris? Quels périls?...

ARSACE.

Ecoutez:
Je ne veux point parler de l'hymen d'Erinice;
Je crois que la raiſon domptant votre caprice,
Vous viendrez dès ce jour en preſſer le moment,
Et rougir à mes pieds de votre emportement.

Songez-y, dès long-temps Taleſtris amenée ;
Voit de votre union réculer la journée ;
Des maux que vous ſouffrez, le dangereux poiſon,
Auprès d'elle vous prête une juſte raiſon.
Mais on voit d'un autre œil dans les Cours étrangeres
Ce long retardement, & nos craintes ſincéres,
Son frere. Tous ces Rois ſur qui vous l'emportez,
Se plaignent qu'on renonce à la foi des Traités ;
Pendant notre entretien, aſſemblés pour m'attendre,
Tous leurs Ambaſſadeurs viennent de me l'apprendre.
Dans leurs yeux, par l'orgueil qui les animoit tous ;
J'ai connu quel orage on forme contre nous.
Ces Rois, n'en doutez point, vont reprendre les armes.

TIRIDATE.

Leur vain courroux peut-il vous cauſer des allarmes ?
Qu'obtiendront-ils, Seigneur, en violant la Paix ?
La honte d'être encor ſupplians, ou défaits.

ARSACE.

Prince, on n'eſt pas toujours ſuivi de la victoire.
Un Roi ne doit jamais s'enivrant de ſa gloire,

Négliger l'équité, parce qu'il eſt heureux ;
La fortune ſouvent a des retours fâcheux :
Et tel a vû long-temps ſa grandeur infinie,
Que le ſort à la fin couvre d'ignominie.
Ce n'eſt pas que frappé d'une indigne terreur,
Je craigne de ces Rois l'envie & la fureur :
Mais s'il faut avec eux recommencer la guerre,
Juſtifions nos droits au reſte de la terre.
Otons un vain prétexte à leur inimitié,
Et des Parthes laſſés, prenons quelque pitié.
Je ſçais qu'en triomphant les Etats s'affoibliſſent.
Le Monarque eſt vainqueur, & les Peuples gémiſſent.
Dans le rapide cours de ſes vaſtes projets,
La gloire dont il brille, accable ſes Sujets.
Ainſi pour détourner une guerre odieuſe,
Peut-être également funeſte, & glorieuſe.
Aux pieds de nos Autels, je prétends dès demain,
Prince, que Taleſtris reçoive votre main.

TIRIDATE.

Quoi ! dès demain, Seigneur.

ARSACE.

Oui, mon fils, cette fête,
Par mes ordres déja ſe publie, & s'apprête.
Le délai le plus court en ſeroit dangereux.
Enfin je l'ai promis, il le faut, je le veux.
Adieu, préparez-vous.

SCENE III.

TIRIDATE, MITRANE.

TIRIDATE.

CIEL ! quelle eſt ma ſurpriſe ?

MITRANE.

Achevez un hymen que l'Amour favoriſe.
Seigneur, de Taleſtris vous connoiſſez le cœur:
A peine votre flâme égale ſon ardeur ;
Quels plaiſirs vous promet une Reine ſi belle.

TIRIDATE.

Hélas ! que n'eſt ſon cœur moins tendre & moins fidéle.
Que ne vois-je finir ſes amoureux tranſports !
Qu'elle m'épargneroit de trouble, & de remords.

MITRANE.

Eſt-ce vous qui parlez ? Que venez-vous de dire ?

TIRIDATE.

Oui, Mitrane, il eſt vrai, j'en rougis, j'en ſoupire.
Tu me vois malheureux, languiſſant, abbatu.
Je meurs; mon infortune a laſſé ma vertu.
Mais de tous les malheurs dont le deſtin m'accable,
L'hymen de Taleſtris eſt le plus redoutable.

MITRANE.

Plus vous vous expliquez, & plus je ſuis ſurpris.
Quel crime ou quel caprice a proſcrit Taleſtris?
Votre ame d'autres feux ſeroit-elle embraſée?
Négligez-vous, Seigneur, une conquête aiſée?
Seroit-elle coupable? Etes-vous inconſtant?

TIRIDATE.

Je vois toujours en elle un mérite éclatant
Son auſtere vertu loin d'être condamnée,
Ne peut être un inſtant juſtement ſoupçonnée:
Mais ſans vouloir porter tes regards curieux,
Juſques dans un ſecret que je cache à tes yeux;
Songe à me délivrer d'un amour qui me gêne;
Tourne ailleurs les deſirs & le cœur de la Reine:
Elle connoît ton zele, & ſe confie à toi;
Tu peux ſeul la réſoudre à s'éloigner de moi.

Sauve-moi de l'horreur de lui montrer moi-même ;
Qu'après tant de ſermens, c'eſt en vain qu'elle m'aime :
Dis-lui que quand la mort va terminer mes jours,
Je ne dois plus nourrir d'inutiles amours :
Fais que de ſes douleurs j'ignore les atteintes,
Et que je meure au moins ſans entendre ſes plaintes.

MITRANE.

Moi, Seigneur, penſez-vous de quoi vous me chargez ?
Diſpoſe-t-on des cœurs par l'amour engagés ?
Que peuvent les raiſons où regne ſa puiſſance ?
J'agirai : mais, Seigneur, je réponds par avance
Que je n'obtiendrai rien. Dieux ! ne voyez-vous pas
Quels déſordres nouveaux vont troubler vos Etats ?
Quels feux vont s'allumer ? Quel courroux ? Quelle haine ?
Si vous oſez montrer moins d'ardeur pour la Reine.
Si vous l'abandonnez....

TIRIDATE.

Tes ſoins ſont ſuperflus ;
Que ſervent des raiſons qui ne me touchent plus,

Qu'un autre s'intéreſſe au repos de l'Empire ;
Songe qu'en ce moment à peine je reſpire ;
Qu'accablé de mes maux, je ne puis...

MITRANE.

Achevez;
Déclarez un ſecret que vous me réſervez.

TIRIDATE.

Ah ! que plutôt des Dieux le pouvoir redoutable,
Pour dérober à tous ce ſecret effroyable,
Obſcurciſſe à jamais ce Soleil qui nous luit,
Et couvre l'Univers d'une éternelle nuit.
Je ne ſçais quel forfait irrite leur juſtice,
Je crains en te parlant de t'en rendre complice;
Mais de tout leur pouvoir, leur courroux ſoutenu,
Punit ſans doute en moi quelque crime inconnu,
En laiſſant concevoir à mon ame parjure
Mille injuſtes projets dont frémit la Nature ;
Mille indignes tranſports, mille horribles deſirs,
Qui ſont en même-temps mes maux, & mes plaiſirs,
Que ma vertu combat, & jamais ne ſurmonte,
Et dont ma mort ne peut aſſez cacher la honte.

MITRANE.

Quels terrible diſcours ! Mais vous verſez des pleurs !
Je vous vois ſuccomber à vos vives douleurs,

Parlez, Seigneur; le Ciel approuve ma priere;
Achevez de m'ouvrir votre ame toute entiere;
Ne me répondrez-vous que par de longs ſoupirs?
Qui peut vous empêcher de remplir mes deſirs?
Ne m'honorez-vous plus de votre confiance?
Vous ſemblez aujourd'hui ſoupçonner ma prudence;
Elle peut vous ſervir, vous ne l'ignorez pas;

TIRIDATE.

Laiſſe au moins de mon cœur ceſſer les durs combats;
Toute ma force cede à leur effort barbare.
Apprends tout, puiſqu'il faut que je te le déclare;
Je vais par cet aveu perdre ton amitié,
Tu me refuſeras juſques à ta pitié:
Indigné tu fuiras ma vuë abominable,
Tu frémiras d'avoir un ami ſi coupable.
Et toutefois, grands Dieux! devrois-je être accuſé
D'un joug que ma raiſon a toujours refuſé?
Car enfin, de mon crime, elle n'eſt point complice,
C'eſt malgré ſon pouvoir que j'adore Erinice;

MITRANE.

Votre ſœur!

TIRIDATE.

Je prévois par quels ſages diſcours
Tu voudras de mes feux interrompre le cours.
Epargne-toi ce ſoin ; c'eſt un mal ſans remede.
Si j'avois pu dompter l'amour qui me poſſede ;
Dès long-temps mon courage en auroit triomphé,
Et ſans te rien devoir, je l'aurois étouffé.
Reſpecte mon malheur, plains-moi, je le mérite,
Dévoré d'une ardeur que chaque inſtant irrite ;
Je m'affoiblis, je ſouffre un tourment infini.
Juſte Ciel ! tu le ſçais, je ſuis aſſez puni.
Ta vengeance épuiſée a comblé ma miſere ;
Et je puis déſormais défier ta colere.

MITRANE.

Non, je ne prétends point accroître vos douleurs,
Au lieu de mes conſeils, je vous donne mes pleurs.
Quel eſt votre deſſein ? Que pouvez-vous attendre ?

TIRIDATE.

Le ſeul trépas. Hors lui, je n'ai rien à prétendre ;
Aux Dieux avec ardeur j'oſe le demander ;
Ils me haiſſent trop, loin de me l'accorder ;

Ils ſemblent ajouter des forces à ma vie,
Puiſqu'encor mes tourmens ne me l'ont point ravie.
Du fer, ou du poiſon, l'infaillible ſecours,
Au gré de mes deſirs, pourroit trancher mes jours.
Il eſt vrai : mais il faut t'avouer ma foibleſſe,
D'invinſibles liens me retiennent ſans ceſſe.
Non, que quand je m'apprête à me percer le ſein,
La Nature s'étonne, ou change mon deſſein,
En me peignant la vie avec trop d'avantage :
Mais mon amour lui ſeul ſurmonte mon courage.
Je chéris mon tourment tout violent qu'il eſt,
Ma paſſion m'occupe, & ma douleur me plaît.
Je viens de te montrer juſqu'au fond de mon ame;
Juge de mes malheurs par l'excès de ma flâme;
Renferme dans ton ſein l'aveu que je t'en fais,
Que tout autre que toi les ignore à jamais,
Et que j'expire avant que la Princeſſe apprenne
La ſource de mes maux, & l'objet de ma peine.
A lui cacher mes feux j'applique tous mes ſoins,
Quelle horreur ſi ſes yeux en étoient les témoins!
Je l'aime ſans eſpoir : mais ma fureur jalouſe
Ne ſçauroit conſentir qu'Abradate l'épouſe.
Je ne la verrai point récompenſer ſes feux,
Et tant que je reſpire, il ne peut être heureux.
De tout ce que je dis, de tout ce que je penſe,
Je ſens avec effroi que ma vertu s'offenſe.

Mais

Mais telle eſt de mon ſort l'inſurmontable loi ;
Que tous mes ſentimens ſe forment malgré moi ;
Mon cœur n'en conçoit plus que ma raiſon avouë,
Et de tout ſes conſeils, ma paſſion ſe jouë.

MITRANE.

Artaban vient.

SCENE IV.

TIRIDATE, ARTABAN, MITRANE.

ARTABAN.

SEIGNEUR, je vois vos yeux troublés.

TIRIDATE.

Hélas ! Prince, mes maux ſont encore redoublés.
Adieu : je vais chercher un repos néceſſaire,
Si les Dieux ennemis n'ordonnent le contraire.

SCENE V.

ARTABAN, ABRADATE.

ARTABAN.

QUE ſon malheur me touche ! hélas !

ABRADATE.

Hé bien, Seigneur ;
Puis-je encor faire entrer quelque eſpoir dans mon cœur ?
Mais je lis dans vos yeux le ſort que je dois craindre.

ARTABAN.

Oui, Prince, il eſt trop vrai, je ne puis que vous plaindre ;
Non, que votre bonheur ne vous ſoit aſſuré,
Le Roi vous en répond : mais il l'a différé.
Il n'a pû refuſer cette grace à mon frere :
Moi-même malgré moi touché de ſa priere ;
Oubliant les égards dûs à notre amitié,
J'ai ſenti que ſes maux m'arrachoient ma pitié ;

ABRADATE.

Ah ! vous m'abandonnez ! Qu'ai-je encor à prétendre ?

ARTABAN.

Non, je tenterai tout pour un amour ſi tendre
Mais gagnons Tiridate ; au lieu de l'irriter ;
J'admire les vertus qu'il a fait éclater.
Je n'ai pu contre lui garder le moindre ombrage,
Et ne ſuis plus jaloux que de ſon grand courage.
Ma ſœur vient. Je pourrois troubler votre entretien.
Je vous laiſſe . . .

SCENE VI.

ERINICE, ABRADATE, ORASIE.

ABRADATE *à Artaban qui s'en va.*

SEIGNEUR, je n'eſpere plus rien.
Madame, c'en eſt fait, tout me devient contraire,
Tiridate, Artaban, les Dieux, & votre pere,
Trahi de tous côtés ; il ne me reſte plus
Qu'à terminer des jours, déſormais ſuperflus.

On me hait, on m'accable, & je me hais moi-même.

ERINICE.

Comptez-vous donc pour rien, Prince, que je vous aime ?
Et votre vie eſt-elle un fardeau ſi peſant,
Que vous ne la voyiez que d'un œil mépriſant ?
Quel honteux déſeſpoir à la mort vous entraîne !
Votre malheur eſt grand ; j'en juge par ma peine.
Mais quoi ! les ſentimens que j'ai conçus pour vous,
Sont-ils pas à vos maux un remede aſſez doux ?
Vous voyez chaque jours mes plus tendres allarmes ;
Je n'inſtruis point mes yeux à retenir leurs larmes ;
Je les verſe ſans art dans tous nos entretiens :
Tels que ſont vos chagrins ; je vous montre les miens.
Je ſoupire avec vous, quand vos ſoupirs s'échappent.
Mon cœur ſe ſent briſé, quand vos plaintes le frapent.
Je ne vis que pour vous, je n'aime, je ne hais ;
Je ne forme de vœux que ſelon vos ſouhaits.
Je n'ai point de tranſports dont vous ne ſoyez cauſe.
Ciel ! quel eſt mon malheur, ſi tout ce que j'oppoſe

Aux traits dont le deſtin cherche à vous accabler,
N'eſt pas aſſez puiſſant pour vous en conſoler?

ABRADATE.

Excuſez les erreurs d'un Amant déplorable.
Madame, votre cœur n'eſt que trop pitoyable;
Vous faites plus pour moi que je n'oſe eſpérer:
Mais enfin ma raiſon ceſſe de m'éclairer,
Quand je vois renverſer la prochaine eſpérance
D'un hymen tant promis à ma perſévérance.

ERINICE.

Hé bien! Prince, faut-il par un dernier effort,
Et vous prouver ma flâme, & changer votre ſort?
Tiridate lui ſeul cauſe votre infortune:
Je vais lui déclarer qu'elle nous eſt commune;
Il m'a toujours fait voir une tendre amitié,
Mes ſoupirs le rendront ſenſible à la pitié.
Jugez de mon amour par ce qu'il me fait faire;
Je conſens d'en montrer tout l'excès à mon frere.
On pourra m'en blâmer: mais mon cœur amoureux
N'aura jamais trop fait ſi vous êtes heureux.

ABRADATE.

Ah! Madame, comment euſſai-je oſé prétendre? . . . . .

ERINICE.

Un véritable amour ne peut trop entreprendre.
Allez, Prince; attendez l'effet d'un entretien,
D'où dépend désormais votre sort, & le mien.
Adieu; si, par mes pleurs, je fléchis Tiridate;
Ce jour éclairera le bonheur qui vous flatte,
Ou si je n'obtiens rien, je vous donne ma foi,
Que vous serez encor moins à plaindre que moi.

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

TALESTRIS, MITRANE, BARSINE.

TALESTRIS.

JE vois Mitrane. Allons, ſatisfaiſons mon ame,
Aquitons-nous des ſoins que je dois à ma flâme.
Ecoutez-moi, grands Dieux! diſſipez mon effroi,
Et recevez des vœux qui ne ſont pas pour moi.
Accablez Taleſtris; conſervez Tiridate:
Faites qu'en ſa faveur votre puiſſance éclate.
Mais il eſt temps de voir ce Prince infortuné.

MITRANE.

Aux maux les plus cruels il eſt abandonné:
Madame, épargnez-lui la contrainte nouvelle,
De cacher à vos yeux leur atteinte mortelle.

TALESTRIS.

Quoi donc ! prétendez-vous loin de le ſoulager,
Que ma vuë, & mes ſoins, ſervent à l'affliger ?
Avez-vous remarqué qu'il craigne ma préſence ?

MITRANE.

Quand il vous voit, Madame, il ſe fait violence,
Il retient les ſoupirs, il dévore les pleurs ;
Que libre, & ſans témoins, il donne à ſes douleurs.
M'en croirez-vous ? Laiſſez à ſon inquiétude
La flatteuſe douceur d'un peu de ſolitude.
Laiſſez-le en liberté, ſe plaindre, & ſoupirer.

TALESTRIS.

Dieux ! quel nouveau malheur m'oſez-vous déclarer ?
Lorſque le Roi m'apprend que mon hymen s'apprête,
Quand il vient à mes yeux d'en ordonner la fête ?
Quand les vœux de l'Aſie, & les miens ſont remplis,
Je vois tous mes projets renverſés par ſon fils.

MITRANE.

Madame,

TALESTRIS.

TALESTRIS.

Ce n'eſt point une illuſion vaine ;
D'un noir preſſentiment la puiſſance m'entraîne:
Il rappelle à mon cœur tout ce qui s'eſt paſſé,
Il lui fait voir le coup dont il eſt ménacé.
Oui, le Ciel met enfin le comble à ma diſgrace;
De mes plus tendres ſoins Tiridate ſe laſſe ;
Il évite ma vuë ; il fuit mon entretien ;
Quel démon de nos cœurs a briſé le lien ?
Dans quel abîme, hélas! ma tendreſſe me guide,
S'il eſt vrai que mes pleurs coulent pour un perfide.

MITRANE.

Le ſoupçonneriez-vous d'une infidélité ?

TALESTRIS.

Que puis-je donc penſer dans cette extrémité ?
Vous-même diriez-vous ce que vous m'oſez dire,
Si vous pouviez douter qu'il voulût y ſouſcrire ?
C'eſt lui qui vous engage à me parler ainſi,
Et par ſon ordre exprès vous m'arrêtez ici.
Hé pourquoi, s'il m'aimoit, craindroit-il ma préſence ?
Dans ſes vaines terreurs, je vois ſon inconſtance:

Tout me l'apprend : ſon trouble, & ſes regards
confus,
Sa fuite, vos diſcours, ſes plaintes, vos refus;
Mon ame malgré moi de ſoupçons occupée,
Et trop tendre en effet, pour n'être pas trompée;

MITRANE.

Madame, ſongez-vous...

TALESTRIS.

Qu'on ne m'en parle plus;
Je n'entends qu'à regret des diſcours ſuperflus.
Laiſſe moi de mes maux interprète ſiniſtre,
D'un infidéle Amant, trop fidéle Miniſtre;
Va lui conter mon trouble, & ton barbare ſoin;
Ma douleur ſe redouble à t'avoir pour témoin.
Mon dépit, mes tranſports contre un ingrat que
j'aime.
Ne me permettent pas.... Mais le voici lui-mê-
me.

SCENE II.

TALESTRIS, TIRIDATE, BARSINE, MITRANE.

TALESTRIS.

SEIGNEUR, ne feignez plus, mes yeux se ſont ouverts ;
Je vois que votre cœur s'eſt laſſé de mes fers,
Et que l'indifférence, ou quelque ardeur nouvelle,
On détruit un amour que je croyois fidelle.

TIRIDATE.

Que dites-vous, Madame, en l'état où je ſuis ?
Faut-il que votre plainte irrite mes ennuis ?

TALESTRIS.

Au prix de tout mon ſang, j'aimerois à vous rendre
Le calme, & le bonheur que vous deviez attendre.
Mais, Seigneur, votre ſort ne dépend plus de moi.
Avouez-le ; ſaiſi de remords, & d'effroi.

Votre ſincérité ne ſe trahit qu'à peine ;
Et montre malgré vous, que la feinte vous gêne.
J'ai toujours démêlé vos ſecrets ſentimens,
Mes yeux ſur votre front liſent vos mouvemens.
Je vous ai trop aimé pour ne vous pas connoître.

TIRIDATE.

Qu'oſez-vous ſoupçonner ?

TALESTRIS.

Vous attendez peut-être ;
Que déſormais livrée à des tranſports jaloux,
En reproches ſanglans j'éclate contre vous.
Que pour vous ramener par de juſtes allarmes ;
Je préſente à vos yeux toute l'Aſie en armes.
Tous ſes Rois déjà prêts à venger mes appas ;
Tous ſes Peuples unis, vous ne les craignez pas.
Vous ne jouirez point, ingrat, de ma foibleſſe,
Tranquille en apparence, & de mes ſens maîtreſſe.
Je dévore des pleurs cruels à retenir,
Et remets à l'Amour le ſoin de vous punir ;
Bien que vous m'expoſiez ſans égard, ſans juſtice,
A toutes les horreurs d'un éternel ſupplice,
Et qu'un poiſon par vous répandu ſur mon ſort,
Me couvre d'infamie, & me livre à la mort.

TIRIDATE.

Non, vous ne mourrez pas, Ce ſera moi, Madame,
Et mes derniers ſoupirs juſtifieront ma flâme,
Vous connoîtrez alors....

TALESTRIS.

Prince, tous ces diſcours,
Pour guérir mes ſoupçons, ſont d'un foible ſecours.
Que dis-je? en ce moment vos yeux, votre contrainte,
M'en donnent de nouveaux, & confirment ma crainte:
Mais il me reſte encore aſſez de liberté
Pour prendre ſur mon ſort conſeil de ma fierté,

SCENE III.

TIRIDATE, MITRANE.

MITRANE.

QUE je crains ſes ſoupçons, ſa flâme, & ſa colere!
Ses yeux perceroient-ils le funeſte myſtere?
Que juſqu'à ce moment vous leur avez caché.
Mais, Seigneur, de ſon ſort n'êtes-vous point touché?
Ne vous rendrez-vous point à ſes ſoins, à ſes larmes?

TIRIDATE.

Ah! ſes pleurs pourroient-ils ce que n'ont pû ſes charmes?
Mais du moins ſi l'Amour me force à l'outrager,
Le trépas qui m'attend, ſuffit pour la venger.
Penſes-tu qu'au moment que ma raiſon bannie,
De mes ſens révoltés, permet la tyrannie;
Que prêt à ſuccomber à la noire fureur,
Dont le nom ſeul inſpire une invincible horreur,
Mon cœur preſque entraîné par ce penchant rapide,
Craigne encore les noms d'ingrat, & de perfide?

Non, non, détrompez-toi. Grace aux courroux des Dieux,
Il faut pour m'étonner, des noms plus odieux.
Rien ne me touche plus que ma honte, & ma flâme;
Toute deux tour-à-tour tyrannisent mon ame.
Que j'ai tantôt souffert! Que de trouble, & d'effroi,
M'a causé l'entretien de mon frere, & du Roi!
Non, jamais ma raison de tant d'horreurs saisie,
Ne se défendit moins contre ma jalousie.

MITRANE.

Vous ne songez donc plus qu'un opprobre éternel
Suivra dans l'avenir cet amour criminel.

TIRIDATE.

Irrévocable arrêt dont la rigueur me tuë!
Pourquoi viens-tu t'offrir à mon ame abbatuë?
Du Trône qui m'attend, tranquille possesseur,
Il m'est donc défendu de couronner ma sœur?
Et je puis élever une Esclave à l'Empire,
Sans qu'une loi barbare ose me contredire.

MITRANE.

Qu'entends-je? vos transports à l'excès parvenus;
D'aucun frein désormais ne sont-ils retenus?

Ne travaillez-vous plus du moins à les contraindre ?

TIRIDATE.

Je ne vois que la mort qui puiſſe les éteindre.

MITRANE.

Mourez donc, & cachez dans l'éternelle nuit
Vos vœux inceſtueux ; la honte qui les ſuit.
N'attendez point de moi de lâche complaiſance ;
Je vous vois à regret vivre ſans innocence.
Content qu'un prompt trépas vienne vous dérober
A l'abîme effroyable où vous allez tomber.
Je ne ſaurois ſouffrir que vous viviez ſans gloire,
Des droits les plus ſacrés vous perdez la mémoire.
Votre cœur ſe nourrit dans l'horreur de ſon choix ;
Par le mépris des Dieux, des hommes, & des loix.
Rougiſſez des excès où ſa flâme l'emporte.

TIRIDATE.

Que veux-tu chaque jour, elle devient plus forte ;
A la ſurmonter même il ne faut plus ſonger :
Mais la fuite, & le temps, pourront me ſoulager.

Je ne puis vivre ici ſans y voir la Princeſſe ;
Et ſes moindres regards irritent ma tendreſſe ;
Comme ceux d'Abradate irritent mon courroux.
Sous un Ciel étranger mon ſort ſera plus doux.
Allons enſévelir dans le fond de l'Aſie
Mes crimes, mes remords, mes feux, ma jalouſie.
Partons ; & choiſiſſons des climats écartés,
Où mes ſoupirs au moins ne ſoient point écoutés.

MITRANE.

Etes-vous réſolu ?

TIRIDATE.

Je meurs, ſi je differe.
Cachons à Taleſtris ce départ néceſſaire.
Quand je ſerai parti ; je conſens que le Roi
Récompenſe Abradate, en couronnant ſa foi.
Qu'ai-je dit ? Et mon cœur pourra-t-il y ſouſcrire.
N'importe, je le veux ; en vain il en ſoupire.
Va, cours tout préparer ; ménage les inſtans,
Un jour plus tard, peut-être, il ne ſeroit plus temps.

SCENE IV.

TIRIDATE *ſeul.*

CE départ m'affranchit d'un fardeau qui me peſe.
Je te rends grace, ô Ciel ! ta colere s'appaiſe,
Puiſque je viens enfin d'obtenir de mon cœur,
Qu'il évite un objet de ma raiſon vainqueur :
J'oſe même eſpérer qu'à jamais étouffée,
Ma flâme, à ma vertu, ſervira de trophée,
Et qu'un juſte ſujet d'un triomphe éternel,
Naîtra des feux éteins d'un amour criminel.
Je ne te verrai plus, ô ſœur fatale, & chere !
Les mers entre nous deux vont ſervir de barriere.
Je ne te verrai plus : & toutes tes beautés
N'agiront que de loin ſur mes ſens enchantés.
Déſormais je pourrai.... Mais je la vois encore,
Sa préſence rallume un feu qui me dévore.
Je ne me connois plus, impitoyables Dieux !
Quel temps choiſiſſez-vous pour l'offrir à mes yeux ?

SCENE V.

TIRIDATE, ERINICE, ORASIE.

ERINICE.

QUE je crains le projet où mon amour m'engage,

Orasie.

ORASIE.

Eſt-il temps de manquer de courage.
Songez que votre ſort ne dépend que de vous.
Parlez. Et Tiridate attendri . . .

ERINICE.

Laiſſe-nous.

SCENE VI.

TIRIDATE, ERINICE.

ERINICE.

DANS l'excès où le Ciel a mis votre infortune ;
Mon frere, je craindrois de vous être importune,
Si par mes ſentimens je n'avois mérité
Que vous me regardiez avec plus de bonté.
Que je ſouffre à vous voir dans cet état funeſte !
J'implore chaque jour la Juſtice céleſte,
Pour vous ſur les Autels, je prodigue l'encens :
Cependant tous mes vœux demeurent impuiſſans.

TIRIDATE.

Ah ! ma ſœur, eſt-il vrai, que mon malheur vous touche ?
Que cet aveu me plaît, ſortant de votre bouche !
Que j'en ſuis ſoulagé ! Dieux ! quel puiſſant ſecours
Recevrois-je à vous voir, à vous parler toujours ?
Mais quoi que vous diſiez pour flatter votre frere,
L'intérêt de mon ſort ne vous occupe guere,

D'autres ſoins, d'autres lieux arrêtent vos deſirs ;
La Cour à votre cœur offre mille plaiſirs,
Et leur appas flatteur vous y retient ſans ceſſe.

ERINICE.

Hélas ! que ce reproche offenſe ma tendreſſe !
Prince, vous le ſçavez, dès mes plus jeunes ans
Je fus unie à vous par des nœuds ſi puiſſans,
Que dans quelque diſgrace où le deſtin vous mene.
Je...

TIRIDATE.

Non, votre amitié n'égale point la mienne ;
Vous me la dépeignez avec trop de froideur,
Un zele impétueux parle avec plus d'ardeur.
Ah ! que vous êtes loin de celle qui m'enflâme !
Que vous imitez mal les tranſports de mon ame !
Vous ignorez encor les plaiſirs infinis
Répandus ſur deux cœurs parfaitement unis,
Lorſqu'ils ſont parvenus à lier leur fortune,
A ſe rendre la joie, ou la douleur commune ;
A ſe chercher ſans ceſſe, à ne ſe cacher rien.

ERINICE.

Ah ! quel cœur connoît mieux ces plaiſirs que le mien !
Et pour vous en donner une preuve ſincere,
Je viens vous révéler le plus ſecret myſtere...

TIRIDATE *à part.*

Quoi..... que veut-elle dire ?

ERINICE.

Ah ? je n'oſe, je crains ;
Le trouble de vos yeux confond tous mes deſ-
ſeins.
Encor plus que jamais, quoi que je me propoſe,
Votre injuſte chagrin à mes deſirs s'oppoſe.
Je le vois, toutefois il faut vous découvrir.
Le ſort.....

TIRIDATE *à part.*

Quelle penſée à mes yeux vient s'offrir ?

ERINICE.

Mais c'eſt trop balancer, toute ma crainte eſt
vaine.
Eclatez mouvement dont la force m'entraîne.
J'aime : mon cœur tente par de charmans at-
traits,
N'a pû vaincre l'Amour, & parer tous ſes traits.
Abradate.... A ce nom, je rougis, je ſoupire.
Ne pénétrez vous pas ce que j'ai peine à dire ?
Seul vous vous oppoſez aux volontés du Roi.

TIRIDATE *à part.*

Dieux ! quel funeſte coup vient de tomber ſur
moi.

ERINICE.

Je vous ouvre mon cœur ; je vous montre ma flâme ;
Songez qu'elle peut tout ſur mes ſens, ſur mon ame.
J'ai ſenti tous les maux qu'Abradate a ſoufferts,
Mes yeux comme les ſiens, aux larmes ſont ouverts ;
Et même en cet inſtant un intérêt ſi tendre ;
Mes craintes, mes tranſports, me force d'en répandre
Hélas ! par un refus vous me déſeſpérez.
Que ne peut ma douleur....

TIRIDATE.

Quoi ! ma ſœur, vous pleurez !

ERINICE.

En êtes-vous ſurpris. Ce n'eſt que par des larmes
Qu'un amour violent exprime ſes allarmes ;
Le mien l'eſt cent fois plus qu'on ne le peut penſer.

TIRIDATE.

Ciel ! de combien de traits mon cœur ſe ſent percer ?

ERINICE.

Un ſeul mot préviendra les maux que je redoute:
Aſſurez mon bonheur. Qu'eſt-ce qu'il vous en coute.
Mon frere, au nom des Dieux....

TIRIDATE.

Ah! c'eſt trop combattu;
Contre tant de malheur, je manque de vertu;
Laiſſez-moi.

ERINICE.

Quels regards? Quelle ſombre triſteſſe?
Mon frere, qu'avez-vous?

TIRIDATE.

Je cede à ma foibleſſe:
Je me meurs.

ERINICE.

Ah! rentrons. Je conduirai vos pas;
Venez.

TIRIDATE

Si vous m'aimez, ne me ſecourez pas;

Fin du troiſieme Acte.

ACTE

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

TIRIDATE, MITRANE.

TIRIDATE.

OUI, je crois qu'à la fin ne pouvant plus me taire :
Ma bouche eût de mes feux déclaré le myſtere.
Mais lors que de mes ſens l'uſage ſuſpendu,
Donnoit preſque la mort à mon cœur éperdu.
Erinice eſt ſortie ; & ſa prompte retraite
Rend malgré mes tranſports ma victoire parfaite.
Quels combats ? Quels efforts ? Mitrane conçois-tu,
A quelle horrible épreuve elle a mis ma vertu ?
Pour ſon heureux Amant, j'ai vû couler ſes larmes.
Hélas ! que ſa douleur ajoutoit à ſes charmes !
Qu'elle aime tendrement ! qu'elle eſt belle ! grands Dieux !
Que ſa beauté flattoit & mon cœur, & me yeux !

Mais puiſque de mes feux ménageant le miſtere ;
Je n'en ai fait encor que toi dépoſitaire.
Ils ne paroîtront point. Partons. As-tu ſongé
Aux apprêts du départ dont je t'avois chargé ?

MITRANE.

Oui, Seigneur, & bientôt au gré de votre envie,
Vous quitterez un lieu funeſte à votre vie.
Choiſiſſez le moment où vous voulez partir.

TIRIDATE.

Donne le dernier ordre, & reviens m'avertir.

SCENE II.

TIRIDATE *ſeul.*

OU me vois-je réduit? Par le Ciel en colere,
Près de régner, je ſors du Palais de mon pere ;
J'abandonne une Cour dont je fais tout l'eſpoir :
Mais telle eſt déſormais la loi de mon devoir.
Il faut ou m'éloigner, ou devenir coupable.
Garderai-je toujours un ſecret qui m'accable ?
Puis-je m'en aſſurer ? Si juſques à ce jour
La raiſon plus puiſſante a fait taire l'Amour.
Si j'ai pû voir ma ſœur me découvrir ſa flâme ;
Sans lui montrer les feux qui dévorent mon ame.
Si de cet entretien je ſuis ſorti vainqueur,
Dans un autre l'Amour entraînera mon cœur.

Se garantira-t-il d'un moment de foibleſſe ?
Si je te revoyois redoutable Princeſſe,
J'aurois peut-être en vain juſqu'alors combattu :
Il eſt comme à la vie, un terme à la vertu.
Que de mes mouvemens la contrainte me gêne.
Que je penſe à regret.... Mais que veut Timagene ?

SCENE III.

TIMAGENE, TIRIDATE.

TIMAGENE.

ABRADATE, Seigneur, demande à vous parler.

TIRIDATE.

Abradate ! Ah ! ce nom ſuffit pour me troubler :
M'oſez-vous de ſa part porter cette priere ?

TIMAGENE.

Lui refuſerez-vous une grace derniere ?
Seigneur, il l'a demande avec tant de tranſport,
Que j'ai cru....

TIRIDATE.

Me ferai-je encore cet effort ?
Mais qu'attend-t-il de moi ? C'eſt en vain qu'il eſpere
Que je puiſſe à ſes vœux devenir moins contraire.
Sa préſence, ſa plainte aigrira mon courroux.

TIMAGENE.

Non, Seigneur, il ne veut qu'embraſſer vos genoux.
Cette foible douceur borne ſon eſpérance.
Irai-je l'avertir ?

TIRIDATE.

Importune préſence !
Soutiendrai-je ſa vuë ? Et d'un cœur affermi,
Opprimerai-je un Prince autrefois mon ami ?
Digne par cent vertus de l'hymen d'Erinice ;
Et qui n'eſt malheureux que par mon injuſtice.
Que malgré mes fureurs je ſouffre en l'accablant.
Son approche a rendu mon courage tremblant.
Qu'il vienne. Je l'attends.

SCENE IV.

TIRIDATE *ſeul.*

PRET à dompter mon ame ;
Voyons-le ſans courroux, & couronnons ſa flâme.
Commençons à me vaincre en faveur d'un Rival ;
Il n'a que trop gémi d'un caprice fatal.
Qu'un cœur né vertueux ſe trahit avec peine.
Non, le mien ne ſent plus une barbare haine.
Dieux ! elle ſe redouble au moment que je voi
L'objet qui la nourrit, paroître devant moi.

SCENE V.

TIRIDATE, ABRADATE.

ABRADATE.

JE viens de vos bontés implorer une grace,
Mes malheurs, mes tranſports excuſent mon audace.
Me ſera-t-il permis, Seigneur?...

TIRIDATE.

Non, arrêtez.

ABRADATE.

Mes ſoins reſpectueux ſeroient-ils rebutés.
Ne pourrai-je à vos pieds?...

TIRIDATE.

Levez-vous; je l'ordonne.
Plus que tous mes malheurs votre reſpect m'étonne.
Je le crains; il m'offenſe, & je n'exige plus
Des devoirs entre-nous déſormais ſuperflus.

ABRADATE.

Quel funeſte projet ! Je ne puis donc prétendre
Que vous vous contraigniez, juſqu'à vouloir
m'entendre.
De quoi ſuis-je coupable ? Expliquez-vous, Sei-
gneur ;
Car lorſque je vous vois détruire mon bonheur ;
Je n'en accuſe point un bizarre caprice,
Quand vous me haiſſez, vous me rendez juſtice.
Je le crois. Mais je jure à la face des Dieux,
Que le ſujet encor n'a point frappé mes yeux.
Je ne le connois point ce déplorable crime,
Par qui j'ai perdu tout, en perdant votre eſtime.

TIRIDATE.

Elle n'eſt point perduë.

ABRADATE.

Ah ! puis-je m'en flatter ?

TIRIDATE.

Lorſque je le confeſſe, en devez-vous douter ?

ABRADATE.

Dieux ! que de ſentimens oppoſés l'un à l'autre !
Terminez à la fois & mon trouble, & le vôtre.

Ils durent trop long-temps ; parlez, Seigneur ;
parlez :
Pourquoi m'eſtimez-vous, lorſque vous m'immolez ?
Ou pourquoi croyez-vous ma perte légitime,
Lorſque je vous parois digne de votre eſtime ?

TIRIDATE.

Que ce diſcours m'accable, hélas !

ABRADATE.

Pour quels malheurs
Vos yeux en ce moment répandent-ils des
pleurs ?
Ah ! j'oſe me flatter que malgré votre haine,
Malgré les mouvemens dont l'ardeur vous entraîne :
Malgré mes ſoins trahis, mes reſpects mépriſés,
Vous déplorez l'état où vous me réduiſez.
Votre ame aux cruautés n'eſt point accoutumée,
C'eſt pour d'autres projets que les Dieux l'ont
formée.
Elle reçut du Ciel un penchant généreux,
Qui ne lui permet pas de voir des malheureux.
Que dis-je ? Je ſuis ſeul entre un peuple innombrable,
Qui ne l'éprouve point, facile & pitoyable.
Je ſuis ſeul à m'en plaindre. Enfin dans les climats
Où la gloire a conduit vos deſſeins, & vos pas.

Tout

Tout ſentit vos bienfaits après votre clémence,
Un plein bonheur par-tout ſuivit votre préſence.
De vos moindres vertus les Peuples enchantés,
Au devant de vos loix, couroient de tous côtés.
Rappellez....

TIRIDATE.

Vos diſcours n'entraînent point mon ame.

ABRADATE.

C'en eſt donc fait. Suivons la fureur qui m'enflâme;
Mon amour déſormais réduit au déſeſpoir,
Ne balancera plus à faire ſon devoir.
Au deſtin qui m'attend toute ma vertu cede,
Et pour le prévenir je ne vois qu'un remede;
C'eſt la mort; & j'y cours.

TIRIDATE.

Non, vivez.

ABRADATE.

Hé! comment
Vivrai-je pour ſentir un éternel tourment?
Je ne puis....

TIRIDATE.

Je le veux. Armez-vous de courage.
Prince, diſpenſez-moi d'en dire davantage:

Vos malheurs ſont du ſort d'inévitables coups ;
Peut-être voudra-t-il ſuſpendre ſon courroux.
Cependant, loin de moi portez votre infortune,
Votre plainte m'aigrit, votre aſpect m'importune.
Vivez, je vous l'ordonne ; & ſur-tout, déſormais,
Gardez-vous devant moi de paroître jamais.

ABRADATE.

J'obéirai, Seigneur. Mais quel affreux ſupplice !
Il le faut toutefois. Ciel ! je vois Erinice.
Que ſa vuë à mon cœur cauſe un trouble puiſſant.

TIRIDATE.

Dieux ! vous ne voulez pas que je meure innocent.

SCENE VI.

TIRIDATE, ABRADATE, ERINICE.

ABRADATE.

MADAME, ma douleur ne peut plus ſe contraindre :
Si vous la partagez, c'eſt à vous de vous plaindre.
Faites qu'à votre ſort mes jours puiſſent s'unir ;
Ou ſouffrez que j'évite un funeſte avenir.
Adieu. Puiſſent vos pleurs attendrir votre frere.
Seigneur, ſi rien ne peut fléchir votre colere.
Mon exil, ou ma mort rempliront votre eſpoir,
Et vous épargneront la douleur de me voir.

SCENE VII.

TIRIDATE, ERINICE.

ERINICE.

C'Est donc-là le ſuccès qu'ont obtenu mes larmes ?
A nous priver du jour trouvez-vous tant de charmes ?
Car malgré votre haine, il faut le déclarer.
Mon cœur d'avec le ſien ne ſe peut ſéparer.
L'Amour les a ſerrés d'une ſi forte chaîne,
Que leur déſunion porte une mort certaine :
Mes jours ſont attachés à des liens ſi doux.

TIRIDATE.

Hé ! ne mourrai-je point s'il devient votre Epoux ?

ERINICE.

Vous, mon frere.

TIRIDATE.

Ah ! laiſſez ce nom qui m'importune :
Ce nom qui fait lui ſeul toute mon infortune :

Ce nom par qui mes vœux ſont toujours traverſés :
Ce nom qui me confond quand vous le prononcez.

ERINICE.

Ah ! Ciel !

TIRIDATE.

Hélas ! pourquoi le ſort impitoyable
Forma-t-il entre nous ce lien qui m'accable ?
Pourquoi d'un même ſang, & dans les mêmes lieux,
Nous fit-il recevoir la lumiere des Cieux ?
Et pourquoi dans le ſein d'une terre étrangere,
Inconnuë à l'Aſie, inconnuë à mon pere,
Où vos divins appas auroient pû ſe cacher,
Ne me permit-il pas de vous aller chercher ?
Que par ce prix alors ma valeur animée,
Auroit de mes exploits chargé la Renommée.

ERINICE.

Que penſe en ce moment votre eſprit agité ?
Eſt-ce une vaine erreur ? Eſt-ce une vérité ?
Quel crime ? Quel horreur me faites-vous entendre ?

TIRIDATE *à part.*

Qu'ai-je fait malheureux ! N'ai-je pû me défendre ? . . .

C'eſt ma ſœur qui me parle. Ah ! grands Dieux !
qu'ai-je dit ?
Je rappelle en tremblant mes ſens, & mon eſprit.
Je regarde.... Je ſonge.... Et tout me déſeſpere,
Ma ſœur.... que ce ſilence exprime de colere.
Il m'eſt donc échapé ce ſecret odieux :
Mais ſçachez par quel ſort il éclate à vos yeux.
Je partois triomphant de vos premieres larmes.
La fuite me ſauvoit du pouvoir de vos charmes.
En proie à mes tourmens, ſans eſpoir d'en gué-
rir ;
Je courois dans l'exil les pleurer, & mourir.
Les Dieux n'ont pas voulu qu'achevant ma vic-
toire,
Je finiſſe ma courſe avec toute ma gloire :
Ils m'ont encor rendu témoin de vos douleurs ;
Et je n'ai pû deux fois réſiſter à vos pleurs.

ERINICE.

Je frémis !

TIRIDATE.

Vous voyez d'où partoient mes caprices.
Ainſi, juſtifiez toutes mes injuſtices,
Et croyez que contraint de pouſſer des ſoupirs,
Je meurs ſans eſpérance, & même ſans deſirs.
Je vous atteſte, ô Dieux ! Votre puiſſance entiere
N'a pû de ma raiſon éteindre la lumiere ;

Si je n'ai pas vaincu dans ce combat fatal,
J'ai conſervé toujours un avantage égal.
Si mon cœur fut ſaiſi d'une indigne ſurpriſe,
Du moins ma volonté n'y fut jamais ſoumiſe.
Mais ce n'eſt point aſſez pour me juſtifier,
La ſurpriſe eſt un crime ; il le faut expier.
Ma gloire, vos terreurs, mes craintes le demandent.
Je dois me dérober aux remords qui m'attendent.
Par un affreux exemple il faut épouvanter
Les cœurs infortunés, qui pourroient m'imiter.
De vos yeux indignés la colere m'anime ;
Je crains en les voyant de faire un nouveau crime :
Mais je ne craindrai plus de les voir déſormais,
Puiſque les miens enfin ſe ferment pour jamais.
(*Il ſe veut tuer.*)
Voyez couler mon ſang au gré de votre envie.

ERINICE.

Ah ! je vous aime aſſez pour vous ſauver la vie.
Arrêtez malheureux ! ne me condamnez pas !
Pour comble d'infortune, à voir votre trépas.

TIRIDATE.

A ce juſte deſſein devez-vous mettre obſtacle ?

SCENE VIII.

TIRIDATE, ARTABAN, ERINICE.

ARTABAN.

QUE vois-je ? Dieux puiſſans ! Quel étrange ſpectacle ?

ERINICE.

Ah ! mon frere, eſt-ce vous que je vois en ces lieux ?
Prenez ſoin de ce Prince.

SCENE IX.

TIRIDATE, ARTABAN.

ARTABAN.

EN croirai-je mes yeux ?
Quels tranſports ? Quels projets la douleur vous ſuggere ?
Que dois-je ſoupçonner ?

TIRIDATE.

Ah ! par pitié, mon frere,
Ne me regardez pas, je vous fuis.

ARTABAN.

Quelle horreur !
Sauvons-le toutefois ; prévenons la fureur.

Fin du quatrieme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

ERINICE *ſeule.*

JE tiens dans ce Palais une route incertaine.
En cent lieux différens mon déſeſpoir m'entraîne.
Où puis-je m'enfermer ? Quel exil ? quels déſerts
Déroberont ma honte aux yeux de l'Univers ?
Qu'ai-je oui ? Quels tranſports ? Quels deſirs ? Quelle flâme ?
Malheureux Tiridate, ont embraſé ton ame !
Mon frere eſt mon Amant ; il me l'a dit, hélas !
A quoi deſtinois-tu ; Ciel ! mes triſtes appas ?
Et toi Divinité que l'Orient révere ;
A de pareils forfaits prêtes-tu ta lumiere ?
Exécrable projet d'un Prince criminel !
Mais ſuis-je moins coupable ? Ah ! ſouvenir cruel !
Seule entre deux amis, je fais naître la haine.
Je porte le poignard dans le cœur d'une Reine.

Je détruis les vertus ; j'efface les exploits
D'un Héros juſqu'ici le modéle des Rois.
Je remplis cette Cour de tumulte & d'allarmes.
Dieux ! faut-il à ce prix acheter quelques charmes ?

SCENE II.

ARTABAN, ERINICE.

ARTABAN.

MA ſœur, je viens peut-être augmenter vos douleurs :
Mais ne nous flattons plus de cacher nos malheurs.
Leur bruit déjà par tout commence à ſe répandre :
La fiere Taleſtris qui vient de les apprendre,
Semble ſe préparer à s'éloigner de nous ;
Que n'entreprendra point ſon amour en courroux :
Elle ira publier la honte de mon frere :
Quel ſeront ſes tranſports ? Et que dira mon pere ?

ERINICE.

Je le vois. Je crains trop de m'offrir à ſes yeux ;
Précipitons mes pas pour ſortir de ces lieux.
Qu'il ignore ma peine, & ma crainte mortelle ;

SCENE III.

ARSACE, ERINICE, ARTABAN.

ARSACE.

MA fille, où courez-vous ? Mais en vain je l'appelle.
Quel déſordre en ces lieux fait mépriſer mes loix ?
Artaban demeurez, reconnoiſſez ma voix.
Quel malheur inconnu ? Quelle horreur imprévuë ?
Quel trouble ? quel effroi frappe partout ma vuë ?
De ma rencontre ici vous-même épouvanté ;
Mon fils, de quelle crainte êtes-vous agité ?
Les yeux noyés de pleurs, j'ai vu fuir Erinice :
Elle a vu Tiridate, auroit-il l'injuſtice.
Haiſſant ſon Amant, de la hair auſſi.
Vous le ſçavez, parlez ; j'en veux être éclairci.

ARTABAN.

Hé ! plût au Ciel, Seigneur, qu'il hait Erinice :
Mais s'il faut qu'à vos yeux ſon deſſein s'éclairciſſe.

Cherchez d'autres que moi pour vous en informer.
C'eſt à moi de le plaindre, & non de l'opprimer.

ARSACE.

Que s'eſt-il donc paſſé, que vous n'oſiez me dire?
D'où vient que de ma Cour Taleſtris ſe retire?
Le Prince l'a trahie, il n'en faut point douter;
Tout aide à m'en convaincre, & rien à me flatter.
Mais Dieux! à ſon amour, quel autre objet l'enleve?
Une ſoudaine horreur dans mon ame s'éleve.
De ce Prince inquiet les mortelles douleurs;
Son étude à cacher ſon trouble & ſes malheurs;
Pour l'Amant de ſa ſœur, ſa haine inexorable.
Sa langueur, tout fait naître un ſoupçon qui m'accable:
Mon aveuglement cede à de triſtes clartés:
Que je crains d'entrevoir d'horribles vérités!
Plût au Ciel, dites-vous, qu'il hait Erinice?

ARTABAN.

Ne cherchez point vous-même à vous faire un ſupplice,
En voulant pénétrer, Seigneur, dans des ſecrets,
Qui ne vous offriront que d'odieux objets.
La crainte d'attirer votre juſte colere,
Aux termes du devoir ramenera mon frere.

Laiſſez agir ſur lui la raiſon & le temps.

ARSACE.

Ah ! vous m'en dites trop, mon fils, je vous entends.
Ainſi d'un crime affreux, Tiridate eſt coupable ;
D'un opprobre éternel, Tiridate m'accable.
Mais de tout mon pouvoir j'armerai mon courroux,
Pour effacer l'affront dont il nous charge tous.
Bien-tôt... Taleſtris vient, qu'on cherche auſſi ma fille.
Que ma juſtice éclate aux yeux de ma Famille.

SCENE IV.

ARSACE, ARTABAN, TALESTRIS, BARSINE.

ARSACE.

MADAME, venez-vous d'un pere malheureux,
Ou plaindre, ou rendre encor le ſort plus rigoureux ?
Venez-vous contre un fils, me demander vengeance ?
J'en atteſte le Ciel, & les Dieux qu'il offenſe.

Vous l'obtiendrez. Heureux ! ſi je puis en effet
Rendre la peine égale à l'horreur du forfait.
Je ne ſuis plus ſon pere.

TALESTRIS.

Et moi, déſeſpérée
De ſes malheurs, des miens, des vôtres pénétrée.
Je ſuis toujours pour lui ce que je fus jadis.
Quand mes vœux ſe bornoient à l'hymen de ce fils.
Je le trouve toujours, Seigneur, malgré ſon crime,
Digne de ma pitié, digne de mon eſtime.
Je ne l'accuſe point d'avoir trahi ſa foi,
D'avoir feint un amour qu'il n'eut jamais pour moi.
Un trop noir aſcendant tiranniſoit ſon ame.
Il brûloit malgré lui d'une funeſte flâme,
Que les Dieux irrités allumoient dans ſon cœur,
Et dont malgré leur haine, il fut long-temps Vainqueur.
Souffrez que je le voie, & s'il faut qu'il périſſe,
Qu'il connoiſſe du moins que je lui rends juſtice.
Que ſans lui reprocher les pleurs que je répands,
Contre un pere offenſé ſeule je le défends.
Et m'apprête à mourir fidéle à ſa mémoire;
Si tout mon ſang verſé peut lui rendre ſa gloire,

ARSACE.

Ah ! que tant de vertus me font encor haïr.
Le malheureux, l'ingrat qui vous a pû trahir.
Madame, vos bontés ſi mal récompenſées ;
Jamais de mon eſprit ne ſeront effacées.

SCENE V.

ARSACE, ARTABAN, TALESTRIS, ERINICE, BARSINE, ORASIE.

ERINICE.

VOs ordres abſolus m'appellent en ces lieux:
J'obéis : mais plutôt chaſſez-moi de vos yeux,
Seigneur, & que les miens de tant de maux coupables,
Ne rencontrent jamais vos regards redoutables.
Un éternel exil eſt tout ce que j'attends.

ARSACE.

Ah ! loin de vous bannir, ma fille, je prétends
Couronner vos vertus aux yeux de Tiridate.
Je veux qu'il ſoit témoin du bonheur d'Abradate.
Mitrane...

SCENE

SCENE VI.

ARSACE, ARTABAN, TALESTRIS, MITRANE, BARSINE, ORASIE.

ARSACE.

MAis ces pleurs dont vos yeux ſont remplis,
Ne doivent point couler pour un indigne fils.

MITRANE.

Vous-même ne pourriez refuſer de le plaindre;
Si vous ſçaviez, Seigneur, tout ce qu'il nous fait craindre;
Si de ſon repentir vous voyiez les tranſports,
Et le terrible état où l'on mis ſes remords.

ARSACE.

Que voulez-vous me dire? Et que fait Tiridate?

MITRANE.

Je l'ai laiſſé, Seigneur, gardé par Abradate,
Qui lui rend tous les ſoins d'une tendre amitié,
Soit grandeur d'ame en lui, ſoit devoir, ſoit pitié
Plus que vous à ſa vuë accablé de triſteſſe;
Ce Prince généreux dans ſon ſort s'intéreſſe.

ARTABAN.

Ah ! frere infortuné !

TALESTRIS.

Que fait-il ? Juſtes Dieux !

MITRANE.

Je l'ai ſuivi tantôt au ſortir de ces lieux.
D'abord s'enfermant ſeul, il ſe cache à ma vuë.
J'approche malgré lui. Ta préſence me tuë.
Laiſſe-moi, m'a-t-il dit ; pourquoi me venir voir.
J'ai brûlé, j'ai parlé, j'ai trahi mon devoir ;
J'ai ſacrifié tout à ma honteuſe flâme,
Aux noirs égaremens, aux tranſports de mon ame.
Ma ſœur les a connus. Quels criminels jamais
Ont ſignalé leur nom par de plus grands forfaits ?
Ah ! pour renouveller les fureurs de Cambiſe,
Je n'avois qu'à pouſſer ma funeſte entrepriſe.
Après avoir tenté de ſéduire ma ſœur,
Il ne me reſtoit plus qu'à lui percer le cœur.
A ces mots n'oſant plus ſoutenir la lumiere,
Il détourne les yeux, & ferme la paupiere.
Des reproches ſecrets que lui fait ſa vertu ;
Son eſprit accablé, ſon corps même abbatu.
Il demeure immobile, il frémit, il s'égare.
Une aveugle fureur de ſon ame s'empare.

Défiguré, ſaiſi d'un morne déſeſpoir,
Il releve ſur moi ſes regards ſans me voir.
Il parle ; & ne tient plus que des diſcours ſans ſuite ;
Malgré ma réſiſtance il veut prendre la fuite :
Cherchant ſans le trouver le chemin de ces lieux,
La terreur & la mort ſont peintes dans ſes yeux ;
J'ignore quels objets lui préſente ſon ame :
Mais il nomme Erinice, & vous auſſi, Madame.
Tout pleure, tout obſerve un ſilence profond.
A ſes cris redoublés ce Palais ſeul répond.
Enfin, il ſent les coups d'un deſtin trop contraire,
Pour ne pas mériter la pitié de ſon Pere.

ARSACE.

Je voulois le punir, vous en êtes témoins,
Le Ciel n'a pas daigné s'en remettre à mes ſoins.
Je le vois ; toutefois ſi le crime eſt horrible,
Que la punition, juſtes Dieux ! eſt terrible.
Mais il vient. Sa fureur ſemble l'avoir quitté.

SCENE DERNIERE.

ARSACE, TIRIDATE, ABRADATE, ARTABAN, ERINICE, TALESTRIS, MITRANE, TIMAGENE, *Suite.*

TIRIDATE.

OU ſuis-je ? Quel ſpectacle m'eſt ici préſenté ?
Que leur dirai-je ? O Ciel ! je ne puis que me taire.

TALESTRIS.

Que cet objet m'afflige, & m'inſpire d'effroi.
Dans quel état, Seigneur, vous montrez-vous au Roi ?

TIRIDATE.

Hé ! Madame, quel ſoin prenez-vous d'un coupable ?
Seigneur, je n'attends point qu'un regard favorable
Tombe encor par pitié ſur un indigne fils :
Mes crimes ont été trop long-temps impunis.
Vengez-vous.

ARSACE.

Ah ! mon fils !

TIRIDATE.

Hélas ! le ſuis-je encore ?
Mon amour, ma fureur, mon nom vous déshonore.

ARSACE.

Mon fils, ton repentir vient de me rendre à toi.

TIRIDATE.

Mais il ne détruit pas l'horreur que j'ai pour moi.
O ſouvenir fatal !

TALESTRIS.

Eloignez-en l'image.

TIRIDATE.

Ses traits toujours préſens, accablent mon courage.
Mes forfaits, mes malheurs, mes noirs égaremens ;
Tout ſe montre à mes yeux dans ces affreux momens.
Je perds tout en un jour, Dieux ! par votre colere,
L'eſtime des Mortels, l'amitié de mon pere,
Ma gloire, ma raiſon, & même ma fureur ;
Qui de mon ſort cruel me déroboit l'horreur.

ARTABAN.

Oubliez vos malheurs, & vos erreurs paſſées,
Que déjà vos remords n'ont que trop effacées.

TIRIDATE.

Ah! mon frere, la mort les effacera mieux.
Je la ſens qui s'approche, & j'en rends grace aux Dieux.

TALESTRIS.

Non, vivez pour régner.

ARSACE.

C'eſt moi qui t'en convie,
Mon fils.

TIRIDATE.

Je n'ai, Seigneur, plus de part à la vie.

MITRANE.

Quoi donc?...

TIRIDATE.

Dans les momens que j'ai paſſé ſans toi,
Par un heureux poiſon j'ai diſpoſé de moi.
Il agit maintenant.

TALESTRIS.

Ah! Seigneur!

ARTABAN.

O! mon frere!

Hélas ! qu'avez-vous ?

TIRIDATE.

Ce que je devois faire.
Perdu, déſeſpéré, honteux de mes fureurs,
La mort ſeule pouvoit me ſecourir. Je meurs.
Indigne de vos vœux dans mon deſtin funeſte ;
(*à Taleſtris.*)
Madame, de mes jours, j'ai dû trancher le reſte,
Mon frere plus heureux, & plus digne de vous,
En aſſurant la paix, deviendra votre Epoux.
Oui, Prince, c'eſt à vous de conſoler mon pere,
Mes crimes lui rendront ma perte moins amere.
Régnez. De vos Exploits les Parthes amoureux,
Recevront avec joie un Roi ſi généreux.
Seul digne fils d'Arſace ; il faut que ſon Empire
Soit le prix des vertus que ſon ſang vous inſpire,
Ma ſœur. Car étant prêt d'aller devant les Dieux,
J'oſe vous regarder, & ne crains plus vos yeux.
Ne prononcez jamais le nom de Tiridate.
Oubliez-moi, Pour vous généreux Abradate,
Jouiſſez d'un bonheur par ma mort affermi.
Enfin, ſouvenez-vous que je meurs votre ami.

ABRADATE.

Ah ! Seigneur, je voudrois par tout mon ſang...

TIRIDATE.

Ce zele
Fait rougir un ami qui vous fut infidéle.

Je ne mérite pas des ſoins ſi généreux.
Je meurs. Par mon trépas, vous vivrez tous heureux.
Conſervez ſeulement une digne mémoire
D'un Prince infortuné, qui s'immole à ſa gloire :
Je n'exige plus rien. Cher Mitrane, aide-moi,
Dans mes derniers momens, je ne veux voir que toi.

ARSACE.

Ah ! Dieux !

ARTABAN.

Que je le plains !

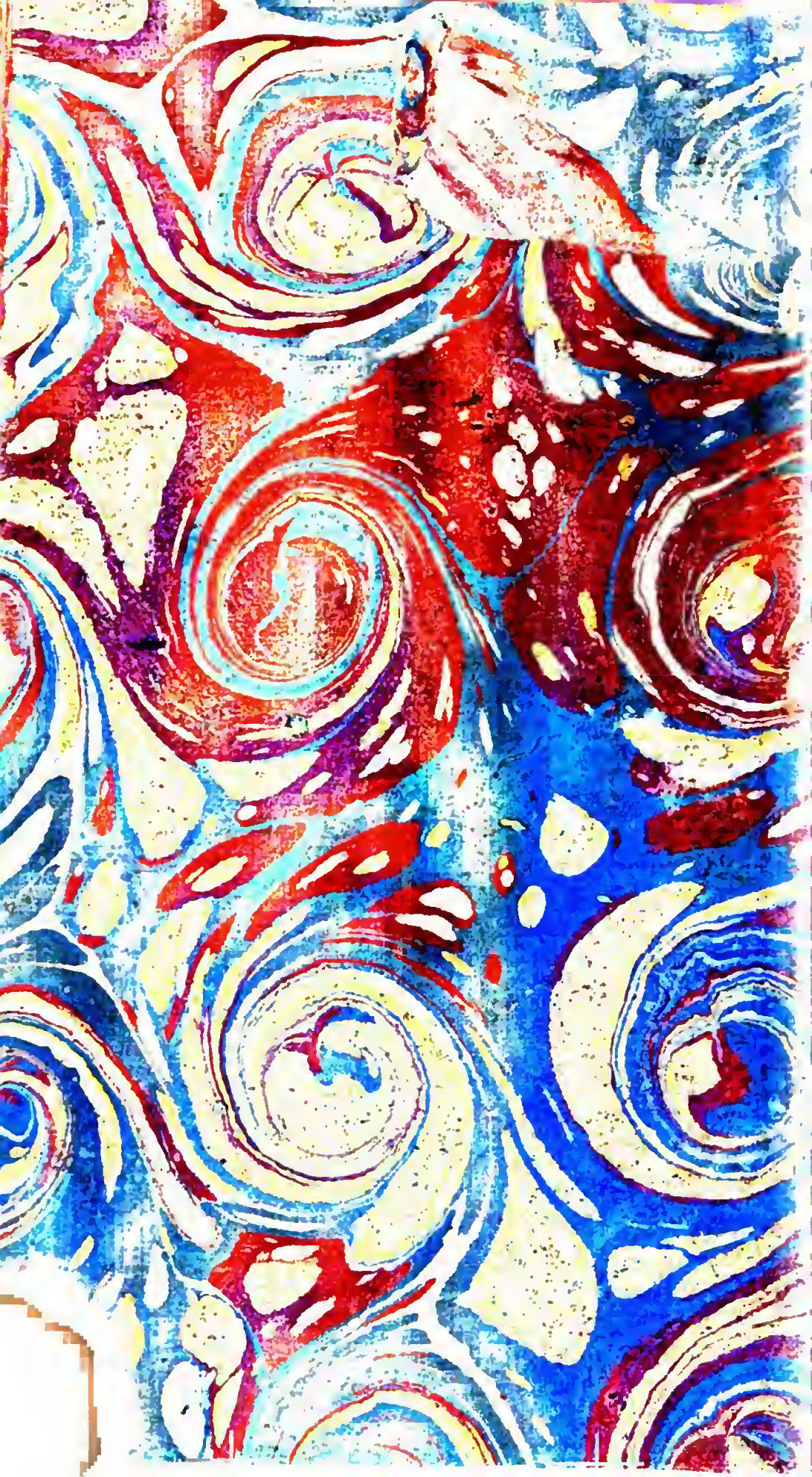
TALESTRIS.

Que ſa perte m'accable !

ABRADATE.

Quel bonheur à ce prix peut nous être agréable !

Fin du Tome ſecond.



BIBLIO
SCA
PLU
N.°